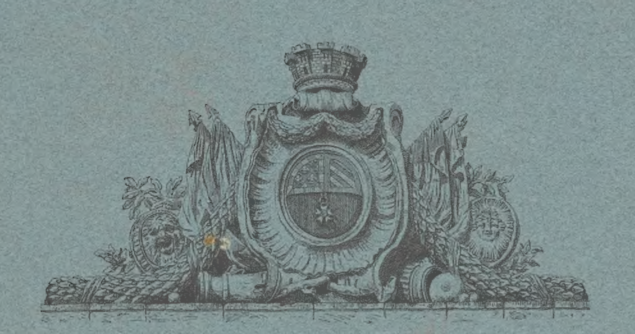
LÉON DESHAIRS

DIJON

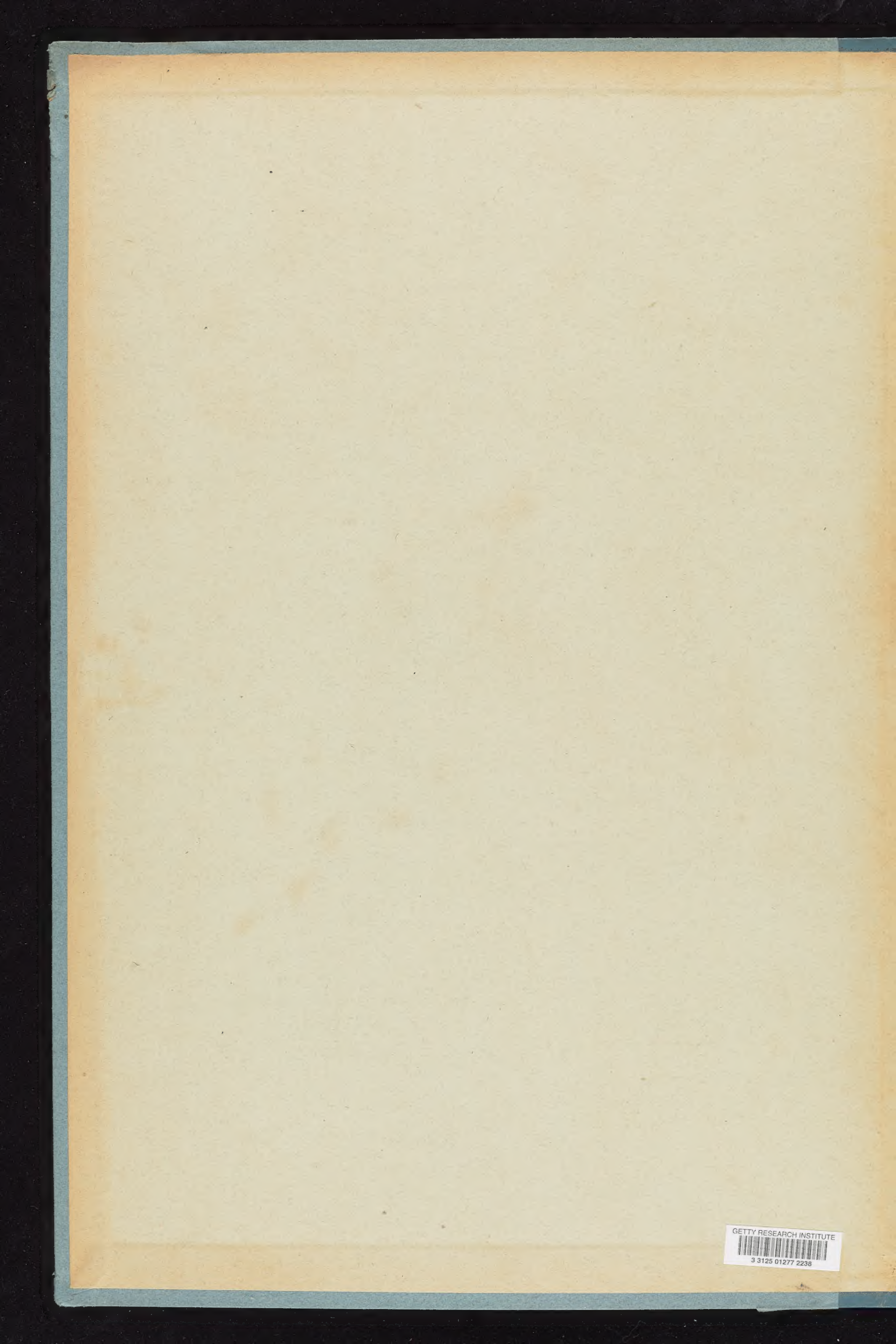
ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AUX

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES



PARIS
LIBRAIRIE DES ARTS DÉCORATIFS
A. CALAVAS, Editeur
68, Rue Lafayette

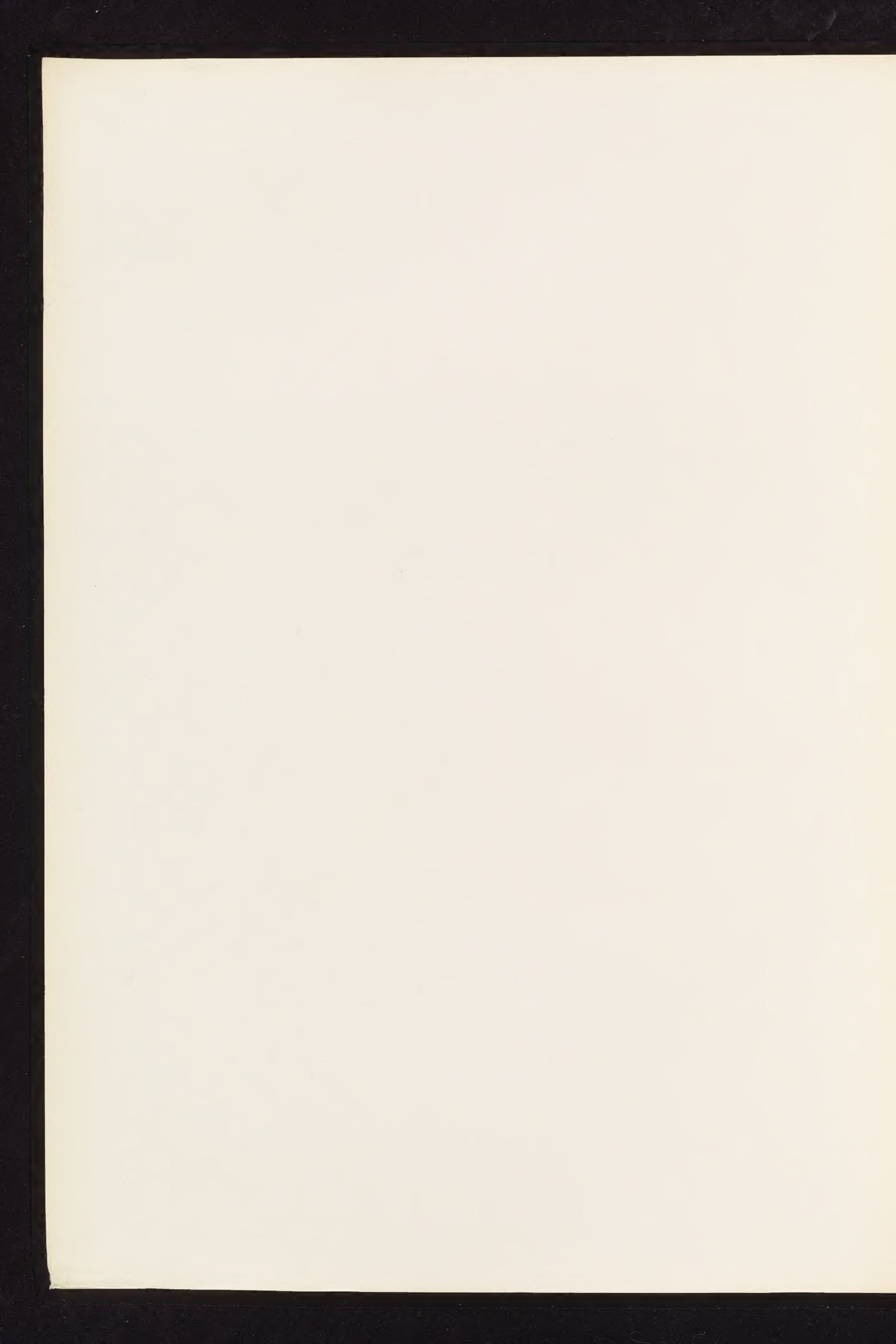


DIJON

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AUX

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES



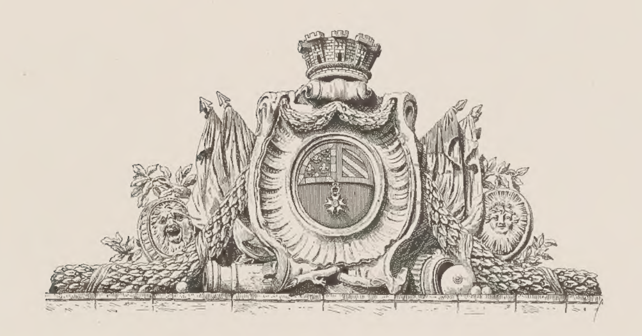
LÉON DESHAIRS

DIJON

ARCHITECTURE ET DÉCORATION

AUX

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES



PARIS

LIBRAIRIE DES ARTS DÉCORATIFS

A. CALAVAS, Éditeur

68, Rue Lafayette



L'Architecture Civile
et la Décoration à Dijon
au XVIIe & au XVIIIe siècles



LES chefs-d'œuvre laissés dans la capitale de la Bourgogne par les hommes du Moyen-Age et du seizième siècle ont une renommée grande. Depuis les lithographies de Ciceri, de Jobard d'après les dessins de Sagot, de Marlet... jusqu'aux cartes postales illustrées funestes à la littérature épistolaire, ils ont été maintes fois publiés. La porte romane de Saint-Philibert, Notre-Dame, Saint-Benigne, le palais ducal et la cour de l'hôtel Chambellan, le portail de la Chartreuse, le puits des Prophètes et les fameux tombeaux, la voûte en bois de l'église Saint-Jean, Saint-Michel et le Palais de Justice, les échauguettes de la Renaissance... qui ne les a vus au moins dans ces reproductions? Au contraire, — et malgré la place que lui a déjà faite M. Henri Chabeuf dans son beau livre, — le Dijon du XVIIe et du XVIIIe siècles est assez peu connu.

Ces destins différents ne me paraissent pas iniques. Loin de moi la pensée d'égaler Attiret ou Jérôme Marlet à Claus Sluter et Lenoir le Romain à l'architecte de Notre-Dame. Mais après avoir admiré les témoins des siècles où régnaient les Ducs, si l'on regarde aussi les monuments contemporains de la monarchie absolue, si l'on visite à loisir le Palais des États, si l'on se plaît à découvrir dans les rues accueillantes les hôtels parlementaires, si l'on entre enfin dans quelques-uns de ces hôtels, ici encore on trouvera des beautés : n'est-ce pas un grand éloge? On y trouvera en tout cas du bon sens, de la bonhomie, souvent de la grâce, un luxe honnête, le travail probe d'habiles ouvriers.

Assurément les temps sont changés. Sous le règne des Ducs, vraie capitale, siège d'une cour brillante, Dijon appelait et retenait de grands artistes : le flamand Jean de Marville, les hollandais Claus Sluter et Claus de Werve, l'aragonais Jean de la Huerta, le dauphinois Antoine Le Moiturier... Si ces sculpteurs avaient vécu deux siècles plus tard, il est probable qu'ils eussent été attirés au service du Grand Roi, comme

Martin Desjardins qui venait de Flandre, Girardon né en Champagne, l'italien Tubi, les lyonnais Coyzevox et Coustou. Il faut s'y résigner : en Bourgogne comme dans nos autres provinces — sauf la Provence qui eut Puget — on ne trouvera, à partir du seizième siècle, aucun artiste de premier ordre. D'autre part, — et si l'on est curieux d'originalité locale, ce n'est pas une compensation, — l'architecture officielle est dirigée ou inspirée par les premiers architectes du Roi. On bâtit d'après leurs dessins ; on donne des travaux à leurs élèves ; quand on ne s'adresse pas à eux, on les imite. L'architecture officielle sera donc un reflet de l'art de Versailles qui lui-même a déjà le défaut d'être un reflet. Ainsi l'exige une époque de centralisation, ainsi le veulent probablement les gouverneurs, princes de Condé. Même pour le détail du décor, nous verrons que les modèles sont quelquefois demandés à des artistes obscurs mais qui ont sur ceux du pays l'avantage de demeurer à Paris.

Mais il n'y a pas à Dijon que l'architecture officielle. La ville où tous les trois ans s'assemblent les États de la Province, où l'Intendant et le Gouverneur ont leur résidence, est en même temps cité parlementaire, patrie des Pouffier, des Bouchu, des Bouhier, des Le Gouz, des Févret... Cette aristocratie de robe, après une longue et silencieuse élaboration, a fait éclater sa puissance au début du XVIIe siècle. Elle acquiert les biens de la vieille noblesse, aime tous les luxes, forme des bibliothèques, fonde au XVIIIe siècle une académie, celle qui couronnera Rousseau, donne des fêtes dans des hôtels bien « à l'échelle de la Ville », fortement et pittoresquement assis sur le sol bourguignon.

C'est là, du moins pour le promeneur, un des charmes de Dijon : le XVIIe et le XVIIIe siècles, qui ont commencé à tracer dans nos capitales de province tant de lignes droites, n'ont pas ici radicalement effacé l'ancien dessin. Quelques voies ont été élargies, quelques trouées faites. Mais on n'y voit pas, comme dans le Bordeaux de Tourny et de Dupré de Saint-Maur, des quartiers entiers rebâtis en quelques années sur un plan uniforme, de longues avenues où nulle saillie, nul retrait, ne dépassent ni n'interrompent l'alignement, des suites sans fin de façades dont tous les combles sont au même niveau, toutes les baies semblables. Il n'y a un commencement d'uniformité que dans la partie de la rue de la Liberté (ancienne rue de Condé), la plus proche de la place d'Armes. Partout ailleurs, du moins dans la vieille ville, les rues serpentent encore et se coupent irrégulièrement, et, quand on s'éloigne un peu du centre, où les logis entassés rappellent le temps où l'on était économe du sol protégé par les remparts, on voit des jardins clos de murs, des arbres par dessus les toits.

Dans ces rues, quelques maisons du XVIe siècle montrent leurs façades chargées de sculptures et même quelques logis du Moyen-Age, dressent encore leurs pignons ou leurs murs goutterots, abritent sous leurs encorbellements des boutiques aux arcades surbaissées. Ils ne semblent pas trop dépaysés. C'est que, malgré les emprunts aux modes nouvelles, les hôtels de pierre du XVIIe et du XVIIIe siècles, qui remplacent les vieux logis de bois, conservent assez longtemps une physionomie locale, un air de parenté avec les constructions antérieures. Ils ont poussé comme des plantes du pays, à la fantaisie des propriétaires. Ils sont généralement peu élevés et peu hautains. Leurs toits inégaux, couverts d'ardoises ou, plus souvent, de tuiles polychromes qui chatoient sous le ciel fin, projettent de belles lucarnes. Les colonnes et les pilastres classiques n'alourdissent leurs façades que rarement et assez tard.

Au seuil du XVIIe siècle, voici la façade de l'hôtel Le Gouz de Gerland sur la rue Amiral-Roussin et sa tourelle polygonale où alternent les frontons triangulaires et curvilignes, où les flots gréco-romains courent sous les fenêtres ; la tourelle ornée dans le même goût, mais ronde, de l'hôtel Millière (rue de la Liberté), la maison Pouffier (rue Chaudronnerie) et ses deux étages de cariatides. Bientôt les jolies tourelles d'angles disparaîtront, les façades principales ne s'élèveront plus sur la rue, la vie intime se retirera dans un corps de logis flanqué de deux ailes, entre cour et jardin. Déjà l'architecte de l'hôtel Fyot (23, rue Amiral-Roussin), avait dès la fin du XVIe siècle donné l'exemple de ce parti ; celui de l'hôtel de Vogüé le reprend et le complète pour le président Etienne Bouhier de Chevigny, entre 1607 et 1614. La décoration de l'hôtel de Vogüé est toute pénétrée de l'esprit de la « Renaissance » : guirlandes de fruits, draperies, masques, fleurons, cartouches, rameaux d'oliviers et tiges de lierre qui rappellent Sambin, entrelacs et palmettes méplats comme on en voit aux meubles du temps de Henri II, portique de pierres blanches et roses où la main bourguignonne interprète un dessin d'inspiration italienne. Mais le plan de l'hôtel va devenir presque classique. S'il n'est pas adopté, peut-être faute de place, à l'hôtel Lantin (1635), remarquable par son grand escalier, on le trouvera développé avec plus d'ampleur et allié à un nouveau système de décoration à l'hôtel du président Bouchu (depuis d'Esterno) puis aux hôtels Bouhier et Févret

de Saint-Mesmin. Le premier, achevé en 1643 et attribué à Le Muet, représente bien à Dijon l'architecture simple et hardie du temps de Louis XIII. Il a de belles proportions, de hauts toits couverts d'ardoises et, pour tout ornement, des chaînes de bossages. C'est pour le dégager qu'on ouvrit, en 1641, la petite rue Saint-Jean (aujourd'hui rue Brûlart). Les deux autres appartiennent au règne de Louis XIV.

Or, sous le règne de Louis XIV, se produisit un événement considérable dans l'histoire de Dijon : l'entreprise du Palais des États et la création de la Place Royale. On trouvera plus loin, d'après l'étude de M. Cornereau et les Archives, l'histoire des diverses parties du Palais. Je n'en retiens ici que les faits essentiels. C'est maintenant qu'interviennent les architectes royaux : Martin de Noinville, Jules Hardouin Mansart, son maître, et, plus tard, Jacques Jules Gabriel. Le frontispice d'ordre dorique-romain bâti de 1686 à 1690 sur les dessins de Mansart ajoute peu à la gloire de l'architecte de Clagny, de Versailles et du Grand-Trianon. Il annonce déjà le pavillon et la colonnade dont Jacques Ange Gabriel, à la veille du règne de Louis XVI écrasera une aile du château de Versailles du côté de l'avant-cour. Mais ce frontispice devait paraître moins froid et moins lourd lorsqu'un escalier à balustres, développant sa double rampe devant le soubassement, montait au premier étage. Jacques Jules Gabriel supprima le perron de Mansart et le remplaça de 1735 à 1737 par un grand escalier intérieur, une de ses œuvres les plus originales et les plus brillantes. La lumière y entre généreusement par de hautes fenêtres cintrées, les festons, coquilles et trophées, malheureusement d'une exécution veule, y sont distribués avec goût. Ce Gabriel que son fils Jacques Ange a fait oublier (on attribue souvent à celui-ci les œuvres de celui-là) était un architecte considérable. Contemporain et quelquefois directeur des ornemanistes qui firent le « style Louis XV », sait-on quelle part lui revient dans l'avènement de l'art nouveau ? Il avait débuté comme contrôleur des constructions de Mansart, bâti le pont de Blois, donné des plans pour la reconstruction de tout un quartier de Rennes après l'incendie de 1720, commencé en 1730 à Bordeaux les palais de la Bourse et de la Douane qui ne furent achevés que neuf ans après sa mort, en 1751. Annobli depuis 1709, premier ingénieur des Ponts-et-Chaussées du royaume depuis 1716, il devint en 1735, à la mort de Robert de Cotte, premier architecte du Roi. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'avant de s'adresser à lui les Elus avaient demandé des dessins à Gilles Marie Oppenord, décorateur fécond, un des auteurs responsables du style contourné, ami à l'excès du contraste dans les ornements, parfois, il est vrai, sage jusqu'à l'ennui quand il composait une façade, témoin les portails latéraux de l'église Saint-Sulpice. Peut-être les Elus avaient-ils été mis en rapport avec lui par Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice, le même qui sera leur intermédiaire auprès du marbrier Dropsy. On ne sait pourquoi les projets d'Oppenord ne furent pas adoptés. Il reçut seulement une gratification de 900 livres.

Martin de Noinville, moins connu que les architectes précédents, était un élève de Mansart. L'aile du Palais des États où se trouve la grande salle d'assemblée (1682 à 1686) moins le vestibule et la colonnade qu'il construisit sur les dessins de son maître, est son œuvre. Il bâtit aussi (1686) le portail de la cour du Logis du Roy, démoli à la fin du XVIII[e] siècle. Venu à Dijon, en 1683, pour diriger ces travaux, il éleva encore dans cette ville le portail de l'Hôpital jusqu'à l'œil-de-bœuf (1697), le Castel, pour Le Gouz Morin (1707) et le portail de Saint-Etienne (terminé en 1721). Mais son œuvre principale, avec l'aile de la salle des États fut la place Royale qui absorba devant le Logis du Roy la petite place Saint-Christophe. C'était, on le voit, un architecte très classique, ami des ordres gréco-romains et des grands décors réguliers et théâtraux. Les arcades, dites « rustiques » à cause de leurs bossages, et la balustrade de pierre que des toits pittoresques dépassent, en dépit de la servitude primitivement imposée, furent bâties sur ses dessins par Pierre Lambert, de 1686 à 1692. Au milieu de la place devait s'élever, sur un piédestal dessiné par Mansart, une statue équestre de Louis XIV commandée par les États en 1686 à Etienne Lehongre, un des bons sculpteurs de Versailles. C'était le temps où plusieurs villes de France attendaient de semblables statues, Paris de Girardon, Aix-en-Provence de Puget, Rennes de Coyzevox, Lyon de Desjardins, Montpellier de Pierre Mazeline et Simon Hurtrelle. Mais c'était aussi le temps où la France était épuisée par les guerres. On sait quels furent, par suite, l'échec ou les longues vicissitudes de ces beaux projets. L'œuvre de Lehongre, fondue à Paris en 1690, l'année même où l'artiste mourait aux Galeries du Louvre, transportée par eau à Auxerre, resta provisoirement dans une grange à deux lieues de cette ville pendant vingt-neuf ans. Elle arriva en 1720 aux portes de Dijon, fut hissée les 26 et 27 Mars 1725 sur un piédestal dessiné par Gabriel et inaugurée le 15 Avril. Le piédestal même ne fut tout à fait achevé et ne reçut des inscriptions qu'en 1747. La statue fut détruite en 1792. Un étranger voyageant à Dijon en 1732, Pollnitz, trouvait le piédestal trop élevé pour les

maisons environnantes et la place « trop petite pour... un si grand monument ». C'est un peu l'impression que laisse la gravure de la place Royale par Née, d'après un dessin de Lallemand.

Ici finit l'histoire de l'intervention directe des architectes royaux à Dijon. Mais Noinville, Mansart et Jacques Jules Gabriel restèrent longtemps après leur mort les inspirateurs de l'architecture officielle. Si Gauthey et Dumorey, ingénieurs de la Province, échappent un peu à leur influence lorsqu'ils élèvent, dans les premières années du règne de Louis XVI, la triste façade du palais des États sur la rue des Forges, l'architecte dijonnais Le Jolivet, qui ne manquait cependant, — ses dessins le prouvent, — ni d'imagination, ni de talent, s'astreint à copier exactement leurs constructions quand il bâtit, de 1782 à 1786, les deux ailes qui complètent à l'Est, le palais des États et le Logis du Roi. C'est pourquoi, malgré les destinations diverses des bâtiments et la lenteur de travaux espacés au cours de plus d'un siècle, l'ensemble du palais présente, du côté de la place Royale, une unité qui n'est pas sans grandeur.

Cependant, les rues élargies s'embellissent de nouveaux hôtels. Vers la fin du XVIIe siècle, les hauts toits se brisent en quatre pans, les murs qui ferment les cours se couronnent de balustrades de pierre et des balustres s'égrènent quelquefois aussi le long de l'allège des fenêtres. Noinville avait certainement beaucoup contribué à acclimater à Dijon ces balustrades. On en voit, au-dessus d'arcades fleuries de guirlandes, sur le mur circulaire qui ferme la cour de l'hôtel Le Gouz de Gerland du côté de la rue Vauban : cette partie de l'hôtel fut construite pour Le Gouz Morin vers 1690. On en voit encore à l'hôtel du président Bouhier, dans la même rue, et sur la terrasse qui relie les deux ailes du bel hôtel Févret de Saint-Mesmin. Après la mode des balustrades, naît au début du XVIIIe siècle, plus tard qu'à Paris, celle des balcons en fer forgé. Les maisons à arcades de la rue de Condé, ouverte entre 1721 et 1725, qui forment une avenue où s'annonce la régularité de la place Royale, en présentent de fort jolis, presque tous de même composition : arabesques, lambrequins et chiffres. Puis voici la seconde moitié du XVIIIe siècle : un souci de noblesse et de simplicité antique hante de nouveau et de plus en plus les architectes. Lenoir Le Romain élève en 1759, pour Bouhier de Lantenay, un véritable palais orné de refends, de pilastres et de balustrades qui dissimulent mal les combles bas. Il y a encore là quelques « gentillesses » ; elles disparaissent tout à fait de l'hôtel de Dampierre, élevé en 1770, en face du précédent, par Saint-Père, qui est peut-être aussi l'architecte de l'escalier de l'hôtel Chartraire de Montigny et de la façade voisine, robuste et d'aspect guerrier.

Les architectes ont trouvé à Dijon, dans les corporations d'artisans et surtout parmi les sculpteurs en bois, dignes successeurs de Hugues Sambin, des collaborateurs excellents. Beaucoup de belles œuvres sont anonymes : la porte de la maison n° 4, rue Buffon, la porte du palais des États, sculptée sur les dessins de Gabriel, une porte ornée d'une énorme coquille, mais d'une exécution pleine de verve et d'accent, à l'hôtel Chartraire de Montigny... Mais nous connaissons aussi quelques artistes. Au XVIIe siècle, ce sont Tassin et Nicolas Moissenet, auteurs du plafond de l'ancienne Chambre des Comptes (1643 à 1652), les frères Rollin, qui sculptèrent les caissons du plafond de l'hôtel municipal (1682-1683), Guion, qui fit dans le même hôtel une cheminée portée par des cariatides en pierre d'Asnières, Jean Dubois, né à Dijon en 1625 et mort dans la même ville en 1694, sculpteur d'un génie facile, mais d'une exécution souvent nulle et négligée, enclin comme beaucoup de ses contemporains, à abuser des draperies agitées, des formes rondes et ronflantes. On lui doit des statues de priants, de groupes pour les églises, les cheminées de la Mairie dans le goût de Jean Le Pautre... Son œuvre considérable a été l'objet d'une intéressante étude pour M. Eugène Fyot. Il laissa une réputation si grande que, dans une lettre du 15 Juin 1720, au sujet du bas-relief de la Lapidation de saint Etienne (aujourd'hui au portail de Saint-Benigne), Edme Bouchardon écrivait à son père : « Ce morceau établira votre réputation, éternisera votre mémoire et la mienne ; il est l'admiration de tous ceux qui le sont venu voir. Ils nous font passer pour des seconds Dubois, c'est ce qui me donne une grande joye ».

Dans la première moitié du règne de Louis XV, Claude Saint-Père paraît avoir dirigé l'atelier de sculpture décorative le plus réputé. Lorsqu'une nouvelle chapelle s'élève dans le palais des États, sous la direction de l'architecte Le Mousseux, de 1737 à 1739, c'est lui qui a l'entreprise de tous les ornements en bois et en pierre, sauf ceux de l'autel : Il sculpte les chapiteaux corinthiens, les vases, les panaches et cinq belles portes ornées de rocailles, de têtes d'angelots et de trophées d'église. Mais cet habile praticien était-il incapable d'invention ? Les modèles de ces ornements étaient dus à un maître sculpteur de Paris tout à fait inconnu, François Barbé, qui consacra à ce travail soixante-deux journées et vint à Dijon tout exprès. Pour

l'autel on fit mieux encore. Gabriel en avait donné les plans et élévations ; deux artistes de Paris furent chargés de les exécuter. Le coffre est l'œuvre du marbrier Dropsy et Jacques Verberckt, le grand décorateur d'origine flamande qui travaillait à la même époque à l'hôtel des Fermes à Bordeaux et qui sculpta pour Versailles tant de beaux lambris, reçut en 1742 la commande du cadre du tableau avec ses groupes de chérubins et les deux anges adorateurs qui l'accompagnaient.

Nous voyons encore, à le fin du xviii[e] siècle, un exemple de la préférence, peut-être injustifiée, accordée par les Dijonnais à des artistes parisiens pour la décoration de leurs édifices publics, ou du moins pour les dessins de cette décoration. Qui n'a remarqué en visitant le Musée une salle de belles proportions un peu froide et du style Louis XVI le plus pur, au milieu de laquelle on a placé l'Hébé de Rude ? C'est la « salle des Statues » du Museum créé le 2 Janvier 1783, sur la proposition de François Devosges, pour compléter l'enseignement de l'École de Dessin. Une toile peinte par Prudhon pendant son séjour à Rome, copie libre du *Triomphe de la Gloire* de Pierre de Cortone, est marouflée au plafond. Des voussures ornées de roses et, aux quatre angles, de médaillons vides, l'encadrent. On voit, encastrés au haut des murs, des bas-reliefs dont les sujets sont pris à l'histoire romaine et à la mythologie. Les trois portes peintes en blanc sont couvertes de sculptures d'une rare délicatesse, en bois rapporté. Il semblerait naturel que la conception de cette salle fût due à l'architecte qui venait de bâtir l'aile où elle se trouve, Le Jolivet. Il n'en est rien. Les Élus s'étaient adressés, on ne sait pourquoi, peut-être sur les conseils du prince de Condé, à un « architecte demeurant à Paris », aussi obscur que le maître-sculpteur Barbé, J. Bellu. Nous publions plus loin deux dessins de J. Bellu, conservés aux Archives Départementales, celui du plafond et celui d'une des faces de la salle avec sa porte ornée d'arabesques. Ces dessins, faits en 1785, furent approuvés par les Elus en 1786. On verra qu'ils ont été assez exactement suivis. C'était le temps où florissait l'école fondée par le bon Devosge en 1766, séminaire d'artistes consciencieux, d'où sortirent même deux hommes de génie, Prudhon et Rude. Des élèves de cette école modelèrent les bas-reliefs historiques et mythologiques. Toute la sculpture d'ornements en bois et en plâtre fut confiée à un ornemaniste remarquable, Jérôme Marlet.

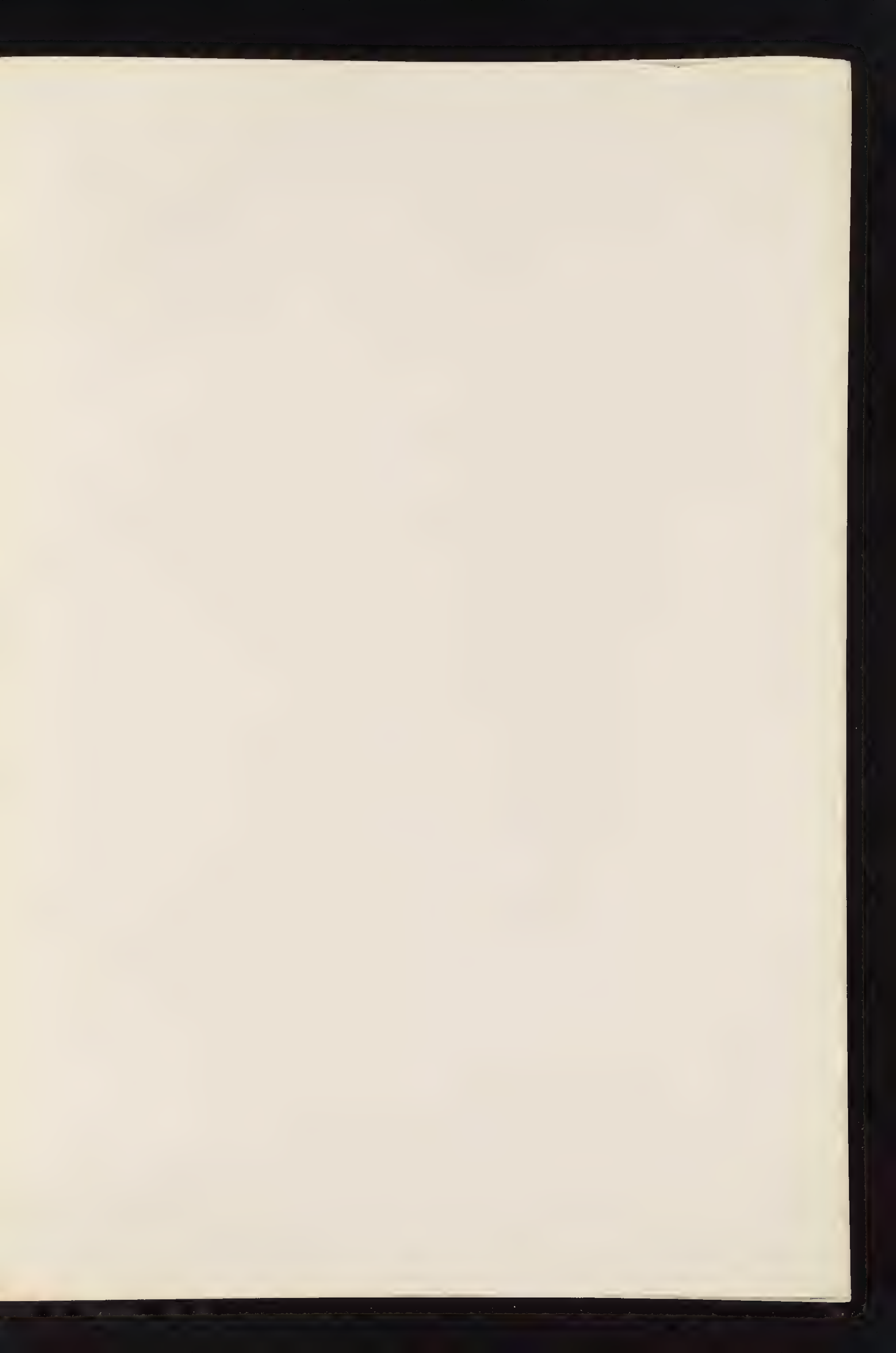
Jérôme Marlet, contemporain d'Attiret, mais moins connu que lui, fils d'Edme Marlet, qui sculpta, dit-on, les grandes orgues de Saint-Benigne, naquit à Dijon en 1728 et y mourut le 14 Novembre 1811 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était, depuis 1806, Conservateur du Musée. On peut voir au Musée un buste assez fin mais sans originalité ni vigueur, qui lui est attribué, celui de Jean de Barbisey, premier président au Parlement, mort en 1756. Mais il était surtout sculpteurs d'ornements. Jérôme Marlet représente à Dijon le goût du temps de Louis XVI dans la décoration des lambris, comme Rousseau le fils le représente à Versailles, Barthélemy Cabirol à Bordeaux, David le père à Angers. Il n'était pas grand inventeur et peut-être des arabesques ou des frise gravées d'après les compositions de de Neufforge et de Lalonde, de Cauvet, Prieur, Forty, Boucher fils, traînaient-elles dans son atelier. Il ne copiait cependant personne et arrangeait à sa fantaisie les motifs alors à la mode. Il avait les défauts de son temps, aimait la légèreté jusqu'à la maigreur, se contentait trop aisément de juxtaposer ou de superposer des objets grêles, vases, trépieds, lyres, et des médaillons et des guirlandes, au lieu de les lier dans une forte composition. Mais quelle exécution précise et spirituelle, quel art du « morceau » ! Avec quel sentiment de la nature il ourle le pétale d'une rose, découpe une feuille, modèle un masque ! Il se plaît aussi à placer dans un cadre de fleurs ou de trophées allégoriques de fins bas-reliefs de plâtre où des enfants jouent, où des bacchantes des faunes et des jeunes prêtresses, sœurs de celles de Clodion, évoquent un aimable paganisme. Les sculptures qu'il exécuta de 1786 à 1787 pour le Museum et dont on peut encore lire le mémoire détaillé aux Archives Départementales montrent deux aspects de son talent : les portes de la salle des Statues sont d'une délicatesse extrême ; la frise de la salle de Condé est plus large et dans le goût de de Neufforge. Si l'on juge de sa manière d'après ces spécimens authentiques, on pourra lui attribuer les jolis dessus de porte de l'hôtel Févret de Saint-Mesin, ceux des salons rajeunis pour Micault de Courbeton dans l'hôtel du président Bouhier, les boiseries qui forment un décor si complet et si charmant dans l'hôtel de M. Gaulin, celles de l'hôtel d'Esterno enlevées, hélas, il y a quelque vingt-cinq ans, mais dont on peut se faire une idée par le moulage d'une porte, conservé à l'Ecole des Beaux-Arts...

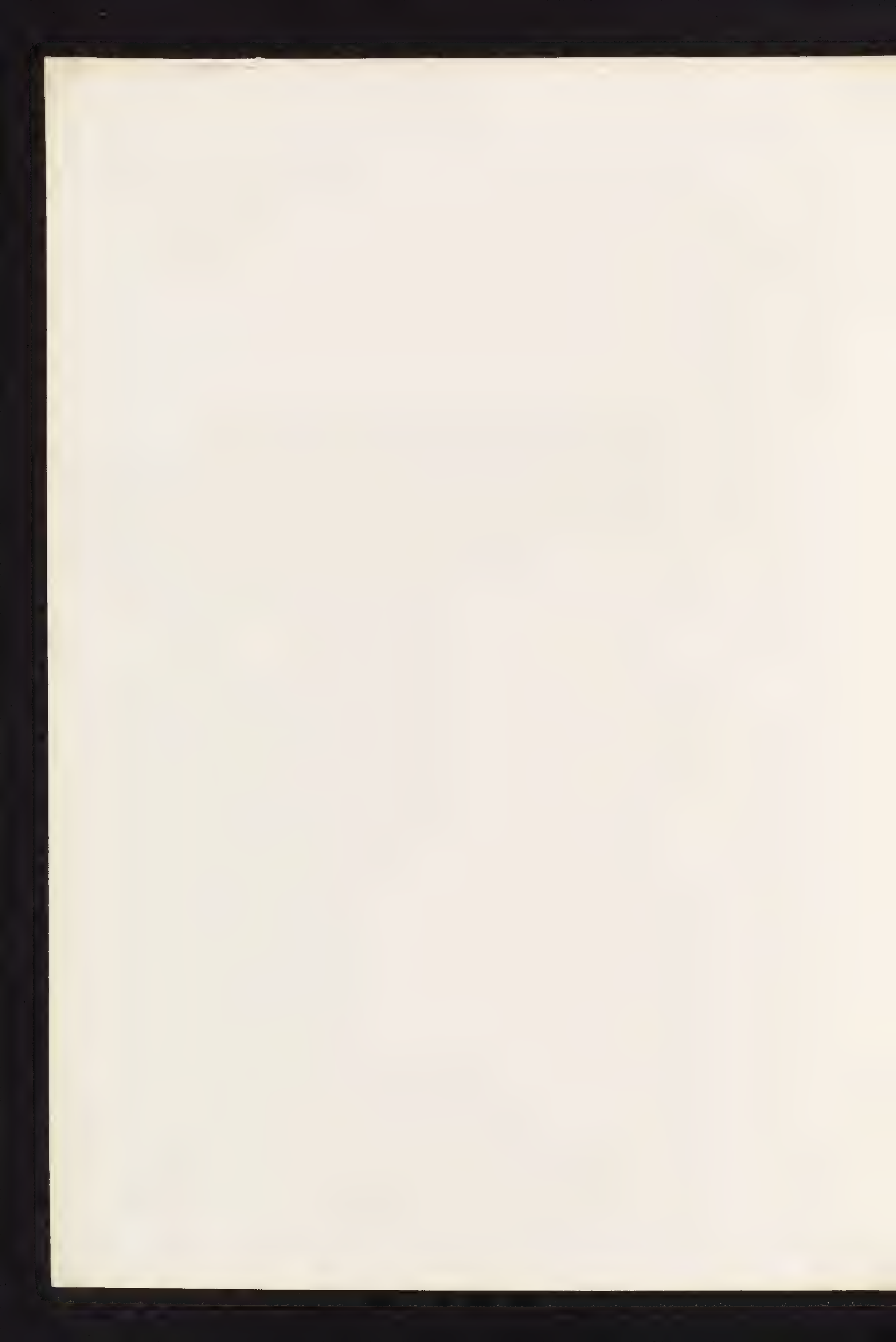
Jérôme Marlet avait encore sculpté des stalles, des tribunes, des portes au chœur de la précieuse Sainte-Chapelle détruite à la fin du xviii[e] siècle. L'ouvrage fut reçu par l'architecte Antoine, le 6 Août 1778. Une « condition ajoutée au marché le 23 Décembre 1775 » portait « promesse du sieur Marlet de ne faire aucune répétition pour toutes les sculptures qui pourraient se trouver à faire, pour la bonne grâce et la

perfection de ses ouvrages » (Archives Départementales, pièce entrée le 11 Mai 1907). La précaution n'était peut-être pas inutile en un temps où les décorateurs commençaient à faire peu de frais d'imagination, à répéter indéfiniment la même guirlande ou le même vase, à encastrer dans les façades ou au-dessus des portes, des moulages de bas-reliefs édités à un grand nombre d'exemplaires. On verra dans cet album un exemple de cette façon un peu rapide de décorer une surface. Avec quelques variantes dans les attributs, le mouvement des bras et l'expression des physionomies, les mêmes figures, d'ailleurs charmantes, représentent ici la musique ou la poésie pastorale et sont là les allégories plus graves des arts de la paix et de la guerre. Et une réplique du même bas relief orne, à Rouen, le dessus d'une porte dans le salon d'un hôtel bâti en 1782. De tels symptômes annoncent la pauvreté d'invention de l'époque du Premier Empire.

Mais ici s'arrête cette enquête. Ceux qui l'auront suivie d'image en image garderont, j'espère, l'impression que même après les temps glorieux du Moyen-Age et du XVIe siècle, Dijon fut une ville où les belles choses étaient en honneur et que les façons de bâtir et d'orner successivement à la mode depuis Louis XIII jusqu'à la Révolution y ont eu de bons interprètes. L'art aujourd'hui encore y est aimé, et c'est pourquoi nous avons trouvé, pour la préparation de ce recueil, tant d'obligeance de la part des propriétaires d'hôtels anciens, de si utiles conseils auprès de MM. H. Chabeuf, Joliet, Cornereau, amateurs érudits justement épris de leur ville. — M. Paul Destray a bien voulu nous aider dans quelques recherches aux Archives.

Léon DESHAIRS.







LE PALAIS DES ÉTATS DE BOURGOGNE ET LA PLACE ROYALE
Dessin de l'agence de Mansart. Fin du XVIIe siècle. Appartient à la Bibliothèque de l'Université de Paris,

Table des Planches

Bibliographie

Les renseignements historiques réunis dans ces notices sont empruntés surtout aux ouvrages suivants

CLÉMENT-JANIN : *Les Vieilles Maisons de Dijon*, 1890, in-8 ; — HENRI CHABEUF : *Dijon, Monuments et Souvenirs*, 1894, in-4°; — HENRI CHABEUF, *Dijon à travers les âges*, 1897, in 8 ; — KLEINCLAUSZ : *Les Villes d'art célèbres. Dijon et Beaune*, 1907, in-8° ; — A. CORNEREAU : *Le Palais des États de Bourgogne*, 1890, in-8° ; — J. MOREAU : *Dijon à la fin du XVIIIe siècle. Quarante-deux vues inédites d'après les gouaches de P.-J. Antoine* ....., 1893, in fol., — EUGÈNE FYOT : *Le Sculpteur Dijonnais Jean Dubois*, 1907, in 8°.

Nous renvoyons aussi à quelques études publiées dans les *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, à la Monographie consacrée par SAUVAGEOT à l'*Hôtel de Vogüé* et sur certains points aux *Archives de la Côte-d'Or (Série C)*, dont l'*Inventaire* a été publié en 1890 par JOSEPH GARNIER.

PL. 1 À 11. — L'HOTEL DE VOGUÉ

Quand Claude Sauvageot consacra à ce chef-d'œuvre de l'architecture civile en Bourgogne une de ses monographies, il publia, dans la notice qui précédait ses gravures, une fort belle lettre du comte Melchior de Vogüé, l'auteur des *Églises de Terre-Sainte*. C'est à cette lettre, datée du 15 novembre 18[illegible], que sont empruntés les renseignements historiques qui suivent.

L'hôtel de Vogüé a été bâti dans les premières années du XVIIe siècle par Étienne Bouhier de Chevigny, conseiller au Parlement de Bourgogne de 1607 à 1635. La date 1614, gravée sur la grande cheminée de la salle des Gardes, sous l'écusson des Bouhier, d'azur au taureau d'or, est sans doute celle de l'achèvement de la construction. Le monogramme, composé des lettres E, B, M, G, sculptées au dessus des arcs du portique intérieur et sur le socle des colonnes, rappelle, avec le souvenir d'Étienne Bouhier, celui de ses deux femmes, nées Massol et Giroud, ou peut-être seulement de sa seconde femme, Madeleine Giroud.

Légué par Étienne Bouhier à son fils cadet, Jean, l'hôtel appartint aux descendants de ce dernier jusqu'en 1766. A cette date, la fille unique et héritière de Philippe Bouhier ayant épousé un De Vogüé, frère du quatrième évêque de Dijon, il passa dans les biens de la famille qui le possède encore aujourd'hui.

Étienne Bouhier aimait les livres et les arts. Il parcourut l'Italie, écrit le président Bouhier (dans une note sur la formation de sa fameuse bibliothèque, imprimée à la suite de sa dissertation sur Hérodote) « et y acquit un goût exquis pour l'architecture : on en peut juger par le grand hôpital de Dijon, lequel fut bâti en 1630 sur ses dessins que j'ai vus tracés de sa propre main. »

Ce texte inspire à Melchior de Vogüé la pensée qu'Étienne Bouhier fut peut être son propre architecte, et Sauvageot observe, à l'appui de cette hypothèse, que certaines irrégularités dans la décoration de l'hôtel, la variété extrême des détails, le manque de lien entre les parties ornées, trahissent l'amateur. Mais ces caractères ne se retrouvent-ils pas dans d'autres constructions bourguignonnes de la fin du XVIe siècle et des premières années du XVIIe? Melchior de Vogüé le remarque lui-même : « Je pense, dit-il, qu'Étienne Bouhier se mit à l'œuvre avant son voyage d'Italie, car, excepté le portique qui est de conception italienne, la maison est bien française par le style, je dirai même bourguignonne... Quelque grossièreté dans l'exécution, plus d'abondance que de finesse dans les détails, un certain mépris des règles dans l'arrangement des parties, mais une ampleur et une variété incomparables, une remarquable adresse dans les ajustements, une grande hardiesse dans le choix des motifs et le système de décoration, comme un souvenir pittoresque du Moyen Age, à travers les formes de la Renaissance, tous ces caractères qui signalent les œuvres de cette école se retrouvent dans l'hôtel d'Étienne Bouhier. »

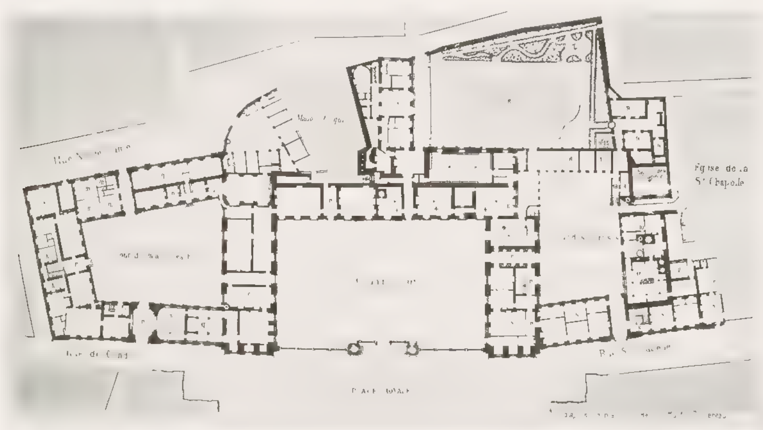
Voisin d'un logis en pierre et en bois de la fin du XVe siècle, la maison Millière, dans une calme rue d'où l'on voit le chevet de Notre-Dame, l'hôtel De Vogüé se compose de trois corps de bâtiments coiffés de toits aux tuiles polychromes et bâtis sur trois côtés d'une petite cour rectangulaire. Le corps principal est entre la cour et le jardin. Les deux ailes s'avancent jusqu'à la rue. Une belle porte à bossages de pierre rose s'ouvre dans le mur qui les relie et à ce mur est adossé, à l'intérieur de la cour, un portique richement [illegible]

La façade de l'aile gauche sur la rue (à gauche de la *pl.* [illegible]) forme avec celle de l'aile droite et le [illegible] très obtus ; ainsi l'ont voulu [illegible] guarité n'a rien de désagré[illegible]

Mais on regrettera deux [illegible] cement du XVIIIe siècle. [illegible] grande baie à plein cintre con[illegible] symétrique qui encadre une fenêtre ont remplacé des fenêtres d'heureuses proportions. Au premier étage de l'aile droite, l'allège des fenêtres a été remplacée par un balcon de fer. Primitivement, ces fenêtres ne devaient pas descendre plus bas que celles qui s'ouvrent au même étage sur la cour. Cette modification a diminué de façon peu harmonieuse l'espace qui les sépare des frontons du rez-de-chaussée.

Dans la cour (*pl.* 3) on remarquera l'originale disposition des portes percées aux angles et couvertes de quarts-de-dômes décorés d'écailles. Celle de gauche est feinte, ne conduit à rien et n'existe que pour la symétrie. Mais la partie la plus intéressante est le portique (*pl.* 4) où au charme d'une discrète polychromie s'ajoute celui de la sculpture : l'entablement et les figures drapées sont en pierre blanche, les pilastres et les colonnes en pierre rose. Le plafond est décoré d'entrelacs.

A l'intérieur, l'hôtel a conservé, telle à peu près qu'en 161[illegible], une salle des Gardes avec ses poutres peintes d'arabesques et sa cheminée monumentale (*pl.* 7) où la pierre peinte, incrustée de marbre noir et rouge et rehaussée d'or aux reliefs, forme un riche cadre à un tableau difficile à voir et qui représente, dit-on, Héro et



Léandre. Les deux statuettes posées dans les niches sont en plâtre peint en noir.

Les deux autres pièces dont nous reproduisons des détails (*pl.* 8 *à* 11) ont été décorées à la fin du règne de Louis XIV pour Jean Bouhier, seigneur de Versalieu, président à mortier au Parlement de Dijon, qui vécut de 1655 à 1735. Son chiffre est sculpté entre des palmes sur le socle des lourds flambeaux de la cheminée de Ganymède ou de Jupiter enfant.

Pl. 12. — ESCALIER DE L'HOTEL MAGNIN

(Ancien Hôtel Lantin) — Rue des Bons-Enfants.

Cet hôtel fut construit en 1652 par Étienne Lantin, seigneur de Planche et de Demeret.

Voir Clément Janin, *les Vieux hôtels de Dijon*, p. 60.

Pl. 13. — PALAIS DE JUSTICE

(Plafond de l'ancienne Chambre des Comptes)

Le Palais de Justice de Dijon a été commencé en 1511 et développé jusqu'à nos jours au fur et à mesure des besoins. La partie la plus ancienne, la chambre dorée, a un plafond armorié et doré exécuté en 1522. La façade et son porche de pierres roses, la salle des Pas-Perdus, au fond de laquelle on voit une clôture de chapelle sculptée par Hugues Sambin, sont du temps de Charles IX. La Bibliothèque des Avocats (ancienne Tournelle) conserve une haute cheminée qui porte la date 1610 : elle est dans le goût de celle de la salle des Gardes de l'hôtel de Vogüé, mais plus simple. La salle des Assises a été élevée de 1862 à 1869. On y a transporté le plafond de l'ancienne Chambre des Comptes, exécuté entre 1645 et 1652 par deux Dijonnais, Tassin et Nicolas Moissenet.

Il est en bois de châtaignier et de tilleul. Le centre est occupé par les armes de France et le chiffre de Louis XIII, dans un cartouche accosté d'angelots. Autour, on voit des guirlandes de fruits, des médaillons et des roses, une zone de bas-reliefs allégoriques alternant avec des trophées, enfin une bordure ovale faite de grappes et de feuilles de vignes profondément fouillées. Cette bordure est inscrite elle-même dans un cadre rectangulaire de feuilles de chêne.

Pl. 14. — PAVILLON dans le jardin de M. Montmet

Place des Cordeliers. — Règne de Louis XV.

Pl. 15 à 18. — UNIVERSITÉ

(Ancien Hôtel de Pringles)

Salle des Actes et Salle du Conseil

L'Académie de Dijon, fondée par Hector-Bernard Pouffier, et autorisée en 1740, se réunit d'abord dans l'hôtel de son fondateur, aujourd'hui le cercle des officiers, rue d'Assas. En 1773 elle acheta l'hôtel de Pringles. « Avec ses cours publics, ses amples revenus et subventions de la Province, l'Académie, — écrit M. H. Chabeuf — ressemblait moins à une société savante qu'à une université libre d'Angleterre ou d'Allemagne. Supprimée avec toutes les autres Académies, le 8 août 1793, elle se reconstitua sous un autre nom dès 1799 et reprit son titre en 1802. Mais un décret de 1808 ayant attribué à l'Université de France les biens des Universités, Académies et Collèges, l'Académie fut dépouillée de son hôtel en 1816. Les bâtiments fort augmentés sont aujourd'hui affectés à l'Université de Dijon... »

La partie la plus ancienne des bâtiments de l'Université, l'ancien hôtel de Pringles, puis le Grandmont, paraît dater de la première moitié du règne de Louis XIV. Elle a conservé de cette époque un grand salon assez lourdement décoré de stucs (la salle des Actes) et un petit salon aux sobres boiseries (la salle du Conseil). La bordure de pampres qui encadre le plafond de la salle des Actes rappelle celle qui forme un cadre ovale au plafond de la salle des Assises du Palais de Justice. Les guirlandes liées par des rubans, les rinceaux qui se développent au-dessus des portes, les canaux et les feuilles sculptés dans l'attique ont beaucoup d'analogie avec la cheminée dite de Ganymède à l'hôtel De Vogüé. Cette décoration a été complétée, en 1772, par trois bas-reliefs de stuc froidement modelés par Bornot : Minerve encourageant les Arts ; la Philosophie ; la Vérité.

Pl. 19 à 21.

COUR DE L'HOTEL DE M. STEPHEN LIEGEARD

(Ancien Hôtel Le Gouz de Gerland)

Rue Vauban, n° 21.

Cet hôtel appartient à trois époques [illegible] intéressantes. La jolie façade de la rue de la C[illegible]

trois tourelles polygonales et ses fenêtres à créneaux, a été bâtie, en 1538, par la famille Chissey-Varanges. La façade de la rue Amiral-Roussin et sa tourelle d'angle datent de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe : des frontons triangulaires ou curvilignes en couronnent les fenetres et des flots imités de l'art antique courent sur la plate-bande qui sépare ses deux étages. Mais nous n'avons à reproduire ici, pour rester dans le cadre de ce travail, que la cour en hémicycle et la nouvelle façade construites vers 1690 pour Charles Le Gouz Morin.

Le mur de la cour forme une suite d'arcades ornées de guirlandes et couronnées de la balustrade mise à la mode par Noinville. Des lions peu féroces marchent sur la tablette ou posent gravement la patte sur une boule. Derrière on aperçoit, comme à la place d'Armes, des toits irréguliers et pittoresques.

La longue façade n'a qu'un étage et un comble brisé percé de lucarnes d'un beau dessin. Elle présente pour tout ornement, au dessus des baies du rez-de-chaussée, des bas-reliefs de pierre : fleurons, rameaux, palmettes, chiffres melés à des feuilles et des fruits, sculptes avec une vigueur et un sentiment de la nature remarquables.

Le Gouz de Gerland, né dans cette demeure, la vendit, en s'y réservant le droit d'habitation jusqu'à sa mort, au comte de Beaurepaire.

Elle appartint ensuite aux Fyot de Mimeure.

curelle. Le surélèvement du plancher en a altéré les proportions. Un panneau representant une aiguiere en bas-relief, de goût tres italien, autrefois posé au-dessus de cette cheminée, a été transporté dans l'appartement du conservateur des archives.

On voit dans une autre salle une intéressante cheminée en pierre de la fin du XVIIIe siecle nous la reproduisons *pl. 103*.

Le portail, le vestibule et l'escalier de l'hôtel ont été construits de 1707 à 1714.

(Voir Garnier : *Les deux premiers Hôtels de Ville de Dijon*, dans les *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, t. IX, p. 65 94.

Pl. 24. — PORTE DE L'HOTEL DE GISSEY

Ancien Hotel de l'Avocat général Millotet

Rue Piron, n° 17. — Regne de Louis XIV.

Voir Clément-Janin : *Les Vieilles maisons* ..., p. 20 123.

PORTE DE L'HOTEL DE MONTILLET

Rue Buffon, n° 5.

Cette porte, de la fin du règne de Louis XV, s'ouvre dans une grave façade, d'un bel appareil, construite, dit on, par Lenoir le Romain, pour Jobard, fermier de la terre de Pagny.



Pl. 22 et 23. — ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

(Ancien Hotel Rolin, puis Hotel de Ville)

Cheminée. – Panneau sculpté. — Quatre caissons du plafond.

A l'origine, la commune de Dijon, convoquée à cor et à cris, tenait ses assemblees et élisait annuellement ses chefs devant le portail de Saint Philibert. Puis la chambre de ville, composée du maire et des echevins, se réunit dans divers locaux précaires, jusqu'au jour de l'année 1350 où elle acquit, rue Chabot Charny, la Maison au Singe, ainsi nommée d'une sculpture placée au dessus de la porte, un singe jouant avec une boule. Les singes seront desormais les supports de l'écu de la ville. En 1500, se trouvant à l'étroit dans ce logis, elle acheta, des heritiers du chancelier, l'hotel Rolin qui devint et resta jusqu'en 1831 l'hôtel municipal. A cette date, sous l'administration de Philibert Hernoux, les services de la mairie furent transportés au Palais des Etats et la ville vendit son vieil hôtel au département. Le Département y établit ses archives.

L'ancien hôtel Rolin a été sensiblement remanié au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. La grande salle où Mozart, enfant, joua (16 juillet 1766) a été décorée de 1680 à 1682 par des artistes que l'on connait : l'architecture est d'Honoré Rancurelle. Le menuisier Jean Dodin et les freres Rolin, sculpteurs, firent le lourd plafond divisé en douze caissons. Mais des faisceaux consulaires cantonnes d'abeilles et des sceptres en sautoir ont remplacé au début du XIXe siècle des emblemes détruits en 1792. La cheminée en bois, soutenue par des cariatides en pierre d'Asnieres, est l'œuvre de Dodin et du sculpteur Guion, sur les dessins de Ran-

Pl. 25. — PORTE DE L'HOTEL DE M. GAUDEMET

Ancien Hotel de Migieu)

Place Saint-Jean, n° 21

On la voit au fond d'une cour étroite et profonde. Les trois corps de bâtiment, d'une extrême simplicité, paraissent dater du commencement du XVIIe siecle. Ils ont un seul étage et de hauts combles à lucarnes, couverts de tuiles de diverses couleurs. Les chambranles des fenetres n'ont pas d'ornements. La porte, ajoutee probablement dans le dernier quart du XVII siècle, tranche par ses proportions et par la richesse de son décor sur une facade mesquine et nue. Les médaillons, au milieu des panneaux, manquent de grâce et de charme. Mais les feuilles et les tiges qui les encadrent sont pleines de sève. Elles sont sculptées avec le même sentiment de la nature et la même vigueur que les rinceaux qui se développent, également sur un fond sablé, a la cheminee de l'hôtel Rolin.

Pl. 26. — DÉTAILS DE PORTES

Ces portes ne présentent d'ornements que dans la partie supérieure. La première (rue Amiral-Roussin, n° 29) avec son masque de soleil entouré de rayons, ses chutes de fleurs naturelles assez reconnaissables, roses, tournesols, anémones doubles, ses rinceaux de feuilles charnues, parait contemporaine de la sculpture en pierre et en bois de la porte de l'hotel de M. Gaudemet.

La seconde (rue Buffon, n° 24), ornée d'une console à masque chevelu et de palmettes profondement échancrées, semble dater des premières années du XVIIIe siècle.

Pl. 27. — PORTE, RUE BUFFON N° 4

[illegible]

C'est une des plus remarquables portes du vieux Dijon. Le travail en est particulier et bien différent de celui des précédentes. Les feuilles des rinceaux symétriques au lieu de naître de tiges [illegible] partie ajourée. Les pentures intérieures [illegible] au dehors en formant une suite de petits [illegible] qui contribuent à la décoration.

Pl. 28 à 31. — HOTEL DE M. BAUDIN

Ancien Hotel Févret de Saint-Mesmin

place Saint-Jean, n° [illegible]

Charles Févret, avocat au Parlement et intendant ordinaire du prince de Condé, ayant en 1628 acheté l'hotel construit au XV[e] siècle par Louis de Châlon, prince d'Orange, fit bâtir vers 1644 sur une [illegible] connue sous le nom d'hotel de Charrey, qui fut demolie pour l'élargissement de la rue Saint-Benigne en 1887. Il mourut en 1661 laissant la nouvelle maison a son fils Jacques et l'hotel d'Orange, à peu pres en ruines, a son fils Antoine. Ce dernier mourut lui-meme en 1661. Son fils et héritier, Charles II Févret, conseiller au Parlement de Metz, eut l'hôtel d'Orange.

« Ledit hotel, ecrivait-il dans ses notes, fut ruine et desmoly par les Carabins pendant les dernières guerres civiles 1595 ; il y avait un escalier à vis du costé de la maison de feu mon ayeul pareil au mien ; il fut par luy desmoly lorsqu'il bastit sa maison... Sur la fin du mois de juin 169[illegible], j'ai commencé a faire démolir ma maison et le 14[e] aout, veille de l'Assomption de la Sainte Vierge, à 4 heures apres midy, Jacques Fevret, mon fils ainé a qui Dieu fasse la grâce d'estre un jour un honneste homme, a posé en ma présence la premiere pierre à l'extremité de la facade de mon batiment sur le jardin, a droite [illegible] »



Projet pour le piédestal de la statue de Louis XIV, par J. H. Gauthey, 1774. Dessin sans légende, au lavis les ornements sont coloriés en jaune. Archives de la Côte d'Or, C. 3793

Commencée en 1697, la maison de Charles II Fevret fut achevee en 1700. Charles de Brosses y naquit en 1709 et son cousin, Charles Marie Févret de Fontette, en 1710. Elle resta aux Févret de Saint-Mesmin jusqu'à la Révolution. Confisquée à cette epoque et vendue comme bien national, elle appartint à M. Liegeas qui l'habita jusqu'en 1845, à M. Chevillard, a la Compagnie d'Assurances l'Abeille et enfin a M. Baudin. *Un coin du vieux Dijon. Les hôtels Févret et De Charrey* signé *G. S. P.*, Dijon 1887, in 8°.

L'hôtel Févret de Saint-Mesmin reproduit avec un caractère plus grandiose les dispositions générales mises à la mode dès le debut du siècle par celui d'Étienne Bouhier : un corps de logis principal et deux ailes limitant une cour rectangulaire. Mais des combles brisés a la Mansart ont remplacé les hauts toits a deux pentes. Les baies sont moins ornées. Des frontons percés d'un œil-de-bœuf couronnent les facades des ailes sur la rue. La porte cochere aux fortes moulures s'ouvre, non sur un péristyle, mais au milieu d'une sorte de porche où sont ménagés des logements de gardes. Une terrasse le couvre, bordée du coté de la cour par un balcon de fer et du côte de la rue par une balustrade de pierre. La facade principale sur la cour presente un avant-corps dont les degrés conduisent à un grand escalier.

M. Chabeuf a déjà signalé le salon du premier étage et ses jolies decorations de l'époque de Louis XVI. Nous sommes heureux d'avoir pu en reproduire quelques détails grâce à la parfaite obligeance de M. Baudin. Ici *pl. 30* de gracieux enfants, groupes deux à deux, symbolisent les Saisons ; ces dessus de portes curvilignes sont en plâtre, dans un cadre de bois sculpte. Au dessus d'autres portes dont les linteaux s'ornent de trois festons de fleurs et de fruits *pl. 31* et partie supérieure de la *pl. 32*, des trophees [illegible] une jeune femme drapée sacrifie une colombe sur un trepied [illegible] une autre, qui lit dans un grand livre près d'une lampe, [illegible] représente l'Etude; un Faune danse: une jeune Bacchante [illegible] celles de Clodion, fait couler sur ses levres le jus d'u[illegible] [illegible] de l'habile sculpteur Jérôme Marlet à qui on attribue ces bas-reliefs. La vraisemblance de cette attribution est evidente si l'on compare les dessus de portes de l'hôtel Fevret de Saint-Mesmin aux portes du Musée salle des Statues, *planches 55 à 57* sculptées par Jérôme Marlet, le fait est certain, en 1786 et 1787.

Pl. 32. — HOTEL DE M. BAUDIN

Ancien Hotel Févret de Saint Mesmin

Dessus de porte en bois sculpte attribué a Jerome Marlet. Règne de Louis XVI

HOTEL DE M. CORNEREAU

Ancien Hotel de Sassenay

Dessus de porte en bois sculpté. Ce dessus de porte, dans [illegible] pour ait bien sortir aussi de l'atelier de Jérôme Marlet.

Nous reproduisons *pl. 112* l'escalier de l'ancien hotel de S[illegible]

Pl. 33 à 39. — PALAIS DES ETATS DE BOURGOGNE

Architecture et Décoration extérieure

On designe communement sous le nom de Palais des Etats, un ensemble de constructions élevées à la fin du XVII[e] siecle et au XVIII[e] autour de l'ancien Palais des Ducs : elles abritent actuellement la Mairie, divers services municipaux, une partie du Musée et l'Ecole des Beaux-Arts.

L'histoire de ces constructions est longue et complexe. Pour y introduire [illegible] orienter le lecteur.

En vérite, le Palais des Etats proprement dit ne comprenait que les bâtiments situés à l'ouest de la grande cour et formant autour d'une petite cour un quadrilatere irrégulier. On ne voit, à gauche de notre *pl. 33*, qu'un angle de ce quadrilatere. L'aile terminée par une colonnade a été commencée par Noinville de 1682 a 1686. Ses deux etages de fenêtres éclairent la salle des Etats et son vestibule. La colonnade et le vestibule ont été élevés de 1686 à 1689 sur les dessins de Mansart. A l'origine, un escalier a double [illegible] nade, conduisait de la place au vestibule. Gabriel le supprime entre 1733 et 1738 et le remplace par un grand escalier intérieur. L'aile plus basse dont on voit quatre fenêtres tout à fait à gauche de la *planche 33*, contient ce nouvel escalier. Elle a été bâtie de 1733 a 1738 sur des dessins donnés par Jacques-Jules-Gabriel dès 1731. Les deux autres côtés du quadrilatère, c'est à dire les corps de batiment qui longent la petite rue Porte-aux-Lions et la rue Notre-Dame datent de 1776 à 1779 et sont l'œuvre des ingenieurs Gauthey et Damorey.

Un grand corps de logis s'étend entre les deux ailes a colonnades et ferme au fond la cour principale. Avec les restes du Palais des Ducs, la galerie de Bellegarde, et deux autres batiments a peu pres contemporains de la salle des Etats, l'aile de la place des Ducs et l'aile dite « de Rocroy », il formait le *Logis du Roi*, c'est-à-dire du Gouverneur. Il contenait au premier étage, en retour d'angle de la salle des Etats, l'appartement du Gouverneur, dont les pièces en enfilade servent maintenant de cabinets au Maire et à ses Adjoints. La moitié occidentale en fut bâtie par Noinville de 1680 à 1686; la moitié orientale qui masque le logis de Philippe le Bon a été construite à une date postérieure difficile a préciser, faute de documents; on en restaura l'avant-corps en 1783. La Tour de la Terrasse [illegible] domine ce batiment, ainsi que les toits, refaits de nos jours, du grand logis de Philippe-le-Bon. La galerie de Bellegarde vers 1615 qu'on ne peut voir ici, le prolonge a l'Est jusqu'à la Tour de Bar. L'aile de Rocroy qui, partant de la Tour de la Terrasse, s'avancait au Sud jusqu'à la grille actuelle, a été demolie sous le règne de Louis XV. L'aile qui s'avance au Nord sur la place des Ducs, perpendiculairement au logis de Philippe-le-Bon, fut modifiee intérieurement de 1748 a 1750 pour faire, à l'usage du Prince de Condé, un petit appartement; elle abrite aujourd'hui la salle des Mariages.

A l'Est de la cour principale, une troisieme cour, dite aujourd'hui « Cour des Cuisines », autrefois « des Remises » forme comme celle du Palais des Etats un quadrilatere irrégulier. Ses bâtiments sont aujourd'hui entièrement [illegible]

l'École des Beaux-Arts. Le côté Nord du quadrilatère est formé par la galerie de Bellegarde. A l'Est s'éleva jusqu'aux premières années du XIXe siècle la précieuse Sainte-Chapelle des Ducs, dont le chapitre se réunissait dans la Tour de Bar; la place Rameau et le nouveau bâtiment du Musée, construit en 1852, en occupent maintenant l'emplacement. On voit, à droite de notre *planche 33*, l'angle formé par la rencontre des côtés Ouest et Sud : une aile terminée par une colonnade, symétrique à celle de la salle des Etats, et une aile plus basse semblable à celle de Gabriel. La première fut commencée vraisemblablement au début du XVIIIe siècle pour contenir l'escalier du Prince, et achevée de 1782 à 1786 par Le Jolivet sur l'ordre des États qui la destinaient à l'École de Dessin; ses fenêtres éclairent deux salles du Musée, la salle de Condé et la salle des Statues. La seconde qui longe la rue Rameau (ancienne rue de la Sainte-Chapelle) abrite au premier étage d'autres salles du Musée et, sous son comble, l'École des Beaux-Arts. Elle fut également construite par Le Jolivet, sur l'ordre des États, de 1782 à 1786.

Cette description topographique permettra peut-être de suivre maintenant sans trop de peine l'histoire confuse du Palais des États, du Logis du Roi et de l'École de Dessin et de situer à leur date et à leur place les détails d'architecture et de décoration publiés ici. La complexité de cette histoire vient pour une part de ce que certaines des constructions ont été ordonnées par les États de Bourgogne et les autres par le Bureau des Finances, qui avait parmi ses attributions, celle de surveiller les bâtiments faisant partie du domaine royal.

de 1686 à 1689, à diriger la construction, mais c'est Mansart qui conçut ce fronton plaqué contre le comble et porté sur quatre colonnes d'ordre dorique romain (*pl. 34*). Son dessin est conservé à la Bibliothèque de l'Université de Paris. Il a été suivi fort exactement. On y reconnaît les lourds trophées qui se détachent sur le comble, les figures allégoriques sculptées au fronton, le globe fleurdelysé, le soleil... Mais le soubassement était masqué par un escalier à double rampe qui conduisait à la grande baie cintrée ouverte au milieu de la colonnade. Gabriel, quarante-cinq ans plus tard, supprimera cet escalier et posera entre les colonnes trois balcons de fer forgé.

En 1730, en effet, les États avaient résolu d'augmenter leur palais d'une aile nouvelle construite le long de la rue de Condé (aujourd'hui rue de la Liberté), ouverte en 1721 : on devait y placer un portail d'entrée, un escalier d'honneur, des bureaux, des salles pour les archives. Des projets furent demandés à Oppenord, ingénieur et architecte du Roi, un des créateurs du « style Louis XV », mais ils ne furent pas exécutés. Oppenord reçut seulement une gratification de 900 livres (Archives départementales, C. 3725) et ce sont les dessins remis par Jacques Jules Gabriel le 30 juin 1731 que les États adoptèrent après quelques modifications. La Bibliothèque de l'Union Centrale des Arts Décoratifs possède trois projets du grand architecte, un pour la façade, deux pour l'escalier. Le premier porte la signature de Gabriel et l'inscription : « Élévation du bâtiment à faire sur la rue de Condé pour l'entrée à la salle des Estats. Dijon, ce 30 juin 1731. » Ce projet n'a pas été suivi pour le couronnement de la porte. Mais on y reconnaît le reste de la façade et le dessin



Pays d'Etat sous l'ancienne monarchie, la Province de Bourgogne avait le privilège de consentir l'impôt et de s'administrer elle-même. Les États, réunis irrégulièrement depuis Louis XI et tous les trois ans depuis 1668, étaient convoqués tantôt dans une ville, tantôt dans l'autre, mais le plus souvent à Dijon. Or, à Dijon, ils n'avaient pas de lieu de réunion qui leur fût propre. L'abbaye de Saint-Bénigne, le Logis du Roi, le Couvent des Jacobins (depuis 1602), avaient successivement abrité leurs assemblées. Les Élus, chargés dans l'intervalle des sessions de faire exécuter les arrêtés des États et de surveiller l'emploi des deniers de la province n'étaient pas plus favorisés. Ils avaient quitté, en 1674, une maison délabrée pour venir dans une salle du Logis du Roi mise à leur disposition par le Gouverneur. A la fin du XVIIe siècle, écrit M. Cornereau, les États voulant « concentrer sur le même point le lieu de leurs assemblées, les chambres des trois ordres, celle des Élus, leurs bureaux et leurs archives, s'adressèrent au Roi pour obtenir l'emplacement nécessaire à la construction de leur palais... Louis XV accueillit favorablement leur demande, et, par arrêt du Conseil, rendu le 9 août 1681, concéda à la province tout l'espace qui s'étendait de la Tour de la Terrasse jusqu'à la Porte aux Lions, et qui était occupé par de vieilles masures où on avait installé la Monnaie ».

Des plans furent demandés à Gétard et Noinville, architectes du Roi et élèves de Mansart. Les premiers travaux, comprenant la moitié occidentale de la façade actuelle de l'Hôtel de Ville, depuis le fronton du milieu et l'aile en retour d'équerre jusqu'au bout de la grande salle d'assemblée, durèrent de 1682 à 1686. Noinville, venu de Paris, les dirigeait lui-même depuis 1683. Rien à remarquer dans cette architecture sévère et sans agrément.

Pour la façade de l'aile du palais des États sur la place Royale, on s'était adressé à Mansart lui-même. Noinville continua,

général des vantaux en bois sculpté (*pl. 35 et 37*), un des chefs-d'œuvre de la menuiserie dijonnaise. Les travaux de l'aile de Gabriel durèrent de 1733 à 1738, sous la direction de Le Mousseux, architecte à Dijon. Ils furent reçus le 23 avril de cette année par Théodore Bouchin de Grandmont, président de la Chambre des Comptes et député à la Chambre des Élus.

Le Mousseux avait conçu pour l'achèvement du palais un plan grandiose (1736). Le Jolivet le simplifia (1769 à 1771). Les travaux commencèrent en 1773. Mais « le 27 mai 1775, les États effrayés de voir que les fondations seules avaient coûté plus de 20.000 livres... demandent de nouveaux plans à Gauthey et Dumorey, ingénieurs de la Province, en leur recommandant de supprimer toutes les décorations trop fastueuses ». (Cornereau.) Les ailes de la rue Porte-aux-Lions et de la rue des Forges furent bâties de 1776 à 1779 sur les dessins de ces ingénieurs. A l'intérieur de la cour (*pl. 18, nos 3 et 4*), ils mirent leurs façades en harmonie avec celle de Gabriel. Mais ils les décorèrent à la mode de leur temps : les plates-bandes ont remplacé les pleins-cintres, les agrafes s'ornent de feuilles d'acanthe et non de coquilles, les guirlandes sont de lourdes feuilles de laurier et non de fleurs déchiquetées. Du côté de la rue des Forges, ils construisirent une froide façade à pilastres ioniques colossaux.

Le premier étage de ce bâtiment de la rue des Forges était d'abord destiné à l'école de dessin fondée par les États, en 1766, à la demande de François Devosge. Le 12 janvier 1776, les États décidèrent de transformer la grande salle de l'École de Dessin en salle des Fêtes : la salle de Flore récemment restaurée. M. Chabeuf a retrouvé au Musée de Chantilly un dessin de Le Jolivet, qui représente la salle de Flore telle qu'elle était après les travaux exécutés, en 1783, sous la direction de cet architecte.

Mais il fallait construire pour l'École de dessin un nouveau local. C'est dans cette intention que Le Jolivet présenta, au mois

d'avril 1782, un projet qui comportait la construction, à l'Est du Logis du Roi, d'une aile parallèle et symétrique à celle de la salle des États et d'une autre aile en retour d'angle, symétrique à celle de Gabriel. Des lettres patentes du Roi concédèrent à la province, pour l'exécution de ce projet, une partie du terrain dépendant de la cour du Logis, et les travaux des deux bâtiments, commencés en 1782, furent reçus le 10 avril 1786. Dans le premier, Le Jolivet avait exactement copié l'aile de Noinville et de Mansart. Dans le second, il avait reproduit celle de Gabriel. Mais le détail de l'ornementation ne pouvait être tout à fait le même, car le goût, les yeux, les mains avaient changé. C'est ainsi qu'il est curieux de voir (*pl. 36*) comment à quarante ans de distance, des trophées en bas-relief conçus dans la même intention décorative et tombant le long de pilastres de mêmes dimensions sont diversement exécutés. Ceux du temps de Louis XV sont d'un dessin plus large mais d'une facture molle et négligée. Ceux du temps de Louis XVI sont précis jusqu'à la sécheresse. Les rubans se brisent en plis nombreux, toutes les fleurs sont reconnaissables, des enfants nus dans des médaillons qu'entourent des rameaux de laurier remplacent des femmes capricieusement drapées dans des cadres de rocailles.

Tandis que les États poursuivaient lentement la construction de leur palais, le Bureau des Finances avait fait bâtir pour le Gouverneur, l'aile qui s'avance au nord sur la place des Ducs, l'aile de Rocroy qui s'étendait depuis la Tour de la Terrasse jusqu'à l'emplacement de la grille actuelle, la moitié orientale du grand corps de logis qui double et masque au sud le logis des Ducs, puis la partie du bâtiment en retour d'angle où monte l'escalier du Prince. Un mur élevé jusqu'au niveau du soubassement de la colonnade et couronné par une terrasse à balustrade de pierre s'étendait depuis l'aile de la salle des États jusqu'à une maison voisine de la Sainte Chapelle. On entrait dans la cour, située entre l'aile de la salle des États et l'aile de Rocroy, par une porte à grille, et dans la cour du Logis située entre l'aile de Rocroy et la Sainte Chapelle par un portail d'ordre dorique romain, bâti par Noinville en 1686.

Sous le règne de Louis XV, l'aile de Rocroy fut démolie : ainsi les deux cours n'en formèrent plus qu'une, la grande cour actuelle. Cette démolition au sujet de laquelle on manque de documents précis, était vraisemblablement consommée avant 1740. Lamartinière, au tome II de son *Dictionnaire* imprimé à Dijon en 174., décrit en effet ainsi le Logis du Roi : « La maison est composée d'un grand corps de logis accompagné de deux ailes sur le devant, dont l'une est le palais des États de la Province que l'on vient d'embellir d'une chapelle et d'un escalier des plus magnifiques; l'autre n'est pas achevée; et d'une aile par derrière, le tout rebâti à la moderne. » — N'est-ce pas déjà exactement l'état du Logis du Roi tel que Lallemand le dessinera vers 1780 pour le *Voyage Pittoresque de la France*, avant les travaux de Le Jolivet pour l'achèvement de l'aile orientale.

De 1783 à 1785, le mur à balustrade, la grille, le portail de Noinville disparurent, remplacés par la grande grille actuelle, que Megnier dit Nantua avait forgée sur les dessins de Le Jolivet. Il avait été question, au début des travaux, de transporter le portail de la cour du Logis à la porte Guillaume. Mais il était trop petit pour une porte de ville : le projet fut donc abandonné et l'on bâtit à la porte Guillaume l'arc triomphal qui s'y élève encore.

Enfin (et également en 1785), le Bureau des Finances fit restaurer la façade du Logis du Roi pour le mettre en harmonie avec les ailes construites par l'ordre des États : Paul Barollet sculpta l'amortissement de l'avant-corps du milieu (indiqué par erreur sur notre *pl. 38, n° 1*, comme une œuvre du temps de Louis XV) et le cadran de l'Horloge.

Dès lors, le Palais des États et le Logis du Roi avaient la physionomie qu'ils ont gardée jusqu'à nos jours. On a pu en critiquer le « style de caserne », la froideur de l'architecture et la laideur de l'appareil. Mais certains détails sont beaux; l'ensemble ne manque pas de grandeur et les architectes ont eu quelque mérite à maintenir l'unité de style dans des bâtiments affectés à des usages divers et dont la construction dura cent ans.

Quand les travaux furent terminés, les Élus commandèrent à Le Jolivet une « Vue générale du Palais » conservée actuellement au Musée, n° 630. Des exemplaires de la gravure exécutée en 1784 d'après ce dessin, par les frères Varin, furent distribués à tous les membres des États.

Voir l'*Inventaire des Archives de la Côte-d'Or*, par J. Garnier, Série C. 1890. — Corneveau : *Le Palais des États de Bourgogne*. 1890. in-8°. — H. Chabeuf : *La Salle des Festins ou de Flore...*, dans les *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, tome XIV, p. 1 à 8. La Bibliothèque de l'Université de Paris conserve un recueil de dessins exécutés pour le Palais des États par Mansart ou dans son agence. Ces dessins proviennent de la Bibliothèque de Condé. M. H. Chabeuf les a étudiés dans le tome XII des *Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or*, p. 69 à 90.



Dessiné par Lallemand, gravé par Née. Vers 1780. Gravure du *Voyage pittoresque de la France*.

Pl. 40 à 45. — PALAIS DES ÉTATS

Appartement du Gouverneur

Aujourd'hui la Mairie.

L'appartement du Gouverneur était formé, nous l'avons vu, par une enfilade de pièces situées au premier étage du bâtiment construit par Noinville à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe, au fond de la grande cour. On y accédait par l'escalier du Prince. En 1831, la Mairie s'y installa et l'on supprima le plancher d'une salle qui servait de vestibule à la salle de Rocroy pour en faire l'escalier de la Mairie. Après cet escalier, le visiteur traverse en allant de l'est à l'ouest la salle du Dais (aujourd'hui des appariteurs), la salle de la Renommée (salle des adjoints), la salle de Jason (cabinet du Maire), la salle de « Louis XVI terrassant l'Hérésie » (salle des Commissions), qui peut communiquer avec la salle des États.

L'escalier conserve au premier étage (*pl. 40 et 41*) les boiseries de la fin du règne de Louis XIV qui ornèrent l'ancien vestibule de la salle de Rocroy. Mais les cadres des dessus de porte, destinés sans doute à des peintures, sont vides.

Dans la salle des Appariteurs (ancienne salle du Dais), on a placé en 1831 quatre statues allégoriques en bois, plus grandes que nature : *la Loi, la Force, la Justice* et *la Gloire* (*pl. 45*), qui ornaient autrefois la salle d'entrée de l'hôtel Rolin. Elles datent de la fin du XVIIe siècle et sont dans le goût de Jean Dubois.

Les salles suivantes sont ornées de cheminées monumentales dont les bas reliefs en bois sculpté sont comptés parmi les meilleures œuvres de Jean Dubois. « La perte des comptes de la fin du XVIIe siècle, écrit M. Fyot, empêche qu'on puisse retrouver la trace de cette commande, mais l'origine n'en est pas douteuse; d'abord parce que la maquette de l'une des cheminées (*la Renommée*),

existe dans la collection acquise par le Musée en 1828; ensuite parce que la main de l'artiste s'y révèle d'une façon indiscutable »

(Eugène Fyot : *Le Sculpteur Dijonnais Jean Dubois...* Dijon, 1907, in-8°, p. 8. à 88.)

Dans un cadre de lys et de palmes, au-dessous de trophées antiques, *la Renommée* (*pl. 43*), assise sur des nuages et les ailes ouvertes, souffle dans sa trompette et tient une couronne. La trompette coupe désagréablement le cadre. Les formes de la déesse sont lourdes et son attitude est tourmentée. *Jason* (*pl. 44*) a tué le dragon et prend la Toison d'or; deux enfants, au bas du cadre, représentent la Force et la Prudence. Louis XIV est représenté en « Hercule terrassant l'Hérésie » (*pl. 42*), comme il le fut si souvent par les sculpteurs et par les peintres après la Révocation de l'Édit de Nantes.

Pl. 46 et 47. — PALAIS DES ÉTATS

Grand Escalier

Il fut construit sur les dessins de Jacques-Jules Gabriel, de 1735 à 1738. Deux projets au lavis, légèrement différents de ceux qui ont été exécutés et provenant de l'agence de l'architecte, appartiennent à la Bibliothèque de l'Union Centrale des Arts Décoratifs. L'un d'eux, beau et très complet, mais malheureusement pâli, représente en coupe longitudinale l'ensemble de l'escalier et de sa cage. Il ne porte pas d'inscription. L'autre, très médiocre, porte l'inscription : « Décoration du haut du grand degré. Observer que les trophées soient plus légers et moins confus. Ce 28 décembre 1735. *Signé* : Gabriel. » Les archives de la Côte d'Or conservent une « Coupe sur la longueur du vestibule et grand degré... » dessin daté du 30 juin 1731 à Dijon, un « Plan du corps de bâtiment » (1er juillet 1731) et deux dessins des rampes et balcons datés de 1735 (C. 3720 à 3729). C'est d'après un de ces dessins, publié par M. Chabeuf, que les écussons de la rampe ont été restaurés. Ces écussons avaient été composés par Le Mousseux et exécutés à Paris par Pierre Lucas. L'escalier, où la lumière tombe généreusement de hautes fenêtres à plein cintre, est d'une composition grande et brillante. Mais les trophées sont sculptés grossièrement. Ce défaut est déjà signalé dans le procès verbal de réception (28 avril 1738) : « Les sculptures à l'intérieur du grand degré sont mauvaises », remarque l'architecte Le Mousseux, chargé de les examiner. Mais le défaut, ajoute-t-il, est irréparable, « à cause de la pierre dont le grain est trop gros. » (Archives de la Côte-d'Or, C. 3,733.) Quatre statues moulées sur l'antique (Antinoüs, le Faune, la Vénus de Médicis, Bacchus) ont été placées dans les niches à la fin du XVIIIe siècle par les soins de François Devosge.

Pl. 48 et 49. — PALAIS DES ÉTATS

Vestibule de la Salle des États

Ce vestibule a été construit en même temps que la colonnade extérieure, de 1686 à 1689, par Noinville, sur les dessins de Mansart. Un de ces dessins est conservé à la Bibliothèque de l'Université. Les statues de pierre posées dans les niches (*la Force* et *la Vigilance*), sont, dit-on, l'œuvre d'un élève de Guillaume Coustou, François Masson, qui vécut de 1745 à 1807. (Cornereau : *Le Palais des États*, note 173).

Pl. 50. — PALAIS DES ÉTATS

Salle des États de Bourgogne

Construite par Noinville de 1682 à 1686, la Salle des États fut décorée et meublée dans les années suivantes. Les fauteuils et les bancs étaient couverts de tapisserie de Beauvais bleue aux armes de Bourgogne, les murs tendus de tapisserie « en verdures »; un dais de velours de Gênes bleu semé de fleurs de lys d'or abritait le fauteuil du Gouverneur, Prince de Condé. Les États se réunirent pour la première fois dans cette salle le 23 juin 1700, mais l'inauguration n'eut lieu que le 20 juin 1703. Ce jour-là fut adopté un cérémonial qu'on observa jusqu'en 1787, date de la dernière assemblée.

La Salle des États a été complètement restaurée en 1894 et 1895. Elle n'a guère conservé de son état ancien que les murs, la tribune et les sculptures qui encadrent les œils de bœuf.



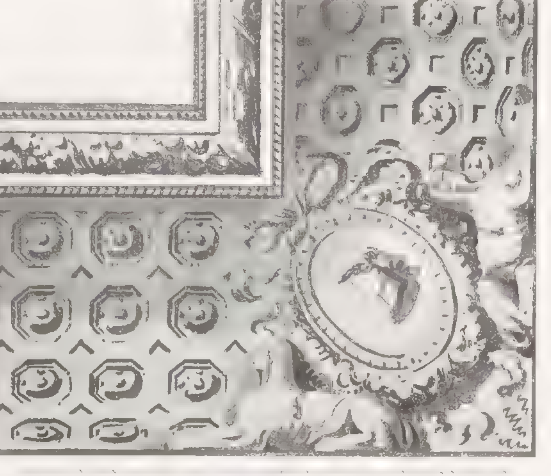
Pl. 51 à 54. — PALAIS DES ÉTATS — CHAPELLE

Portes en bois sculpté et décoration en pierre

La première chapelle des États, située dans une des salles du rez de chaussée, avait été consacrée le 18 décembre 1712. Mais, ne la trouvant pas digne du reste de leur palais, les États décidèrent d'en faire bâtir une plus grande et plus belle au nord de leur salle de réunion. Les travaux dirigés par Le Mousseux commencèrent en 1737 et la bénédiction eut lieu le 24 avril 1739.

Des pilastres corinthiens cannelés portant une voûte d'arêtes, deux grands panneaux de pierre ornés de trophées religieux, cinq dessus de portes en plein cintre, en pierre, couronnant autant de portes, en bois sculpté, un autel aujourd'hui fort délabré, forment la décoration de cette chapelle.

L'autel en marbre fut payé 2,930 livres à Dropsy, maître marbrier à Paris, avec qui les Élus étaient en rapports par l'inter-



Pl. 58. — MUSÉE

Détails de la décoration de la Salle de Condé

Dans cette salle basse et assez étroite, la décoration sculptée tient peu de place : guirlandes et chiffre de Condé au dessus des portes; entrelacs, paniers, lyres... dans la frise, au-dessus de panneaux réservés aux peintres.

Ces morceaux, d'une exécution plus large et vigoureuse que les ornements de la salle des Statues, sont dus à Jérôme Marlet, comme il ressort du *Mémoire des ouvrages de sculpture faits par augmentation...* cité dans la notice précédente. Les quatre panneaux qu'ils accompagnent devaient recevoir des peintures commandées aux élèves de l'école de Dijon pensionnaires à Rome. Gagnereau avait peint la bataille de Senef Prudhon devait envoyer la bataille de Rocroy.

Pl. 59 a 72. — HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

Ecole Saint François-de-Sales

L'Ecole Saint-François de-Sales occupe deux hôtels contigus rue Vannerie, nos 39 et 41. Le premier n° 39 appartenait, au XVIIe siecle, aux Gagne de Perrigny. Marc Antoine Ier Chartraire de Montigny, trésorier général des Etats de Bourgogne, l'acheta au plus tard en 1743; il mourut en 1749. Les héritiers de Marc-Antoine II Chartraire, mort en 1795, le vendirent à Mme de Nansouty : on l'appelle quelquefois hôtel de Nansouty, du nom de sa derniere propriétaire avant la transformation en maison d'enseignement. Le second n° 41 est dit hôtel de Bretenières, étant devenu la demeure de la famille de ce nom depuis l'acquisition faite le 30 mai 1792 par Pierre Bernard Ranfer de Bretenières, bisaïeul de M. l'abbé de Bretenières, directeur de l'École Saint François. On l'appelle aussi l'Hotel du Commandant militaire parce qu'il était loué, avant la Révolution, à La Tour-du-Pin-Gouvernet, marquis de La Charce, le dernier des commandants militaires en Bourgogne. Il avait appartenu, au XVIIe siecle, aux Robelin puis aux Baillet, a la fin du XVIIIe à Chartraire de Montigny.



Le premier de ces deux hôtels paraît dater dans son ensemble du temps de Louis XV. Il est impossible de ne pas remarquer, quand on passe dans la rue Vannerie, sa porte en bois sculpté du « style rocaille » le plus exubérant. Une énorme coquille se tord dans l'imposte au milieu de palmes, de rameaux et d'épis; les vantaux sont ornés avec une recherche accusée de contrastes ; mais tout cela est exécuté avec une hardiesse, une verve, une bonne humeur qui font pardonner le manque de simplicité et de mesure. Le heurtoir en fer, d'un dessin plus calme il est reproduit *pl. 161* se rapproche de celui de la porte de Gabriel au Palais des Etats.

Dans le bâtiment où s'ouvre cette porte au décor agité comme des flammes, Marc-Antoine II Chartraire fit construire, sous le règne de Louis XVI, peut-être par l'architecte Saint-Pere, un escalier d'un goût tout différent. Il monte au premier étage en se divisant à mi-hauteur en deux rampes aux profils sévères, ornées d'entrelacs réguliers de pierre ajourée. Le plafond, soutenu par une corniche à consoles cannelées, porte l'inscription « Pax orbis 1783 ». Il est peint en trompe l'œil pour imiter une coupole divisée en caissons. Dans les voussures, on voit des figures en grisailles imitant le bas-relief. La niche qui fait face au palier du premier étage abrite une belle statue de Vestale en platre. C'est une copie légèrement modifiée de la Pandore antique du Musée du Capitole, une interprétation analogue à la Vestale exposée par Houdon au Salon de 1777, où à la terre cuite du même sculpteur appartenant à M. Martin Leroy. *(Catalogue de la Collection Martin Leroy*, tome II, pl. XXXVII).

Marc-Antoine II Chartraire éleva aussi en 1789 la façade guerriere de l'hôtel de Bretenières et, du côté du rempart, réunit les deux hôtels par un portique monumental. C'est dans les dépendances de l'hotel n° 41 que se trouve la maison de Bénigne Serres, datée de 1541, où saint Francois de Sales logea en 1604, lorsqu'il vint prêcher le careme à la Sainte-Chapelle.

Les Chartraire de Montigny étaient de grands constructeurs et menaient une vie fastueuse. Le premier acheta le Castel rue des Moulins, l'augmenta de deux ailes et y donna des fetes magnifiques. Le second fit transformer le jardin de l'Arquebuse en jardin anglais, par Morelle de Lyon. Leur double hôtel était richement décoré et meublé. Il ne reste aujourd'hui de ces richesses que quelques portes sculptées et quelques jolis bas-reliefs en bois et en platre.

Les figures de femmes du bas-relief reproduit en haut de la pl. 68 sont des répliques, avec quelques variantes dans le mouvement des bras, des attributs et l'expression des physionomies, des figures d'un bas-relief de l'hôtel Bouhier reproduit dans la pl. 82.

Pl. 73 a 76. — PRÉFECTURE

(Ancien Hotel Bouhier de Lantenay)

C'est un beau spécimen de l'architecture civile dans la seconde moitié du règne de Louis XV. Ce grand hôtel a été construit en 1759 par l'architecte Lenoir, dit le Romain, pour Bénigne Bouhier, brigadier des armées du Roi. L'amortissement de la porte a été sculpté par Barolet. Vendu en 1781 à la Province par le fils de Bénigne Bouhier, l'hôtel devint la résidence de l'Intendant de Bourgogne et de Bresse et, en 1800, celle du préfet de la Côte-d'Or.

M. Paul Marmottan possède un projet de Le Jolivet pour la décoration peinte du salon de l'hôtel de l'Intendance : colonnes, balustrades, niches... Puisque nous n'avons pas le plaisir d'être autorisé à reproduire ici cette grande aquarelle fort intéressante pour l'histoire de l'art dijonnais, souhaitons que M. Marmottan veuille bien ne pas tarder à la publier lui-même.

Pl. 77 a 84. — HOTEL DU PRÉSIDENT JEAN BOUHIER

12, rue Vauban.

Le président Jean Bouhier, qui fut de l'Académie Française et dont la riche bibliothèque, achetée par l'abbaye de Clairvaux en 1781 est aujourd'hui en grande partie à Troyes, y naquit en 1673 et

y mourut en 1746. Les bâtiments doivent être à peu près contemporains de l'hotel Févret de Saint-Mesmin (fin du XVIIe siecle). Les appartements ont été decorés avec un luxe nouveau en partie sous le regne de Louis XV (*pl. 77 a 80*), en partie sous le regne de Louis XVI (*pl. 81 a 84*). Les chiffres M C entrelacés ou M qu'on voit dans les salons du temps de Louis XVI au milieu d'un rinceau ou dans un medaillon accosté d'enfants sont ceux de Micault de Courbeton, propriétaire de l'hotel a l'epoque de la Revolution et victime de la Terreur. Le propriétaire actuel est M. Straadin.

De qui sont les jolis bas-reliefs des dessus de porte, bas-reliefs de platre dans des cadres de bois sculpté? Les plus delicats rappellent l'art de Jerome Marlet. Les gros enfants au corps potelé ressemblent a ceux qui sont conserves au Musee et qu'on attribue a Attiret. Mais il faut etre prudent dans ces attributions. A la fin du XVIIIe siecle des moulages que l'on utilisait directement comme dessus de porte ou dont on faisait des copies etaient repandus dans les ateliers des décorateurs. Nous avons retrouvé dans un hotel de Bordeaux des épreuves de bas-reliefs executés par Lhuillier pour le château de Bagatelle, d'après des compositions d'Angelica Kauffmann. On peut voir dans un hotel de Rouen (hôtel Robert, 20, rue de Crosne, bâti vers 1782) une réplique avec variantes du



joli bas-relief reproduit ici (planche 82) : deux jeunes femmes assises pres d'un trépied enguirlandé et representant soit la Musique, soit la Poésie Lyrique s'accompagnant de la lyre et la Poesie Pastorale avec une double flute. Peut-etre le bas-relief de Dijon et celui de Rouen sont-ils deux copies libres ou deux épreuves modifiees d'un meme original inconnu.

Le bas-relief de l'hotel Robert a Rouen (reproduit dans l'ouvrage de M. Contet : *Les Vieux hotels de Rouen*, pl. 35) est un peu different de celui de Dijon. Il y a des changements dans les fleurs des guirlandes. Les rameaux d'olivier modelés sur le fond, les trophees pendus aux extremites, la figure du Temps modelee sur le socle du trépied ont disparu; les figures sont d'un art moins fin et vibrant que celles du bas-relief de Dijon.

R[illegible] attributs, que celles d'un bas-relief de l'hotel Bretenieres reproduit dans la pl. 68.

Pl. 85 a 97. — HOTEL DE M. GAULIN

Il a été construit, dit-on, pour le comte d'Auvillars. Sa facade sur la rue Saint Pierre (aujourd'hui rue Pasteur, n° 11 *bis*), n'a de remarquable qu'une porte en bois sculpte élégante et peu chargée d'ornements, de l'epoque de la Regence ou du début du regne de Louis XV. Mais l'appartement du premier étage a conservé à peu près intacte la charmante décoration du temps de Louis XVI, attribuée a Jérome Marlet. Dans le salon aux reliefs dorés sur fond blanc, des modillons portent le plafond, des rinceaux courent dans la frise, des guirlandes de bois sculpte retombent au linteau des portes; les pilastres de la glace sont ornes de chutes de bouquets. Des bas-reliefs en plâtre poses au-dessus des portes représentent par des groupes d'enfants le Vin, le Jeu, la Roue de la Fortune, l'Amour et la Folie qui se rejettent le monde. La Bibliotheque a ses panneaux inférieurs ornes de rameaux et de trophées un peu maigres mais d'un dessin original. Elle est couronnée de cinq vases décoratifs relies par des guirlandes. Guirlandes et vases sont en bois [illegible] mane, son alcove a [illegible] un lambrequin que [illegible] flèches de l'Amour et des vases, relies, comme ceux de la Bibliothèque, par des guirlandes de fleurs. On voit encore dans la chambre une fort jolie [illegible] trois pieces, les fleurs [illegible]

Pl. 98 a 101. — HOTEL DE M. ROUGE

Le salon et la Bibliotheque de l'hôtel de M. Rougé, rue Vaillant, n° 9, ont des boiseries parentes de celles de l'hotel Gaulin, mais d'un dessin un peu plus monotone. Dans le salon, une cheminée et une console au décor imité de la vannerie. Les armoires grillagées de la Bibliotheque sont séparées par des colonnettes bizarrement coupées aux deux tiers de leur hauteur et couvertes d'ornements fins. Mais c'est une rareté qu'une telle bibliothèque dans un petit hôtel de province.

L'hotel offre, au point de vue de l'architecture extérieure, une particularite curieuse : il se compose de trois corps de batiment de la fin du XVIIe siècle ou du début du XVIIIe, entre lesquels on a bâti sous le regne de Louis XVI, à la place de la cour, un nouveau corps de logis.

Derriere la facade etroite du temps de Louis XVI, avec son balcon de fer a roses et guirlandes et la frise d'animaux qui court au-dessus des fenêtres de son deuxieme étage, on aperçoit l'amortissement de l'ancienne façade sur la cour. Cette transformation a peut-etre été faite pour un nommé Clerget, de qui M. Lagier, bisaïeul de M. Rougé, acquit l'hotel en 1842.

Pl. 102. — DESSUS DE PORTE ET DE GLACE

Les deux plus larges ont été photographiés à l'hôtel Rougé, l'autre à l'hotel Gaudelet (*voir pl. 25*).

Regne de Louis XVI

Pl. 103. — CHEMINÉES

[illegible] hôtel Rolin, puis Hôtel de Ville [illegible] siecle.

Dans le salon de l'hotel [illegible] ancien hotel de Migieu (*voir pl. 25*).

Regne de Louis XVI.

PL. 104 A 107. — SALON DE L'HOTEL DE M. BORDET

ANCIEN HOTEL DE DAMPIERRE

Ici, la décoration est surtout peinte. Au-dessus d'une corniche enrichie d'oves, de médaillons et de palmettes, on voit une voussure décorée de quadrillages à roses et de bas-reliefs peints, analogues à ceux de l'escalier de l'hôtel de Bretenières, mais d'un moins bon style. Des divinités et des enfants ailés portant des couronnes et des guirlandes sont étendus sur des nuages ou volent dans l'azur du plafond, dont le cadre ovale est fait de rinceaux de roses aux vives couleurs. Dans la frise, des palmettes régulières qui annoncent déjà l'art de l'Empire. Aux murs, dans des panneaux aux cadres de bois sculpté, des arabesques peintes, légeres et même grêles, où se mêlent capricieusement dans le gout de Prieur ou de Le Riche, le peintre du Belvédere de Trianon les figures, les feuillages, les fleurs, des sphinx et des cariatides, des trépieds et des vases, des rubans.

L'hôtel est situé en face de l'ancien Hôtel Bouhier de Lantenay, rue de la Préfecture, n° 40. Il a une grande facade simple à un étage et un attique, une bonne porte sculptée, une cour imposante. Il a été bati vers la fin du regne de Louis XV par l'architecte Saint-Pere, pour Antoine Esmonin, marquis de Dampierre, président au Parlement Maupeou, président à la cour impériale, mort en 1824. Mais la décoration du salon n'est certainement pas antérieure aux dernières annees du règne de Louis XVI. Il a appartenu, de 1840 à 1856, à Louis André, qui fut maire de Dijon, puis à son fils, peintre, mort en 1885, qui l'a laisse à M. Bordet.

PL. 108 — CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

ANCIEN HOTEL [illegible]

PORTE DE L'ÉPOQUE DE L'EMPIRE

Le Conservatoire de Musique occupe depuis 1884 l'ancien hotel Bouchu, puis de Montaugé, puis d'Esterno, rue Monge, n° 1. C'etait un des hôtels les mieux décorés de Dijon. Malheureusement ses belles boiseries, œuvres de Jérôme Marlet, ont été enlevees et vendues avant que la ville ne fit l'acquisition de l'immeuble et ne l'affectât au Conservatoire de Musique. Il n'y reste guere aujourd'hui que quatre portes du temps de l'Empire, au dessin uniforme, et, au plafond d'une salle, une rosace du temps de Louis XVI. Nous publions ici une des portes. Un moulage d'une des portes sculptées par Jerome Marlet est conservé à l'Ecole des Beaux-Arts. Il donne une haute idée de ce que devaient etre les boiseries disparues.

L'hotel meme est un bel édifice entre cour et jardin attribué à Lemuet et bati pour le premier président Bouchu. On lit dans une lucarne : « Ce 2 septembre 1643 la derniere pierre a ete posée. ». Mais le mur à balustrade qui ferme sa cour paraît postérieur. Il est surmonté de pots-à-feu et d'enfants sculptés dans les dernières annees du règne de Louis XV ou sous Louis XVI. La porte en bois sculpté est aussi de ce temps : on y voit entre deux rinceaux les lettres R M entrelacées, chiffre de Richard de Montaugé a qui l'hôtel appartenait à la fin du XVIIIe siecle, avant de passer par mariage aux d'Esterno qui l'ont vendu a la ville.

PL. 109 — FERRONNERIE

1. Rampe de la Maison Dubret, rue du Bourg, n° 8. Cette jolie rampe en fer forgé du temps de Louis XIV a remplacé vraisemblablement une rampe en bois dans la cour de l'hôtel des Chisseret bati a la fin du XVIe siècle.

2. Balcon du Palais des Etats. Il a été scellé entre deux colonnes au milieu de la colonnade du vestibule *voir planche 34* apres la démolition du perron de Mansard. Il date de 1735 à 17[illegible]. J.-J. Gabriel en donna le dessin

3. Panneau de la porte de la cour du Palais des États, par Mel'gaien dit Nantua, 1783-1785.

4. Rampe de l'hôtel de M. Rouge. Règne de Louis XVI. *Voir la notice des planches 98 a 101.*

PL. 110 — GRILLES

Ces grilles de la fin du XVIIe siecle ou du debut du XVIIIe, utilisées comme balcons aux facades de maisons en bordure du couvent de la Visitation, rue Crebillon, proviennent de l'eglise des Jacobines qui les avait elle-meme recues de l'abbaye de Praslon supprimée en 1743.

PL. 111. — HEURTOIR EN FER FORGÉ ET CISELÉ

1° A l'hôtel de Bretenières, 39, rue Vannerie. *Voir la planche 60.* Règne de Louis XV.

2° Au Palais des États. Porte de Gabriel : 1735-173[illegible]. *(Voir la planche 35.)*

PL. 112. — ESCALIER DE L'HOTEL DE M. CORNEREAU

(ANCIEN HOTEL DE SASSENAY)

rue Berbisey, n° 3.

C'est un des plus beaux escaliers de Dijon. Ses lignes courbes, la trompe qui supporte sa rampe, le classent vraisemblablement parmi les œuvres du temps de Louis XV. Mais le dessin insolite de sa rampe en fer forgé rend assez difficile, a defaut de documents, de donner une date plus précise. Il est bien éclairé. Au-dessus des portes, des enfants en bas relief representent les Saisons. Les sujets de trois grands et bons bas-reliefs posés dans le mur à la hauteur du premier étage, sont empruntés à la legende d'Apollon : Apollon et Marsyas, Apollon et Daphne, Apollon et un Dragon.

L'hôtel dresse au fond d'une cour sa grande facade dont l'avant-corps, de faible saillie, porte un fronton; l'escalier est de côté, à gauche. Il a été construit par un De Courtivron. Gaspard de Courtivron qui l'avait hérité de son père le vendit le 6 juin 1746 à Bernard de Sassenay. Renseignement communiqué par M. Cornereau

PL. 113. — ESCALIER DE L'HOTEL DE M. BÉLIME

45, rue Jeannin.

Une longue facade d'un seul étage coiffée d'un haut toit. Des petits balcons du temps de Louis XV, une porte du temps de Louis XVI, un vestibule à colonnes d'ordre dorique-romain. La rampe a decor d'entrelacs et de flots est un beau spécimen de la ferronnerie sous le regne de Louis XVI. Les fleurons sont dorés.

PL. 114. — CONSOLE en bois sculpté et doré.

Dans la chapelle de l'École Saint François de Sales (Hôtel de Bretennières). Premieres annees du XVIIIe siècle

PL. 115. — PENDULE

Dans la salle des mariages à la mairie. Bronzes dores sur fond vert. Règne de Louis XV.

PL. 116. — TRUMEAU en bois sculpté et doré.

Au Musée. N° 964, larg. 0,73.
Première moitié du règne de Louis XV.

PL. 117 ET 118. — CONSOLES en bois sculpté et doré.

Au Musée. N°s 958 et 960.
La première a un dessus de marbre breche. Haut. 0,85 ; larg. 1^m,03.
La seconde a un dessus de marbre blanc veiné. Haut. 0^m,83 ; [illegible]
Milieu du regne de Louis XV.

PL. 119. — PETITE TABLE en bois sculpté et doré.

Au Musée. N° 969. Dessus de brocatelle violette du Jura. Haut. 0,90 ; larg. 0,85.
Regne de Louis XVI.

CONSOLE en bois sculpté et doré.

Au Musée. N° 968. Dessus de marbre brêche. Haut. 0,85 ; larg. [illegible]
Fin du regne de Louis XV.

PL. 120. — LES SAISONS

Bas-reliefs en pierre par Attiret. Règne de Louis XVI.
Donnes au Musee en 1827 par M. de Boisville, évêque de Dijon, ils proviennent de la maison épiscopale de Plombieres.

LA GUERRE — SCÈNE DE CARNAVAL

Bas-reliefs en platre, par Attiret. Règne de Louis XVI. Acquis pour le Musée en 1879.





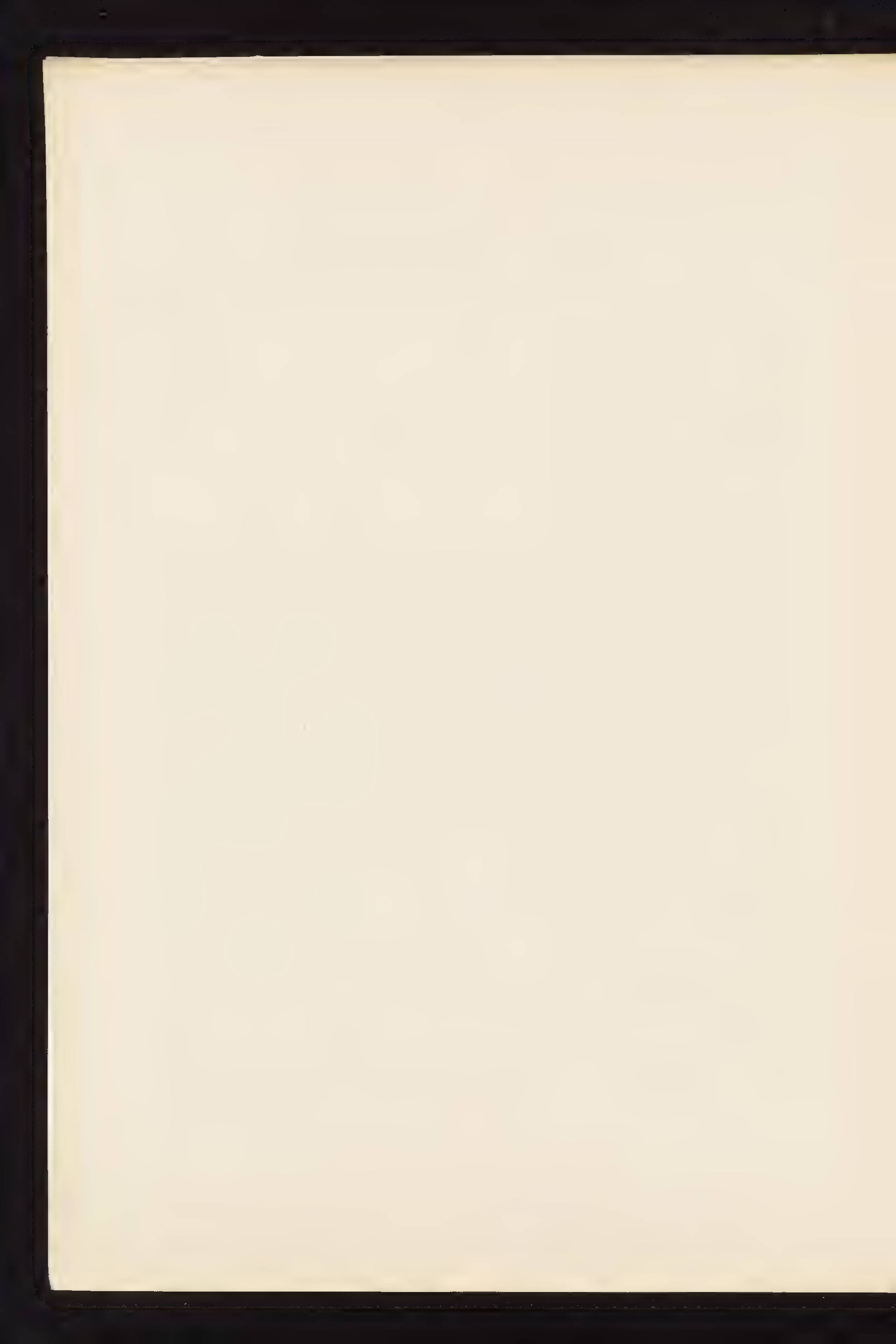
HOTEL DE VOGUÉ

Librairie des Arts Décoratifs,



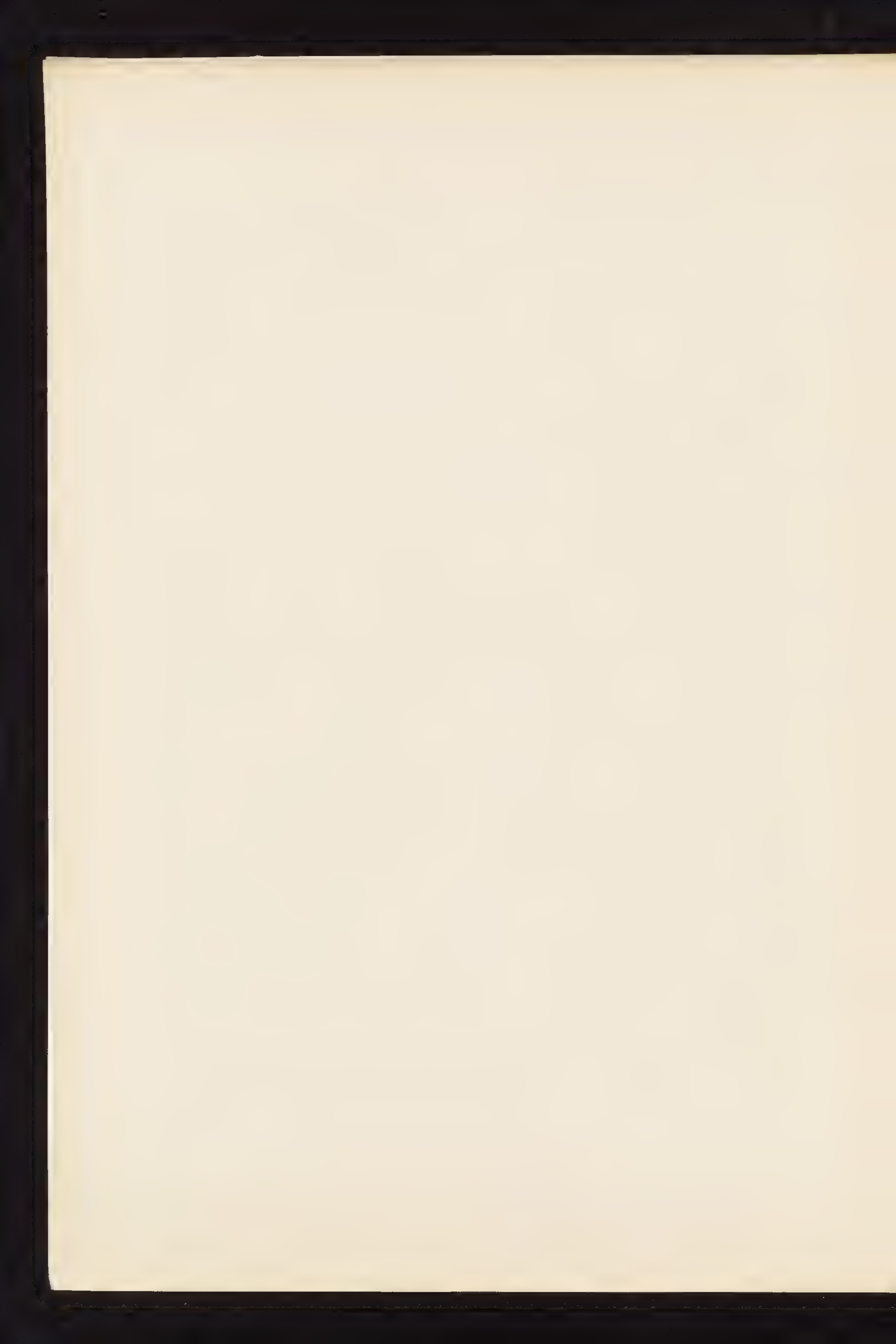


HÔTEL DE VOGÜÉ





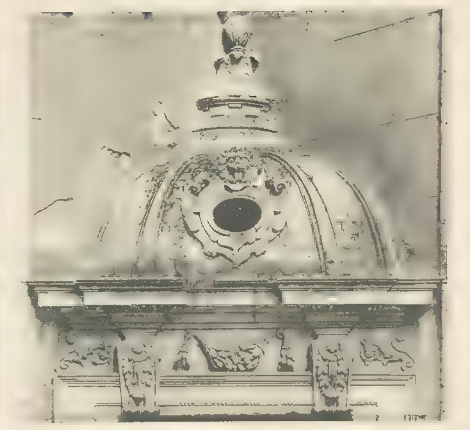
HOTEL DE VOGUÉ













HOTEL DE VOGÜÉ

[illegible] sur la cour

[illegible]



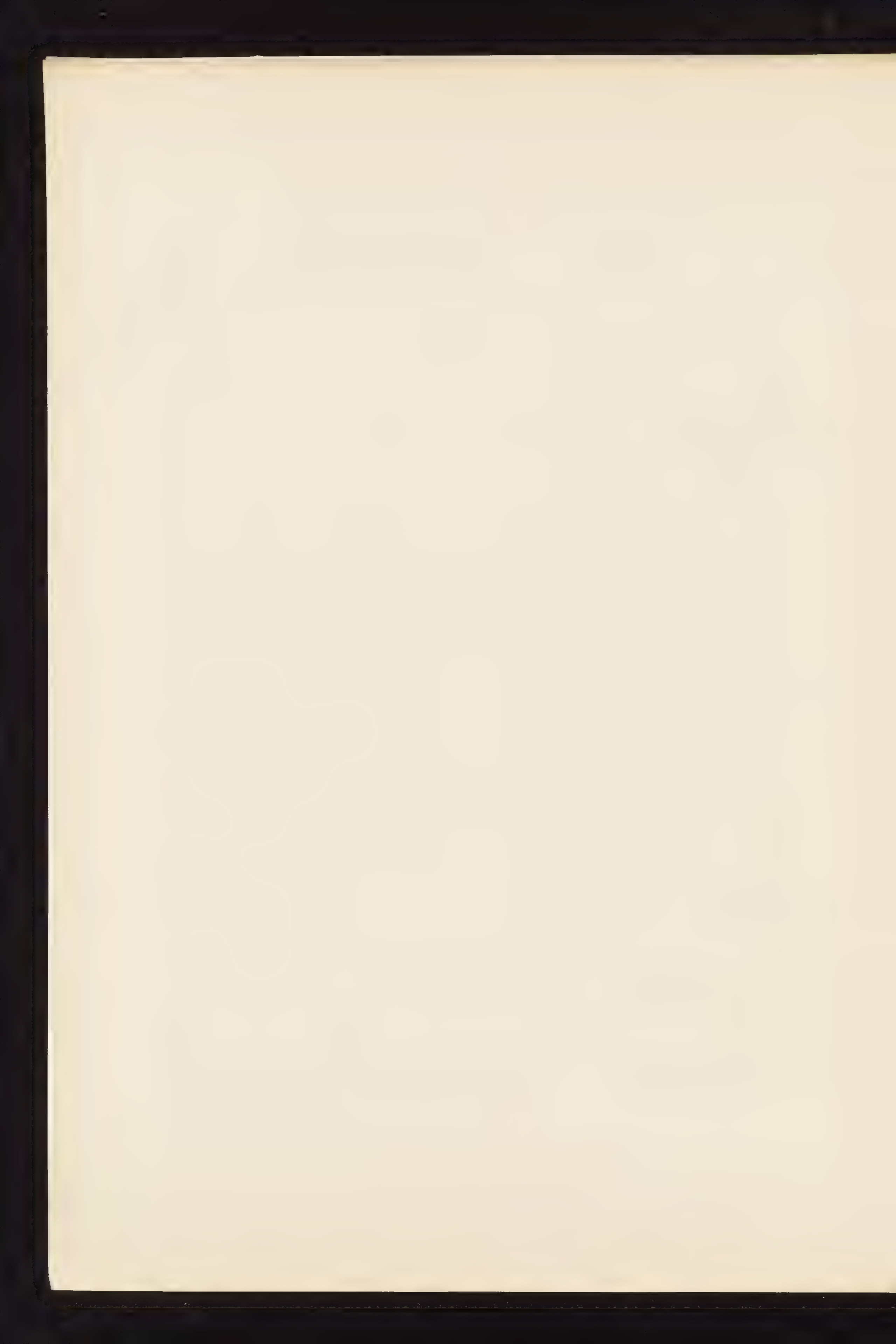


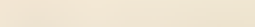


HÔTEL DE VOGÜÉ

Portique sur la cour

1607–1614











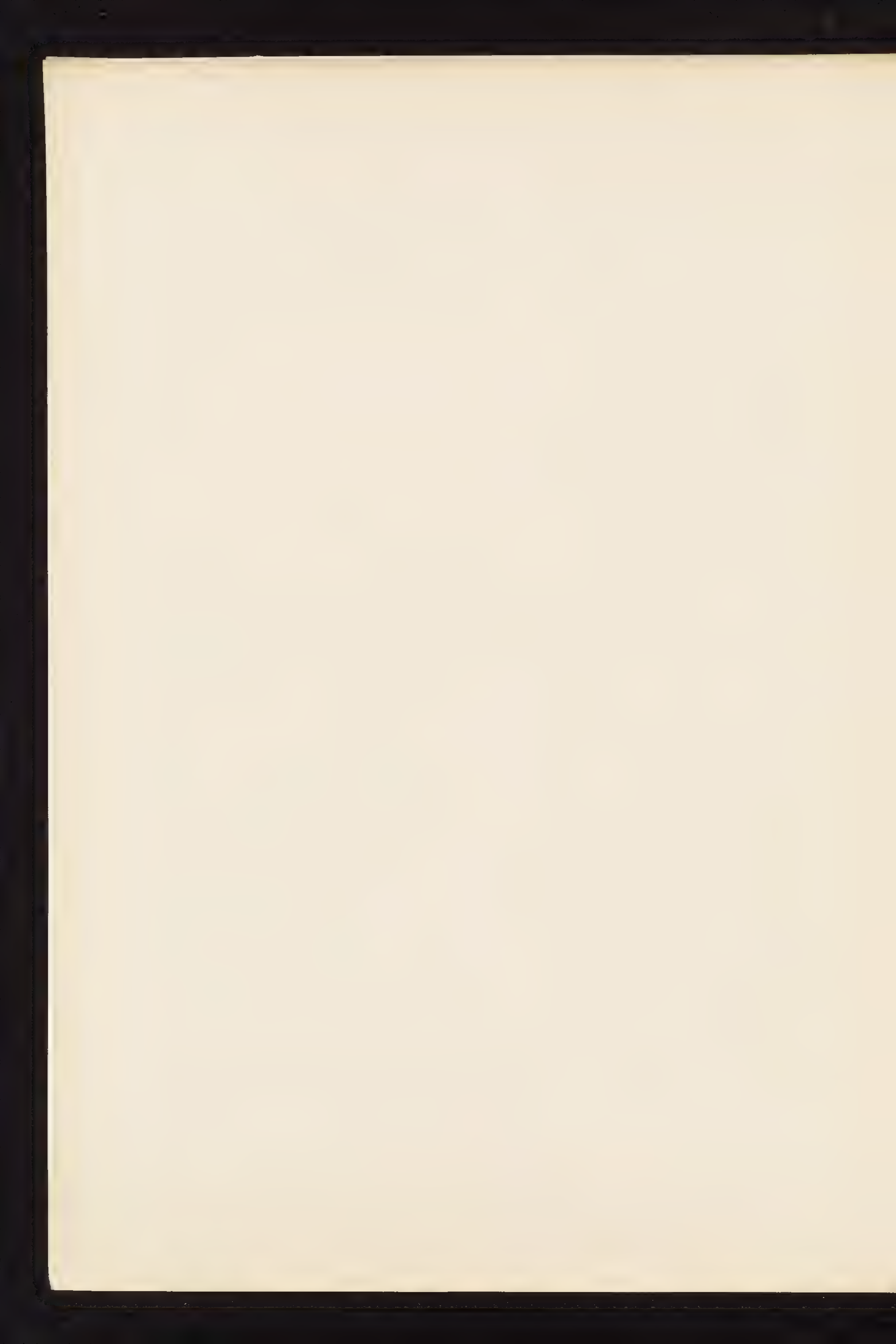


HOTEL DE VOGUÉ

Façade sur le jardin

vers 1614

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris





HOTEL DE VOGUE

Cheminée en pierre de la Salle des Gardes

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





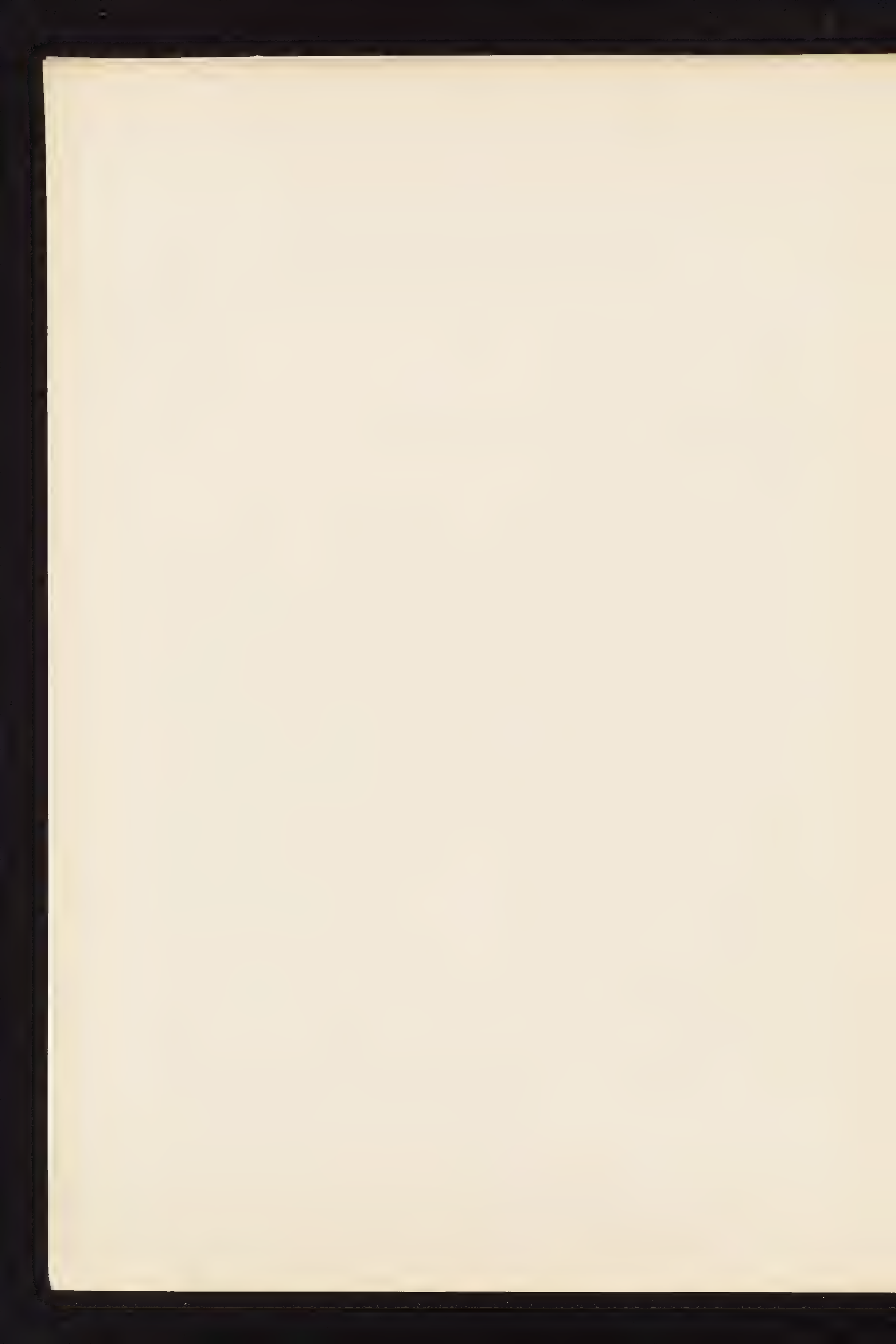
HOTEL DE VOGUE

[illegible]

[illegible]

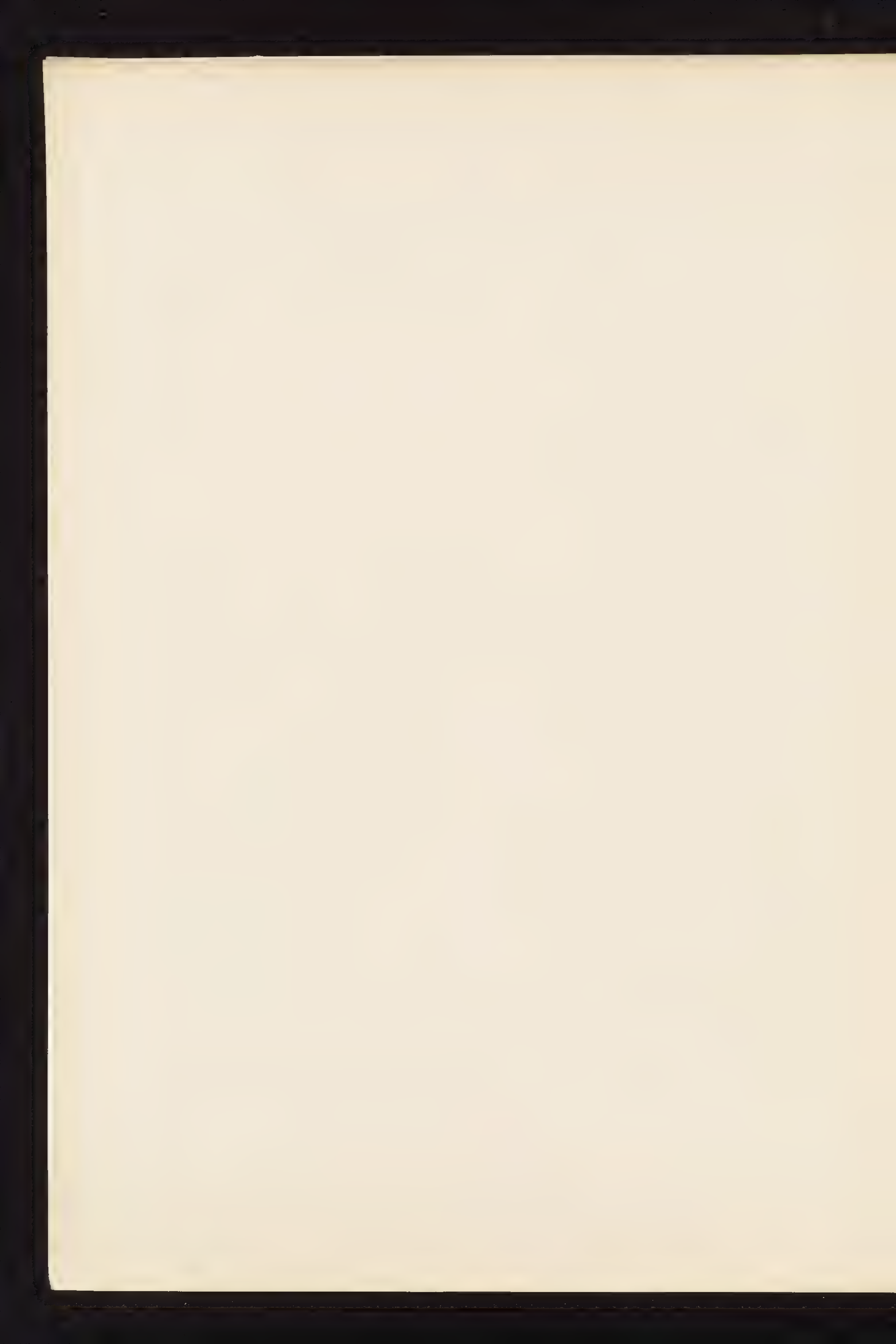
[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur Paris





HOTEL DE VOGÜÉ



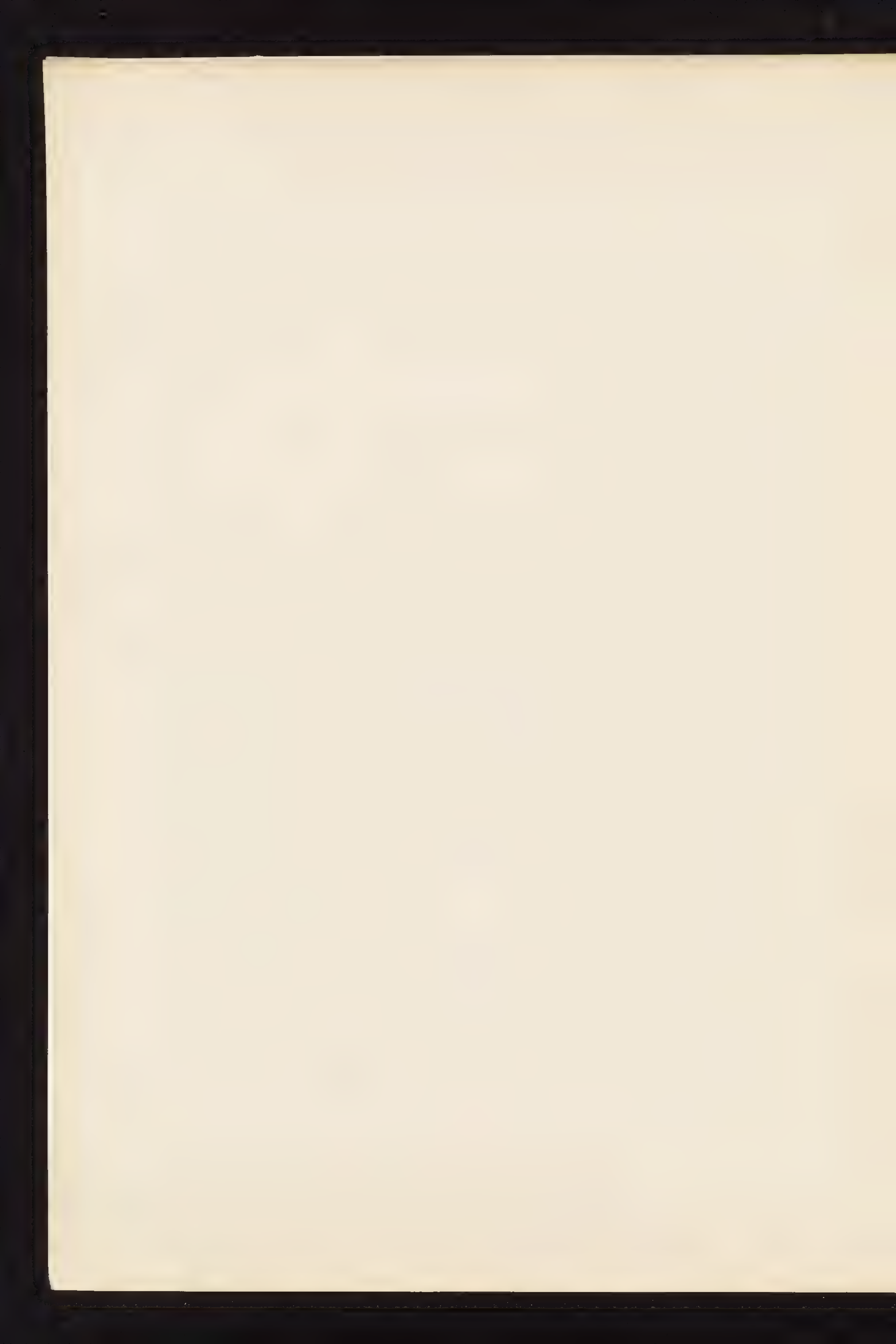


HOTEL DE VOGUÉ

Salon

Détail des boiseries

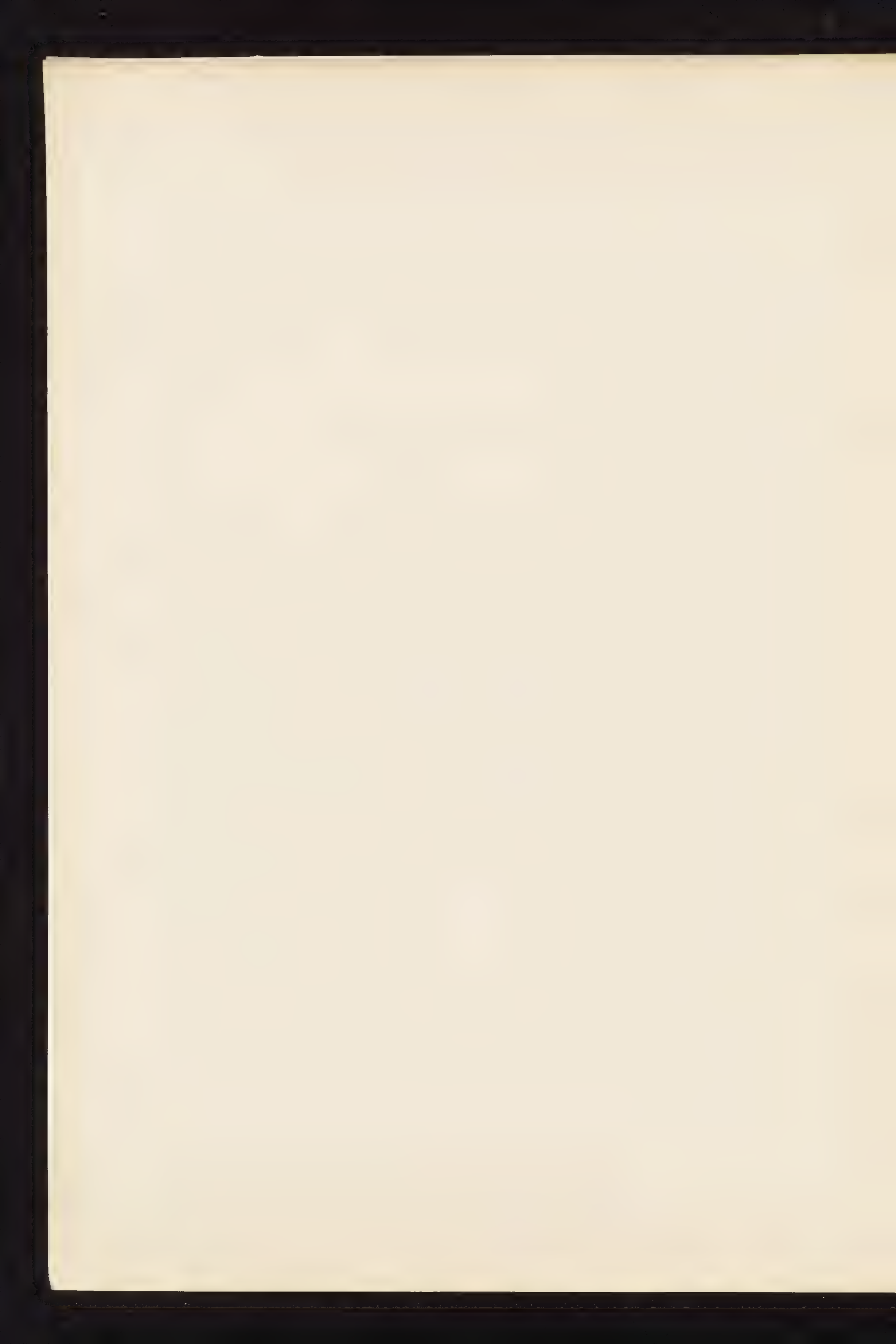
Fin du règne de Louis XIV





HOTEL DE VOGUÉ

Dessus de cheminée en bois sculpté



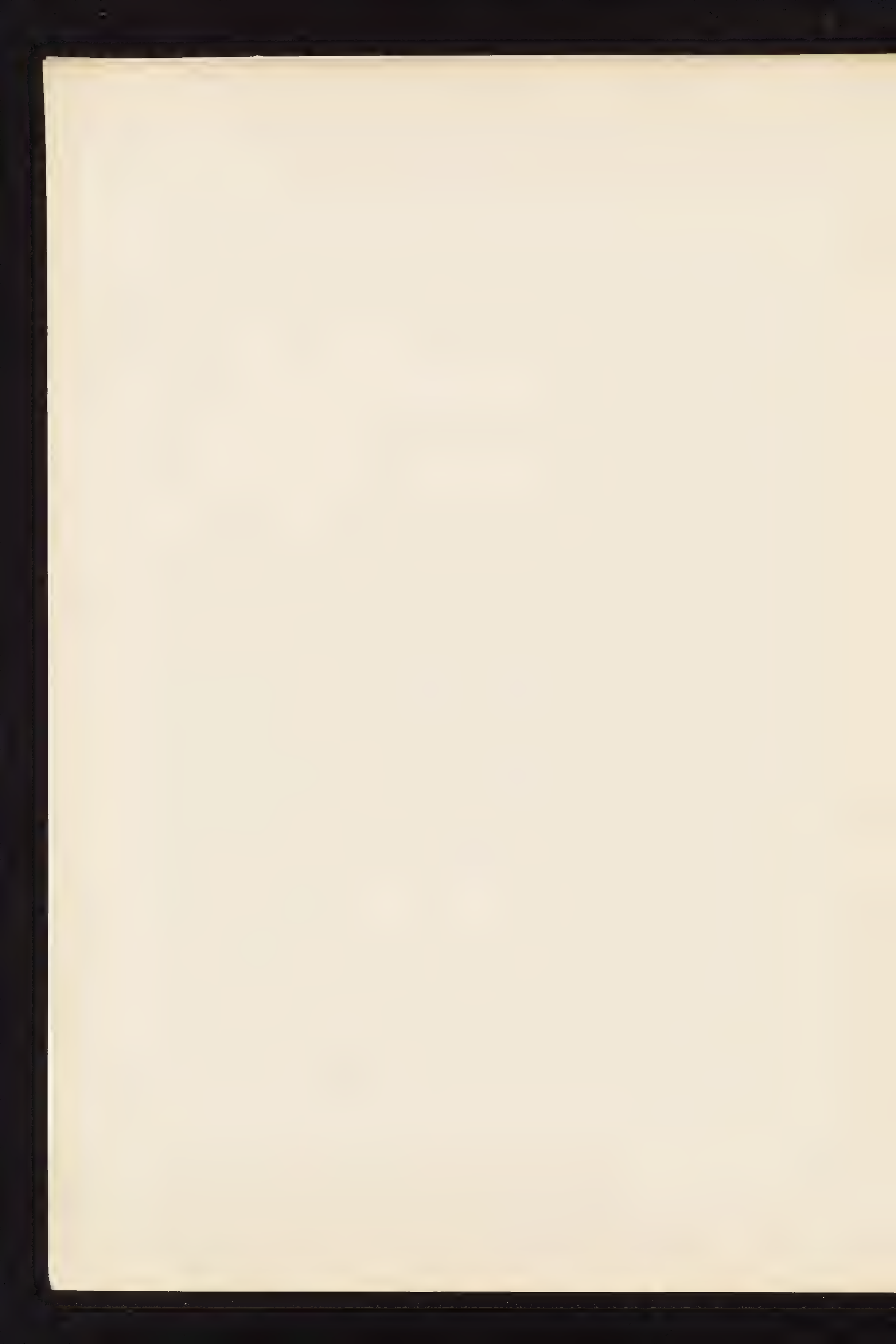


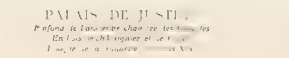
SCALIER DE L'[illegible] MAGNIN

[illegible]

[illegible]

[illegible]





PALAIS DE JUSTICE

Plafond de l'ancienne chambre des [illegible]
En bois de châtaignier et de [illegible]
[illegible] Louis XII





PAVILLON

Dans le jardin de M. [illegible]

[illegible]

Époque de Louis XV

[illegible]





Déposé

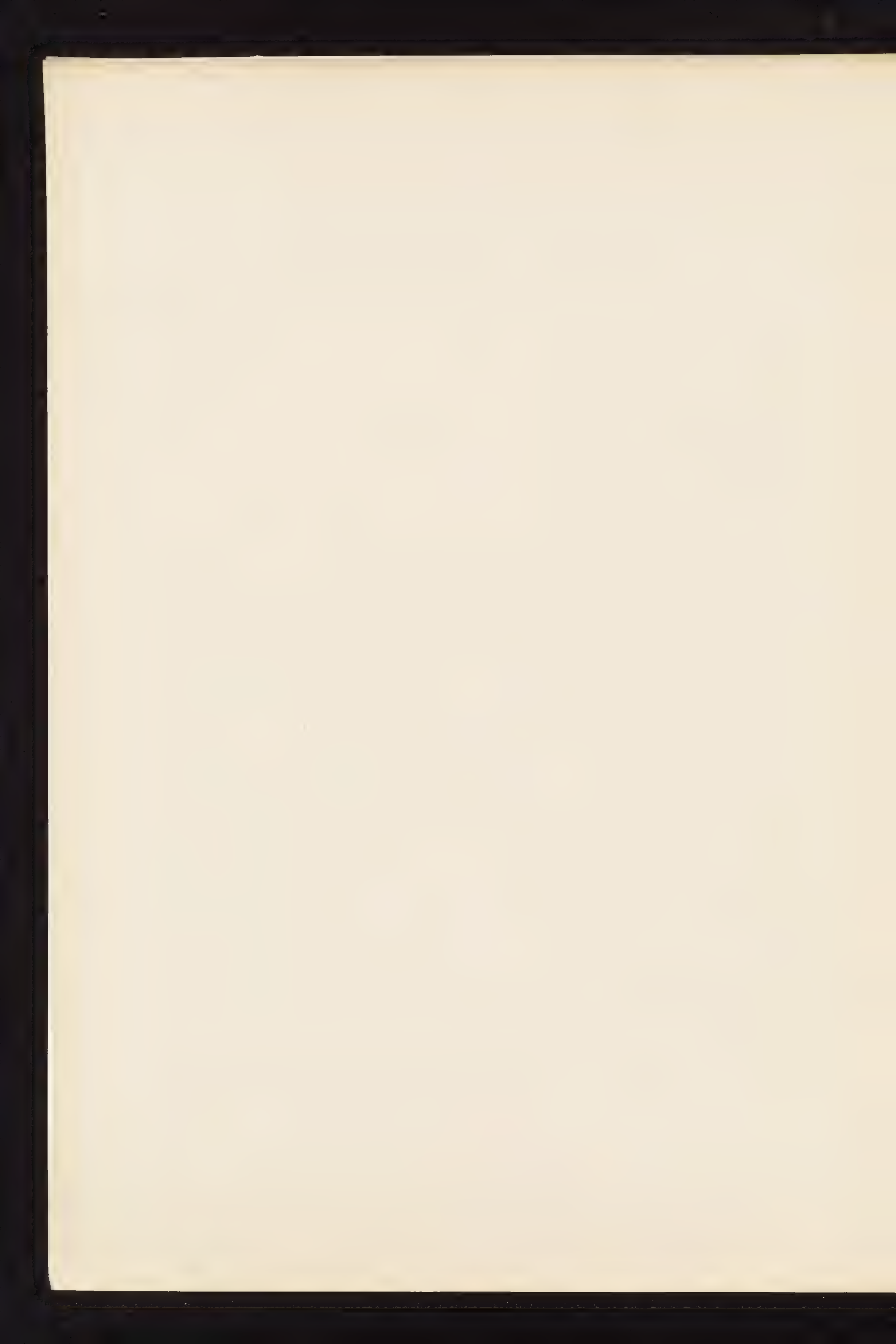
UNIVERSITÉ

Ancien hôtel de Pringles, puis de l'Académie

Salle des Actes

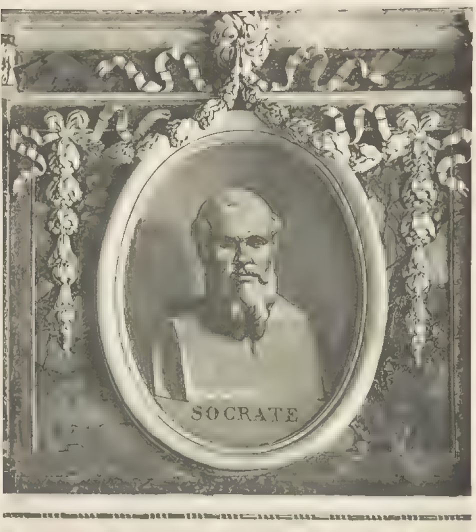
[illegible] Louis XV [illegible] fin du XVIII siècle

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris







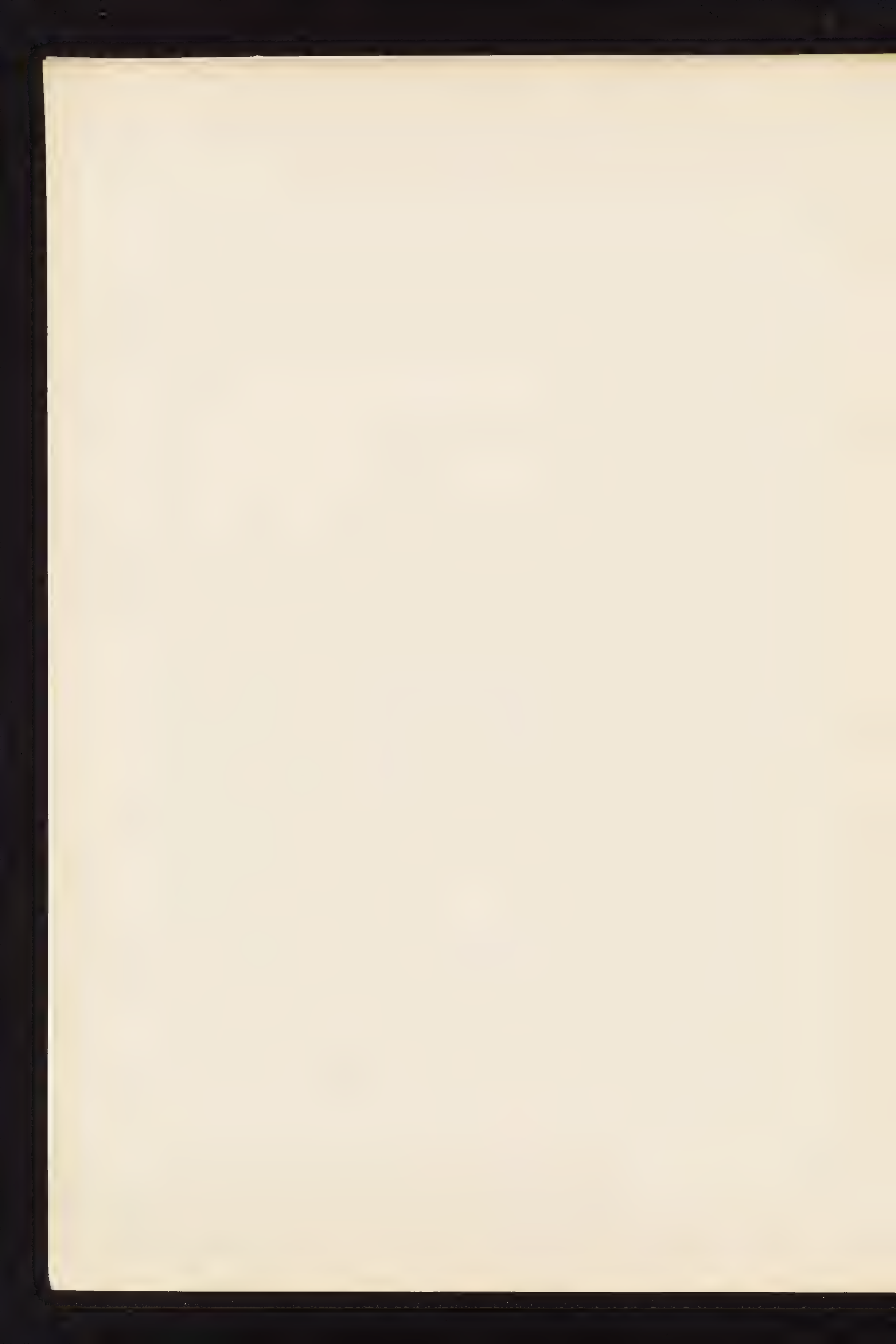








UNIVERSITÉ









UNIVERSITÉ

Bas-reliefs en Stuc de la salle des Actes

par Bouchet

177.

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris







Déposé

UNIVERSITÉ

Salle du Conseil

Époque de Louis XV

A. Calavas, Éditeur, Paris.

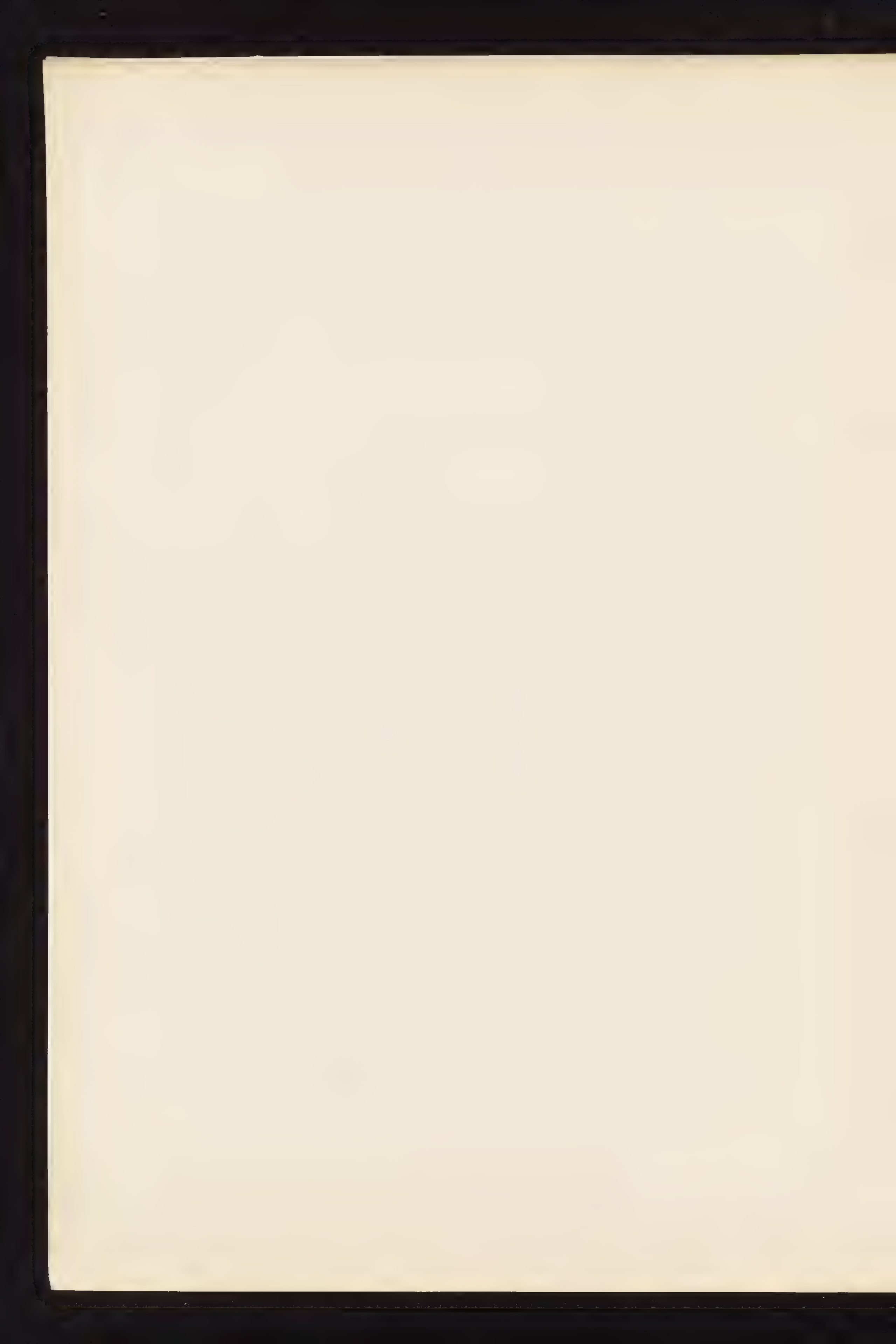




Cliché Rémy Gilbert, Dijon — Déposé

HOTEL DE M. STEPHEN LIEGEARD
(ancien hôtel Le Gouz-de-Gerland)
Rue Vauban nº 21
Cour
Fin du XVIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur Paris



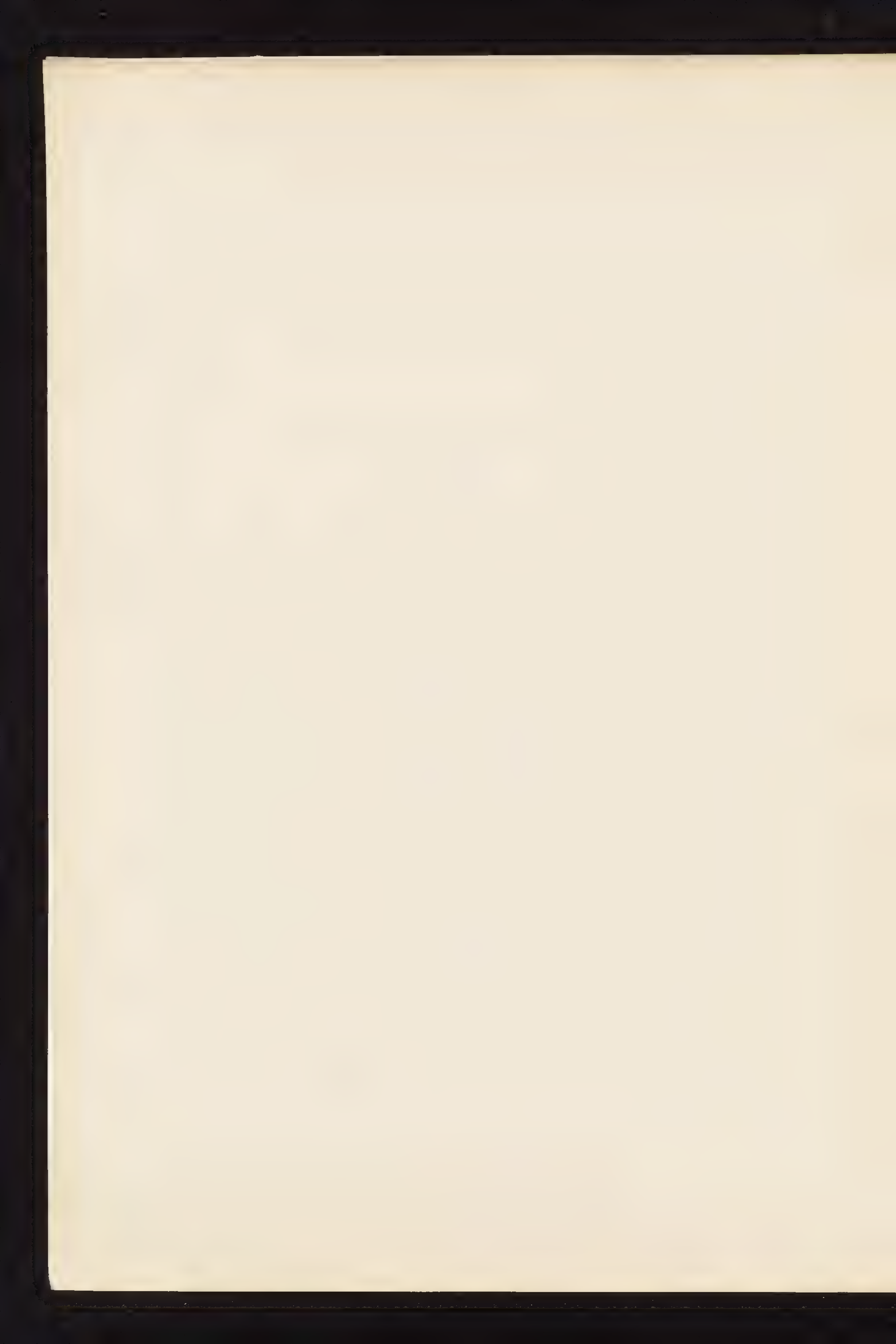


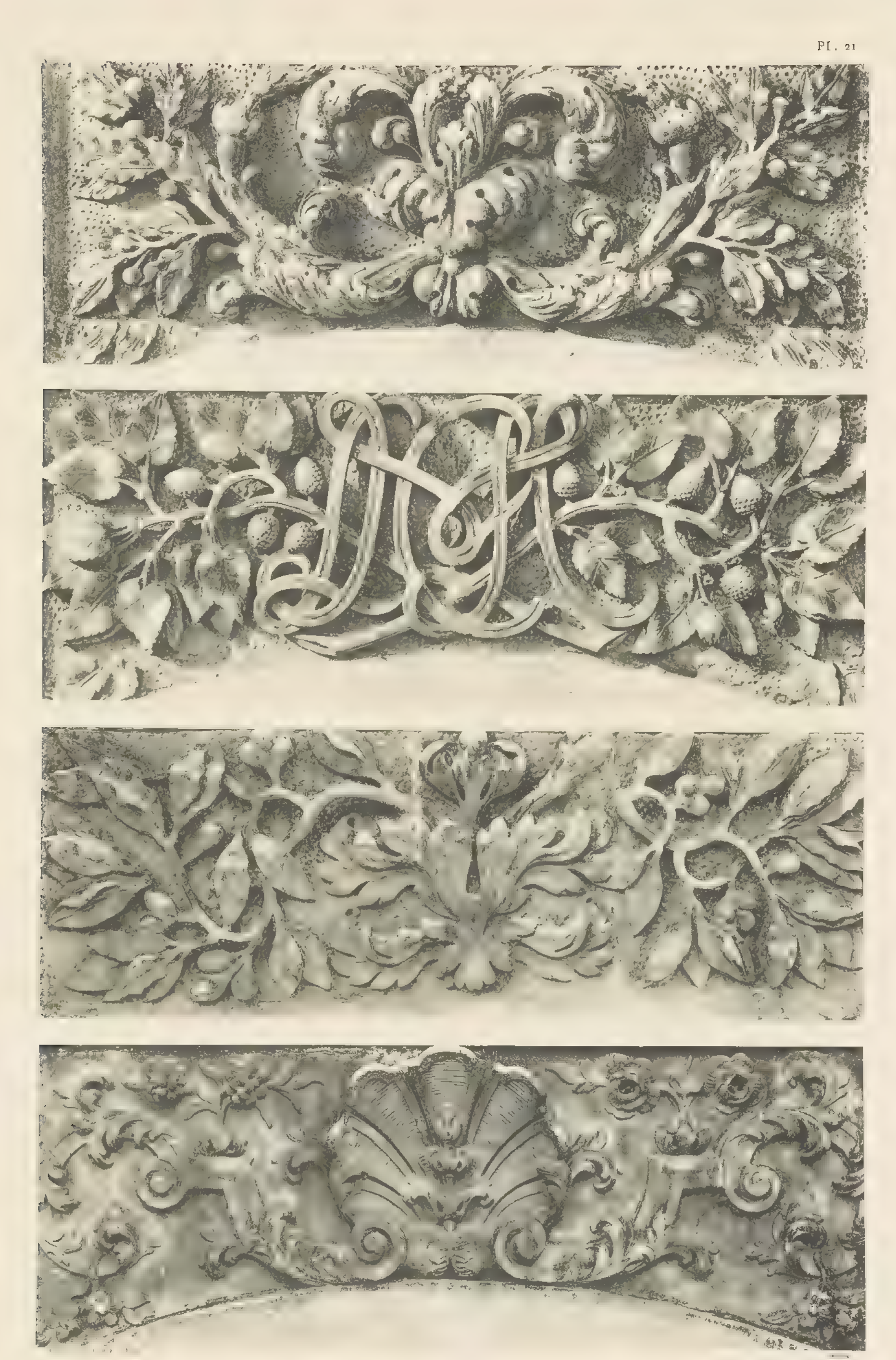
HÔTEL DE M. STEPHEN LIÉGEARD

ancien hôtel Le Goux de Gerland.

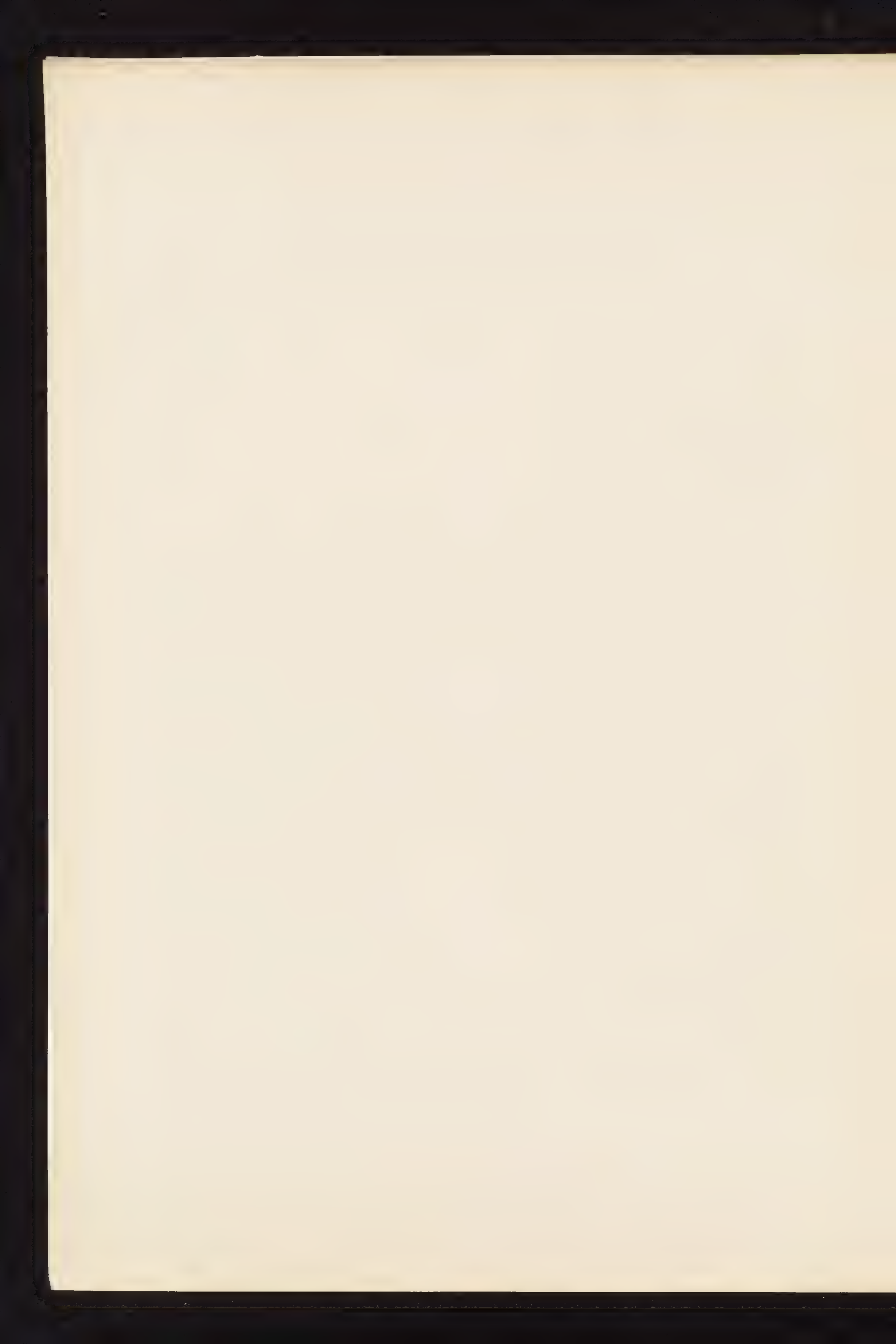
Façade sur la cour

Fin du XVIIe siècle





HÔTEL DE M. STEPHEN LIÉGEARD







ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris











ARCHIVES DÉPARTEMENTALES

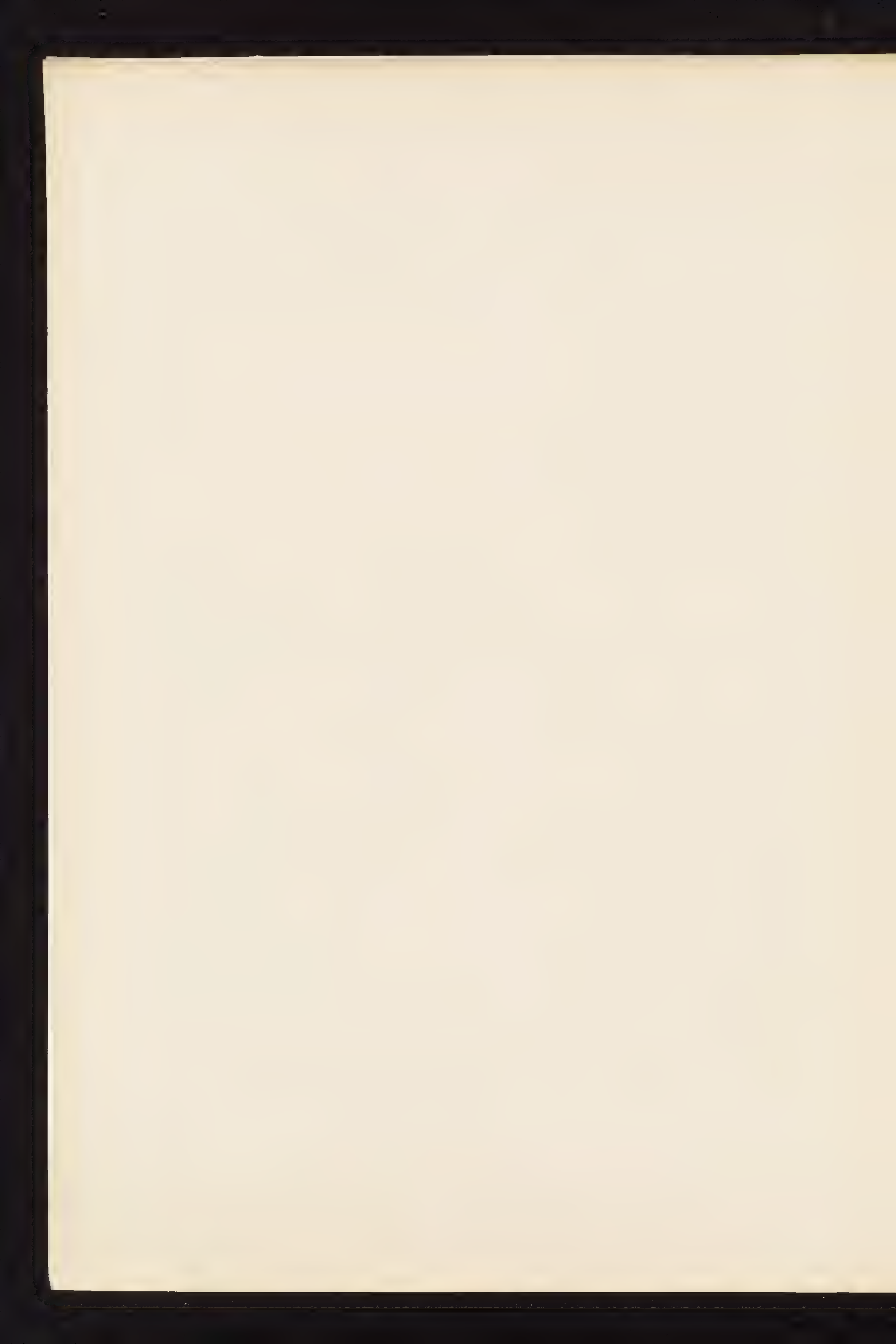
Ancien Hôtel Rollin.

Panneau sculpté et caissons du plafond

par les Frères Rollin et Jean Dubois

[illegible]–1682

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris





PORTE DE L'HOTEL DE GISSEY

PORTE DE L'HOTEL DE MONTILLET





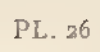


PORTE [illegible]

[illegible]

[illegible] XVIIIe siècle





DETAILS DE PORTES

Rue Buffon № 24





PORTE

en bois sculpté, avec incrustations de métal

Rue Buffon n° 4

Fin du XVII[e] siècle

Librairie des Arts Décoratifs





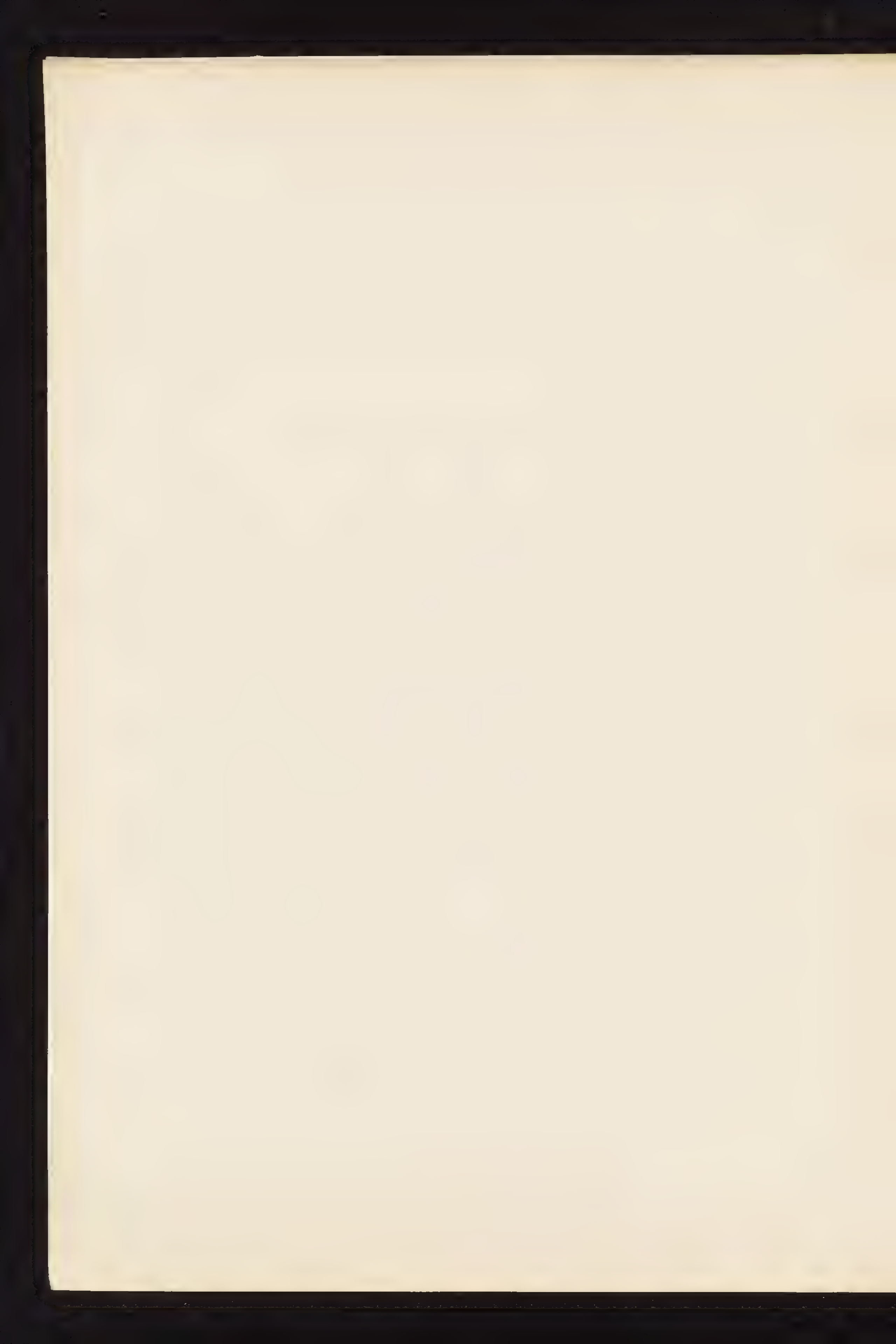
HÔTEL FEVRET DE SAINT-MESMIN

Place Saint-Jean

Cour et façade sur la rue

Dernières années du XVII[e] siècle

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





HOTEL FÉVRET DE SAINT MESMIN

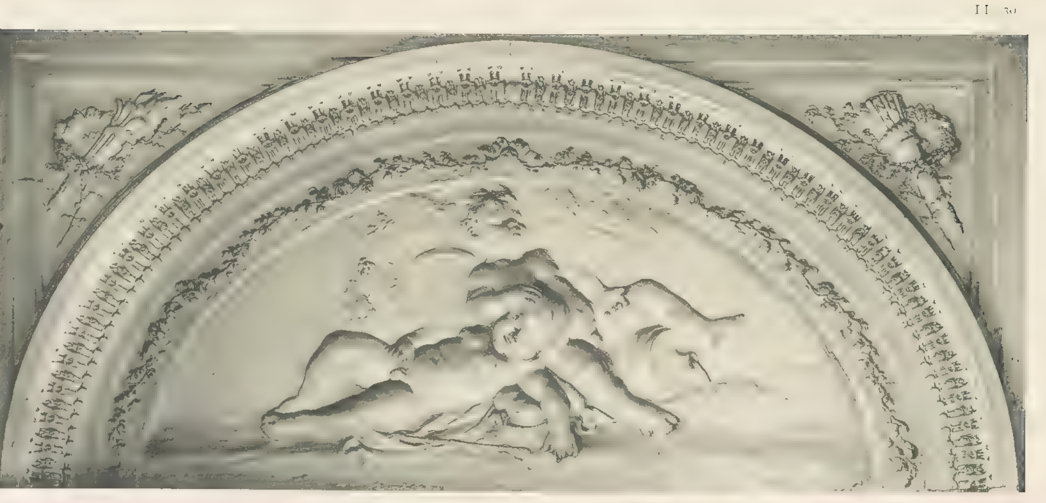
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]







HÔTEL FÉVRET DE SAINT-MESMIN

L'Automne et le Printemps

Dessus de porte en plâtre

Époque de Louis XVI





HOTEL FEVRET DE SAINT-MESMIN





HOTEL FEVRET DE S^T-MESMIN

HOTEL DE M. CORNEREAU

Arts Décoratifs.
Éditeur Paris.





PALAIS DES ÉTATS

Fin des XVII & XVIII siècles

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris





PALAIS DES ETATS

Pavillon de l'aile occidentale

[illegible]

dans les dernières années du XVIIe siècle

[illegible] par Jacques Jules Ga[illegible]

de 1735 à 1737

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur Paris





PALAIS DES ÉTATS

Porte

[illegible]

construite et sculptée sur les dessins

[illegible]

173. 17..





PALAIS DES ÉTATS





PALAIS DES ETATS





1

3

2

4

PALAIS DES ÉTATS

1. Trophée couronnant la façade de la cour principale
2. Couronnement de la porte du vestibule (du côté de la cour [illegible])
Époque de Louis XV.
3 et 4. Détails des façades de la cour occidentale
Époque de Louis XVI

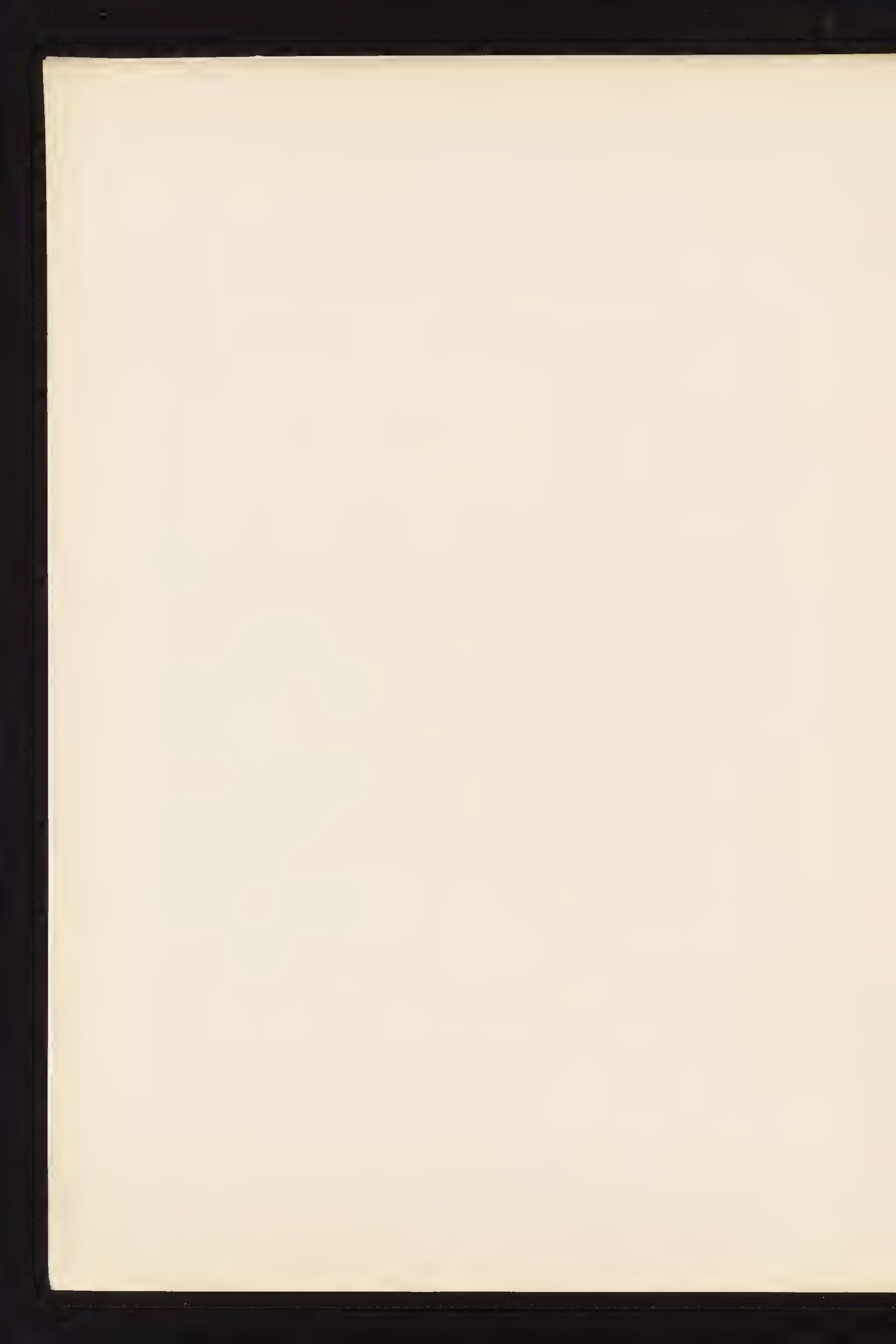




Dépose

PALAIS DES ÉTATS

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur Paris.

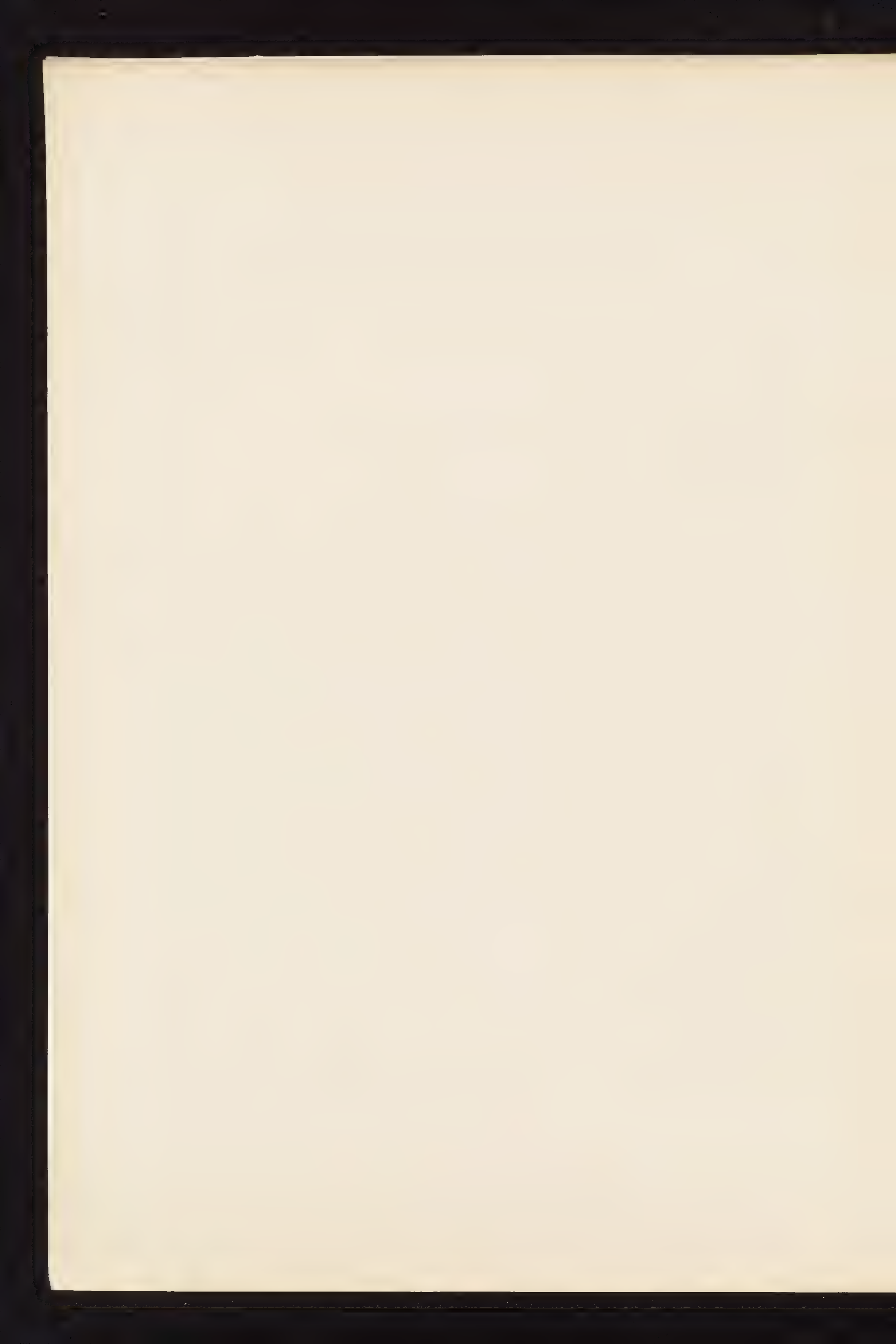


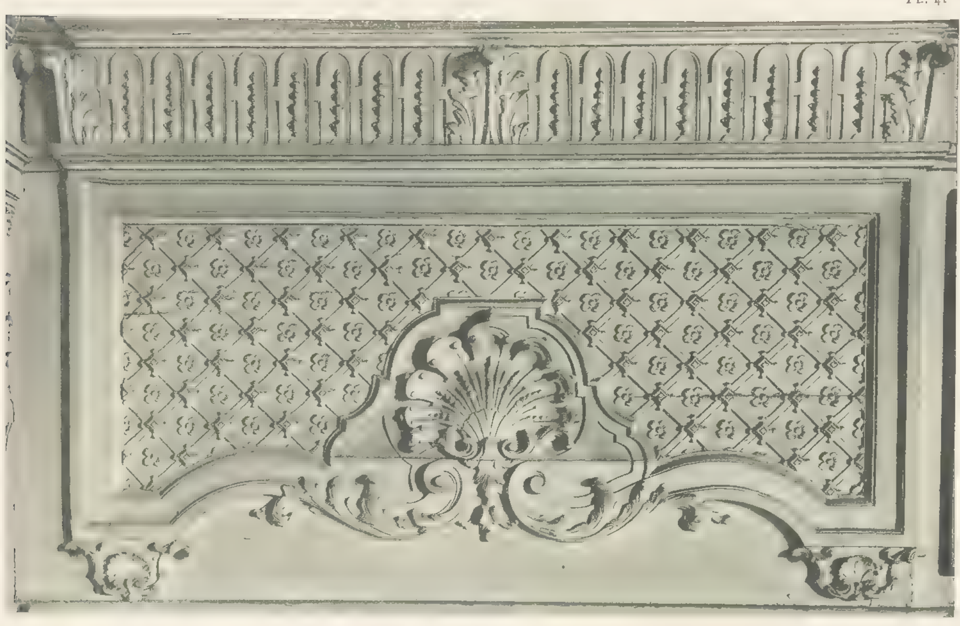


PALAIS DES ÉTATS

Escalier de la Mairie construit dans l'ancienne salle de Rocroi
Fin du règne de Louis XIV

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris









PALAIS DES ÉTATS

Escalier de la Mairie

construit dans l'ancienne Salle de Rocroy

Librairie des Arts Décoratifs.
A. Calavas, Éditeur, Paris

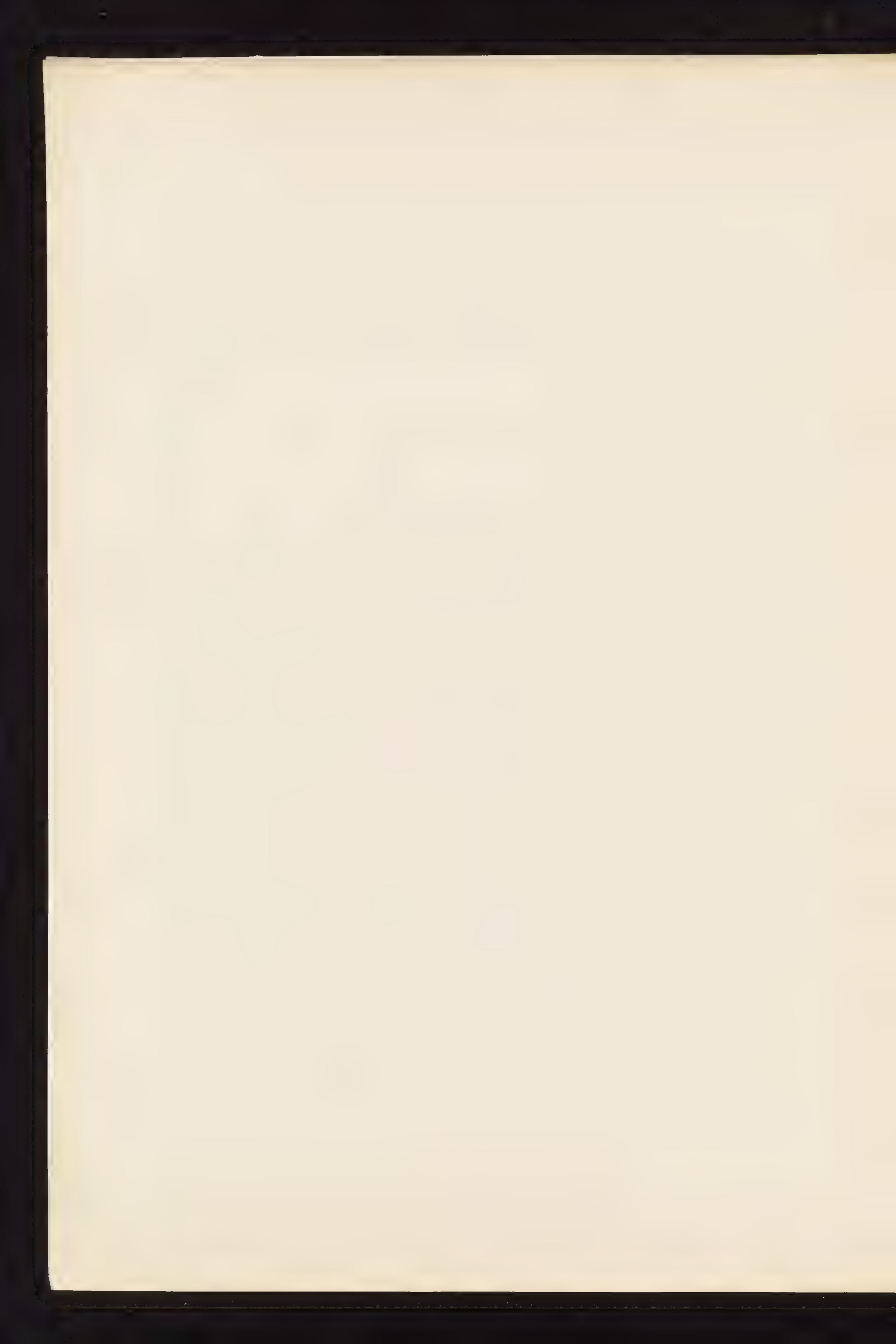






PALAIS DES ETATS
[illegible]
(aujourd'hui la Mairie)
Louis XIV terrassant l'hérésie
Dessus de cheminée en bois sculpté
par Jean Dubois
[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs,
[illegible]





PALAIS DES ETATS

Appartements au [illegible]

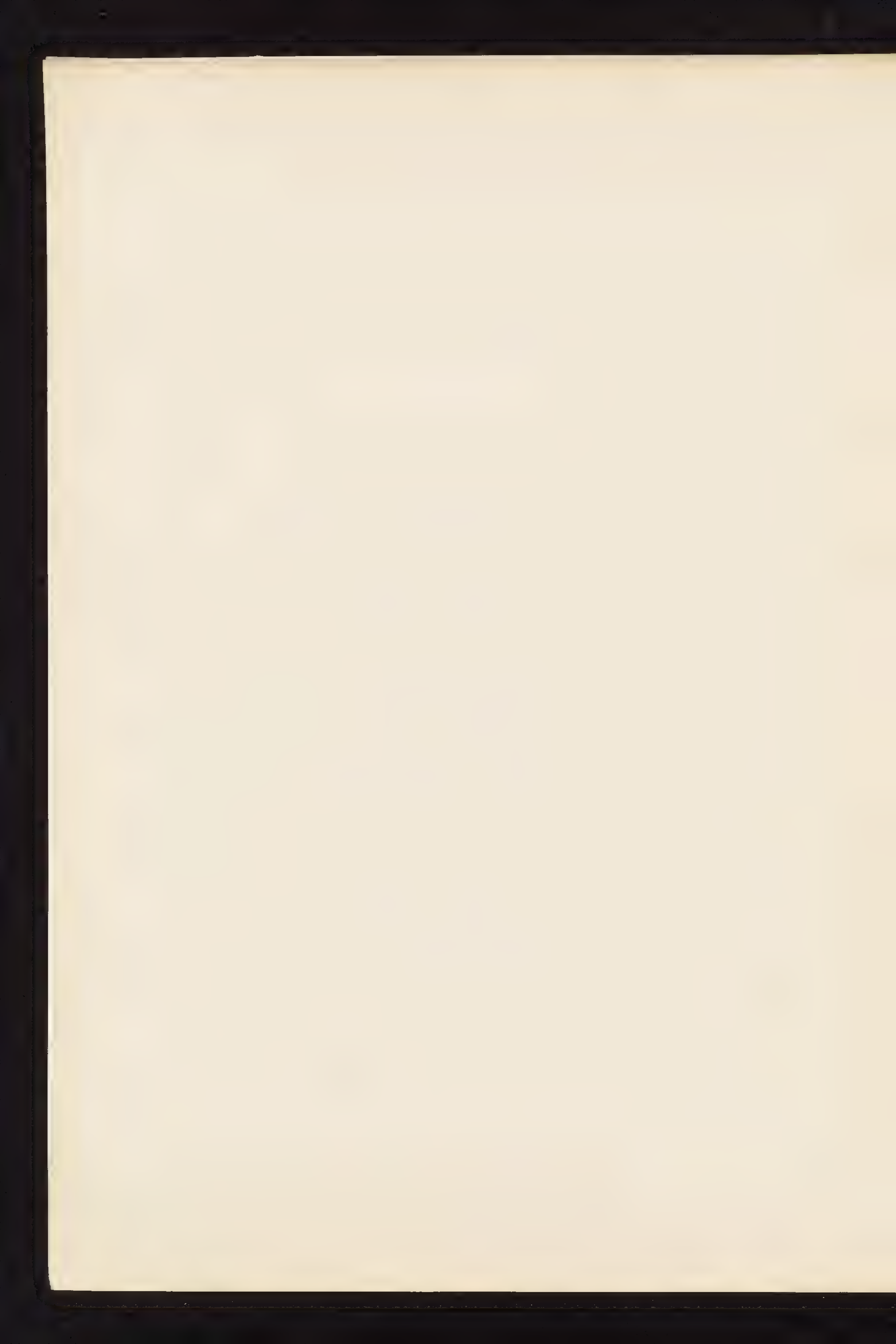
dessus de cheminée [illegible]

Librairie des Arts Décoratifs





PALAIS DES ÉTATS



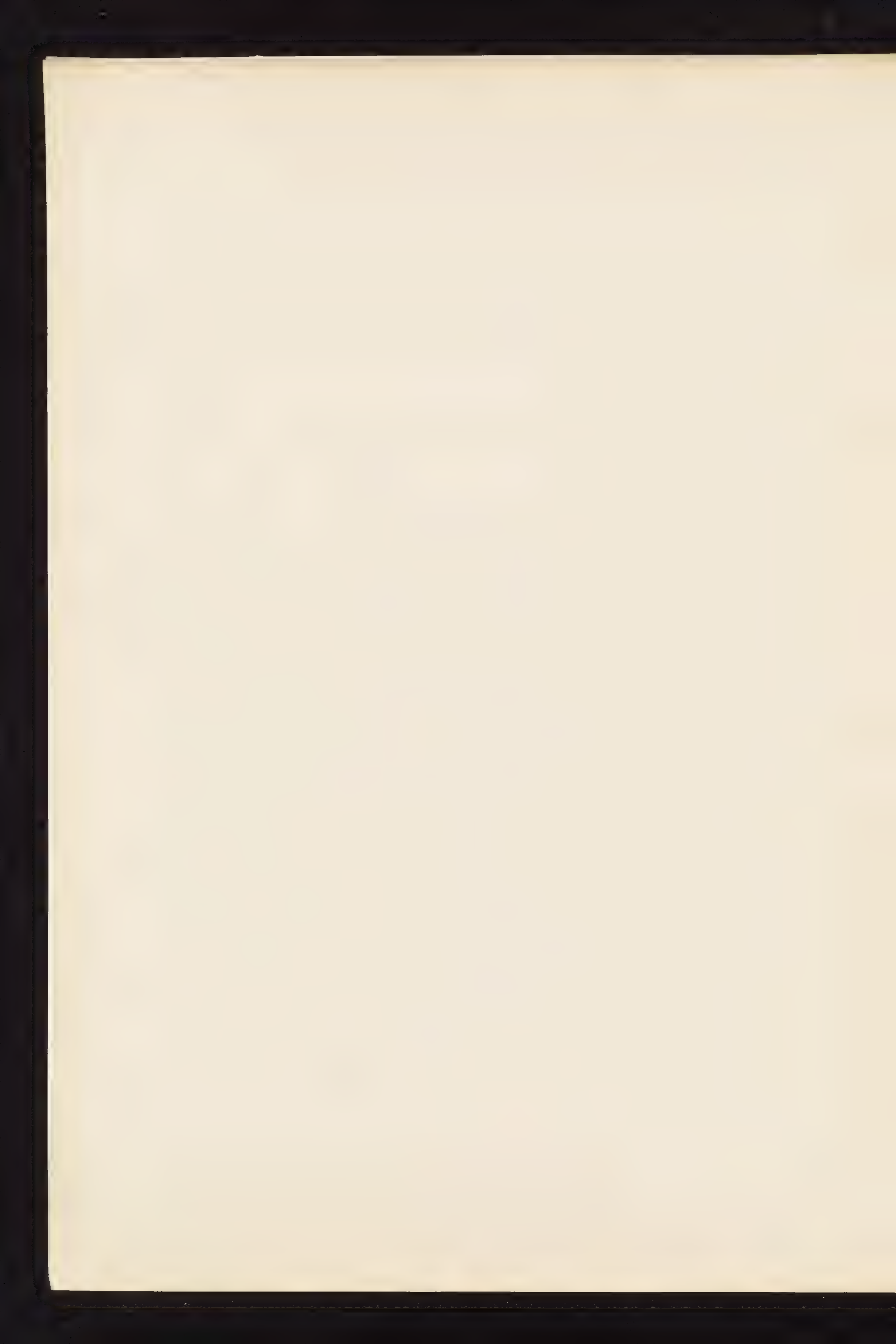


PALAIS DES ÉTATS





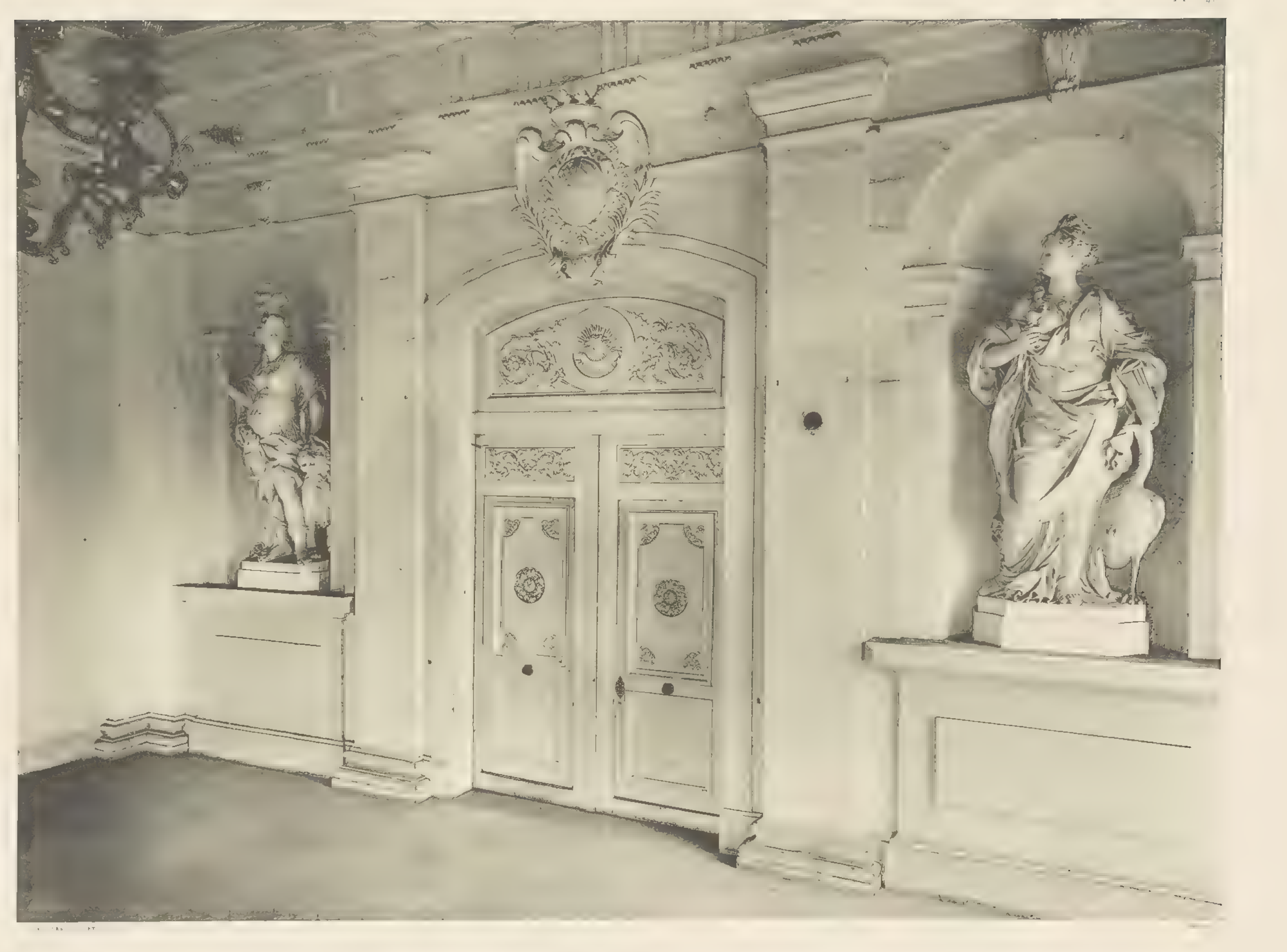
PALAIS DES ETATS





PALAIS DES ÉTATS

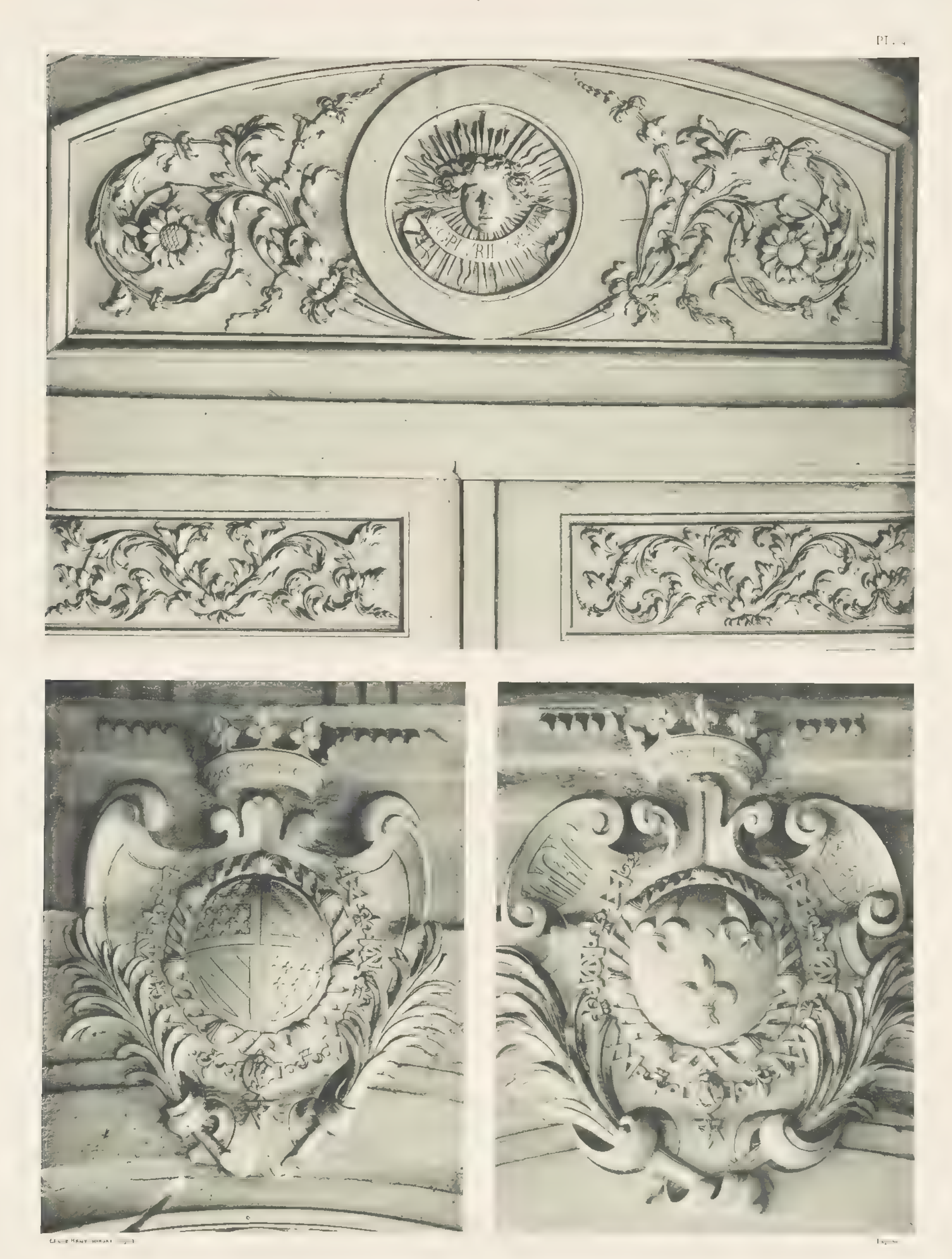




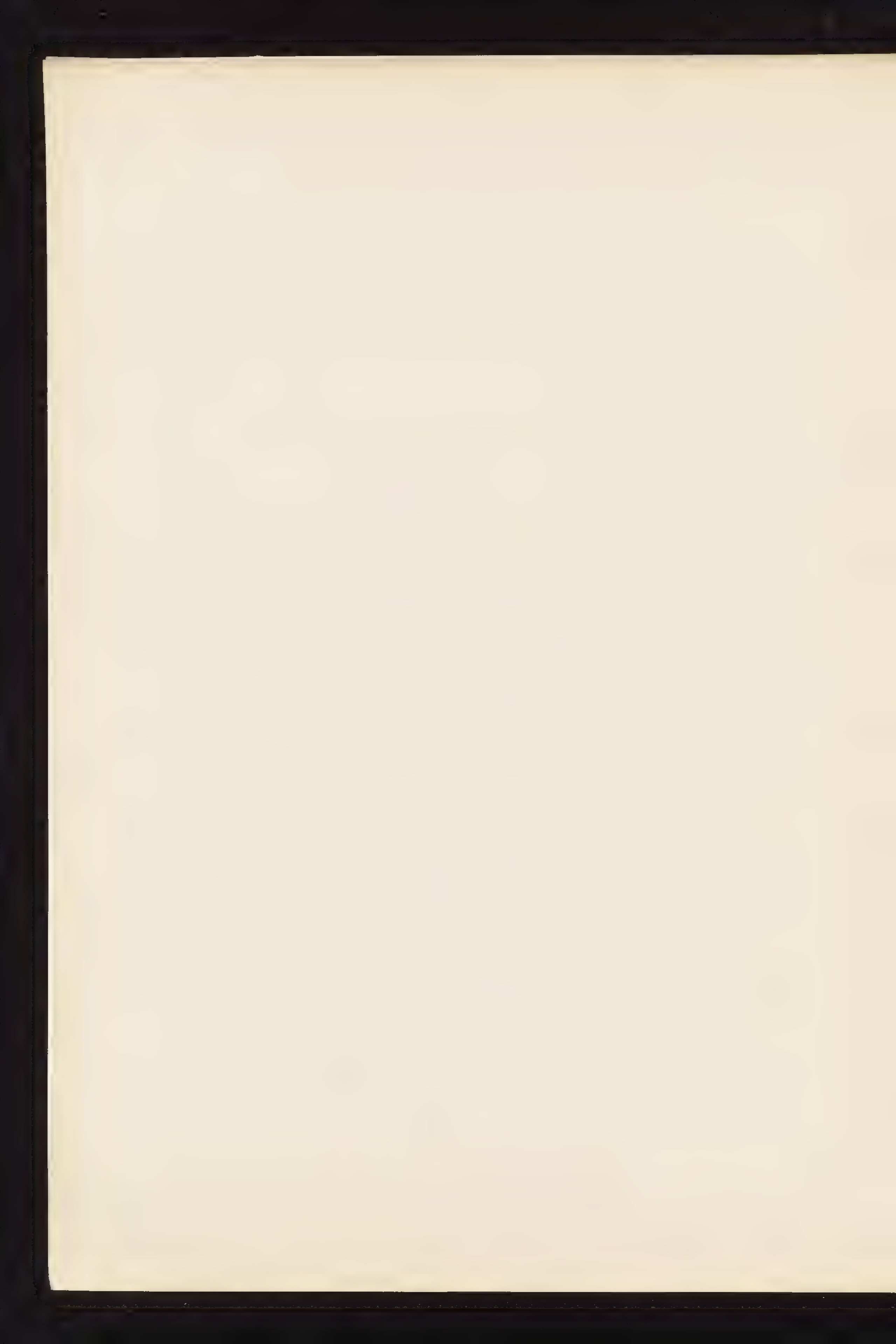
PALAIS DES ÉTATS
Vestibule de la salle des États
Époque XVIIIe siècle

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris





PALAIS DES ÉTATS

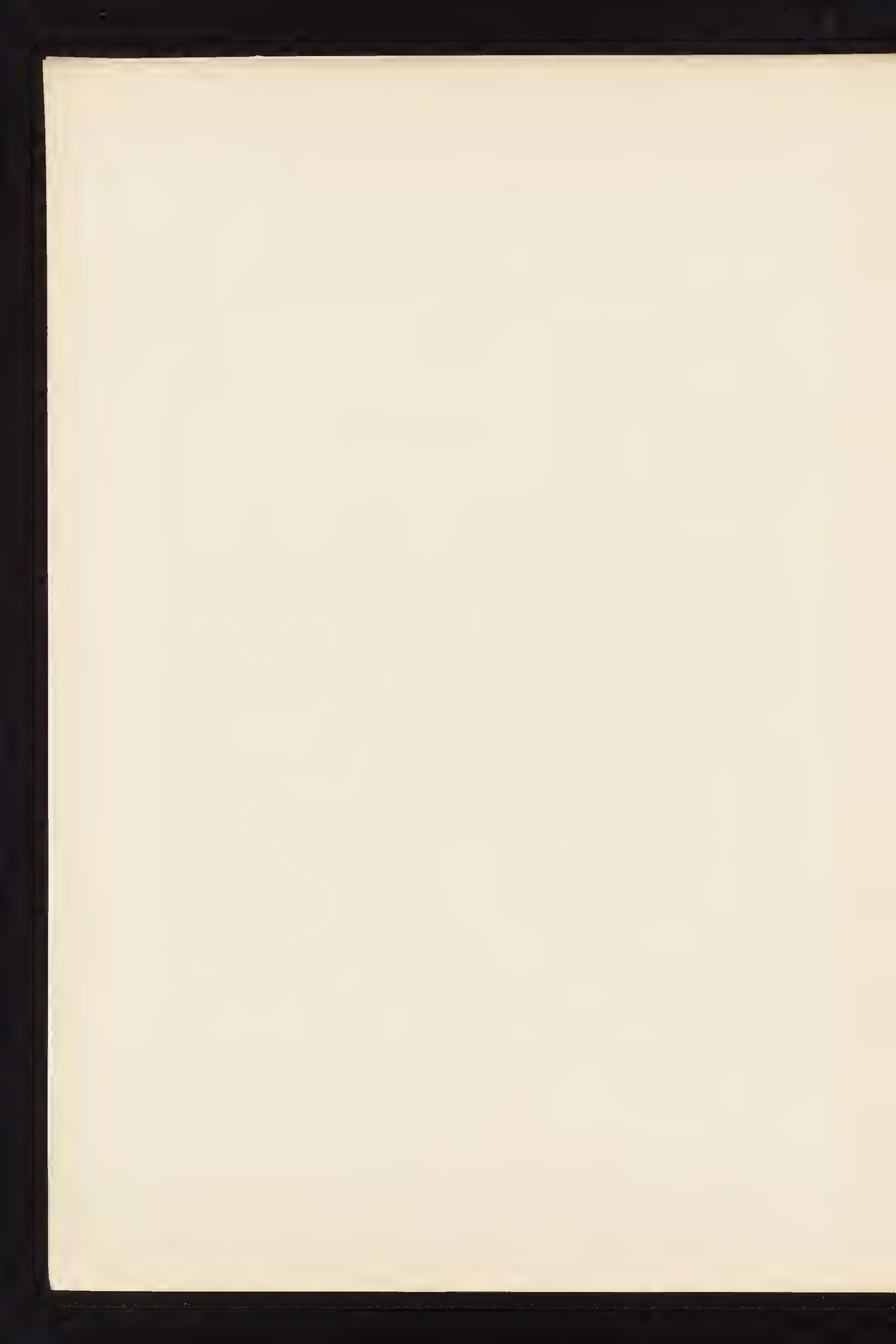




PALAIS DES ÉTATS

Salle des États

Restaurée en 1894 & 18..





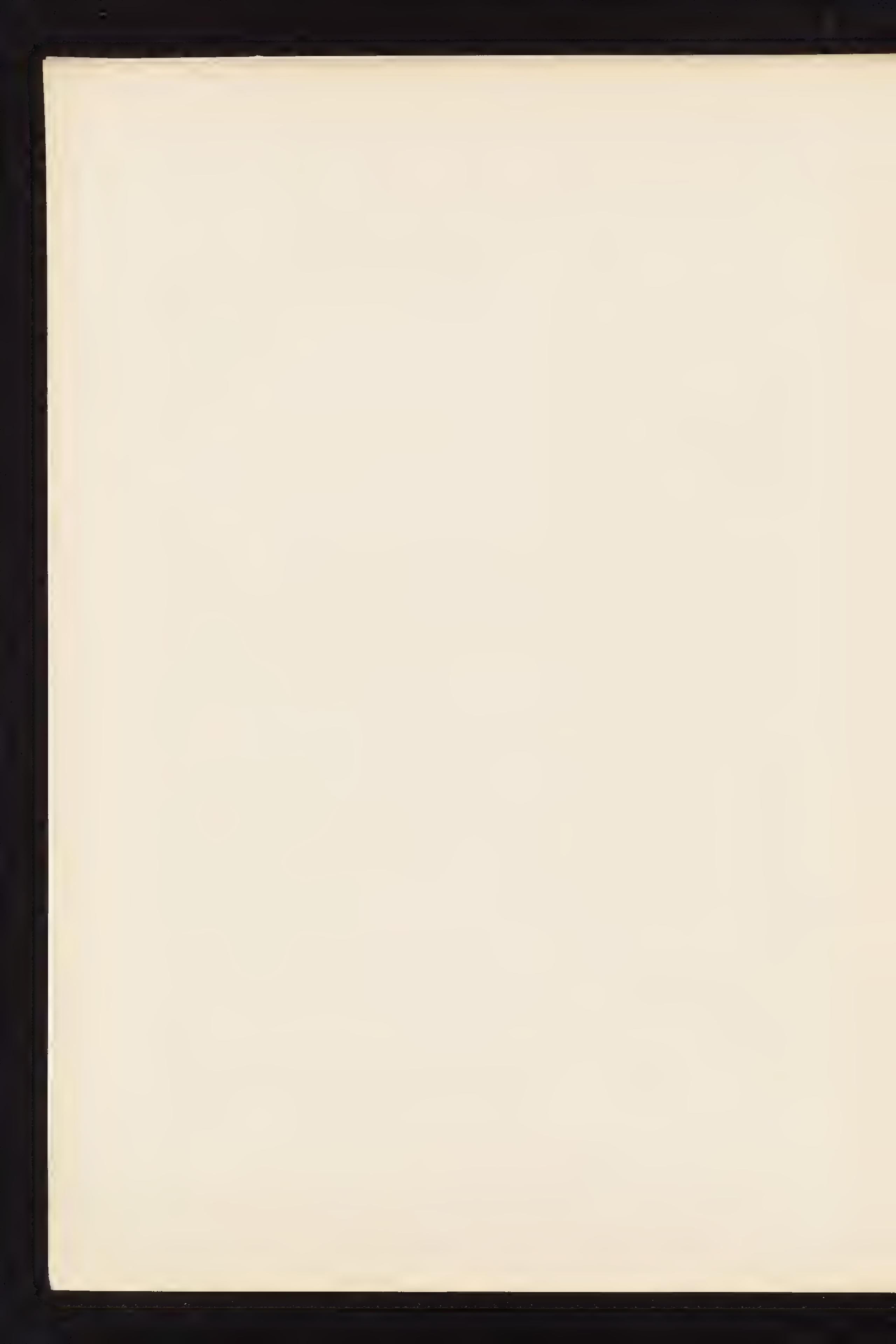
PALAIS DES ÉTATS

Ancienne chapelle

Porte en bois Sculpté

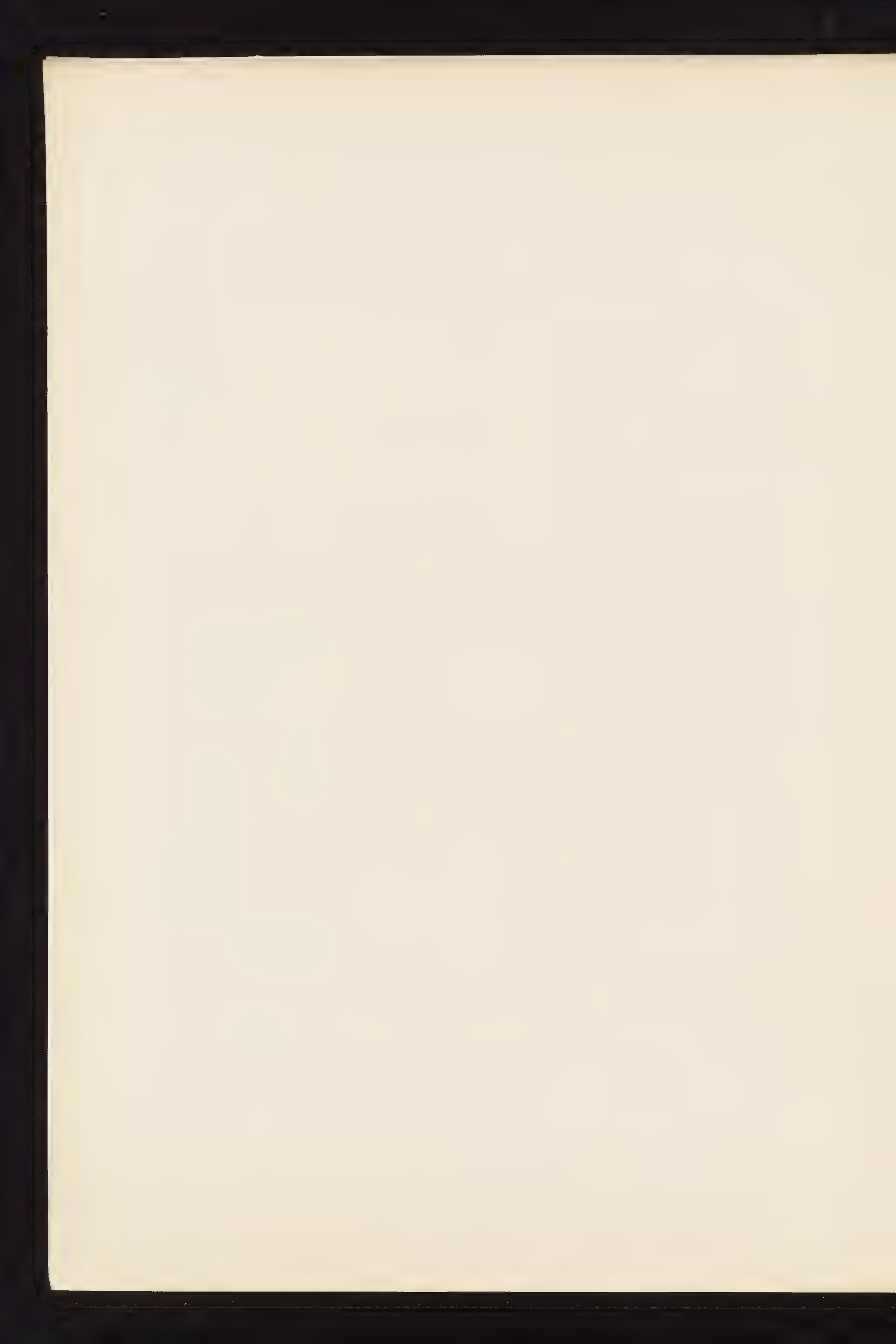
1738

Librairie des Arts décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





PALAIS DES ÉTATS





PALAIS DES ÉTATS

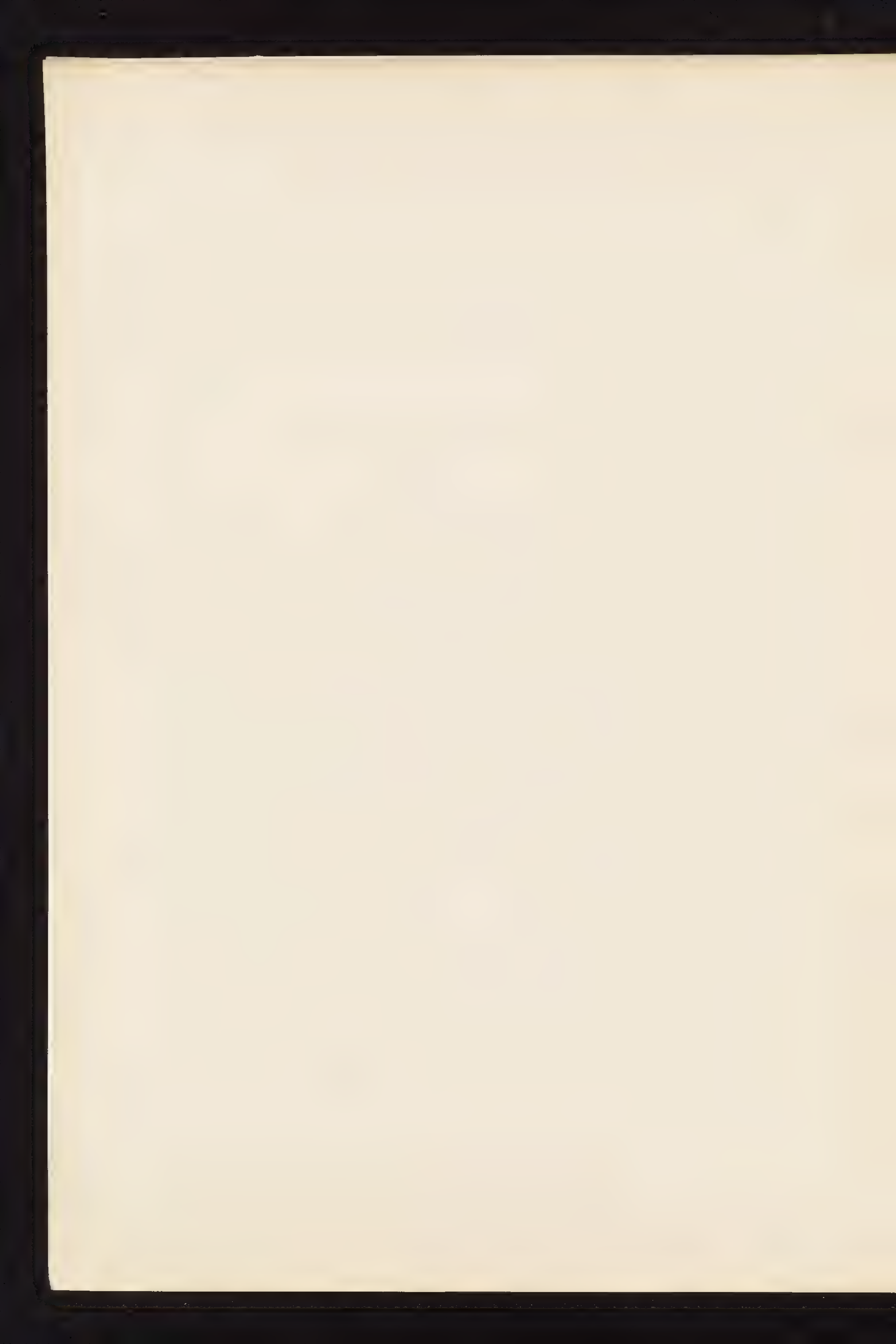
Ancienne chapelle

Porte en bois sculptée

par Claude Saint-Père

[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.





PALAIS DES ÉTATS

An[illegible] chapelle

[illegible] de la Décoration en pierre

[illegible]

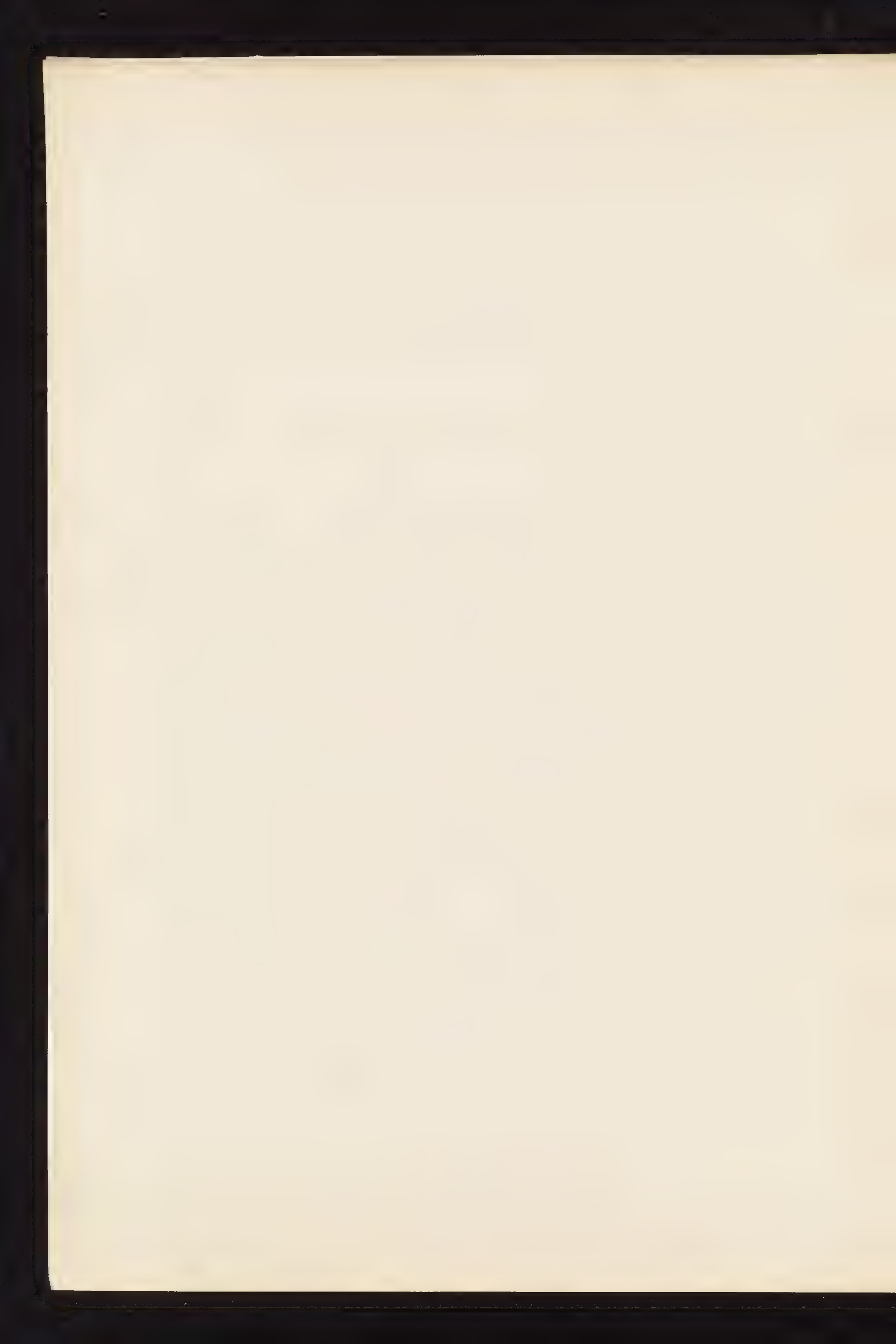
1 [illegible]

Librairie des Arts décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





MUSÉE



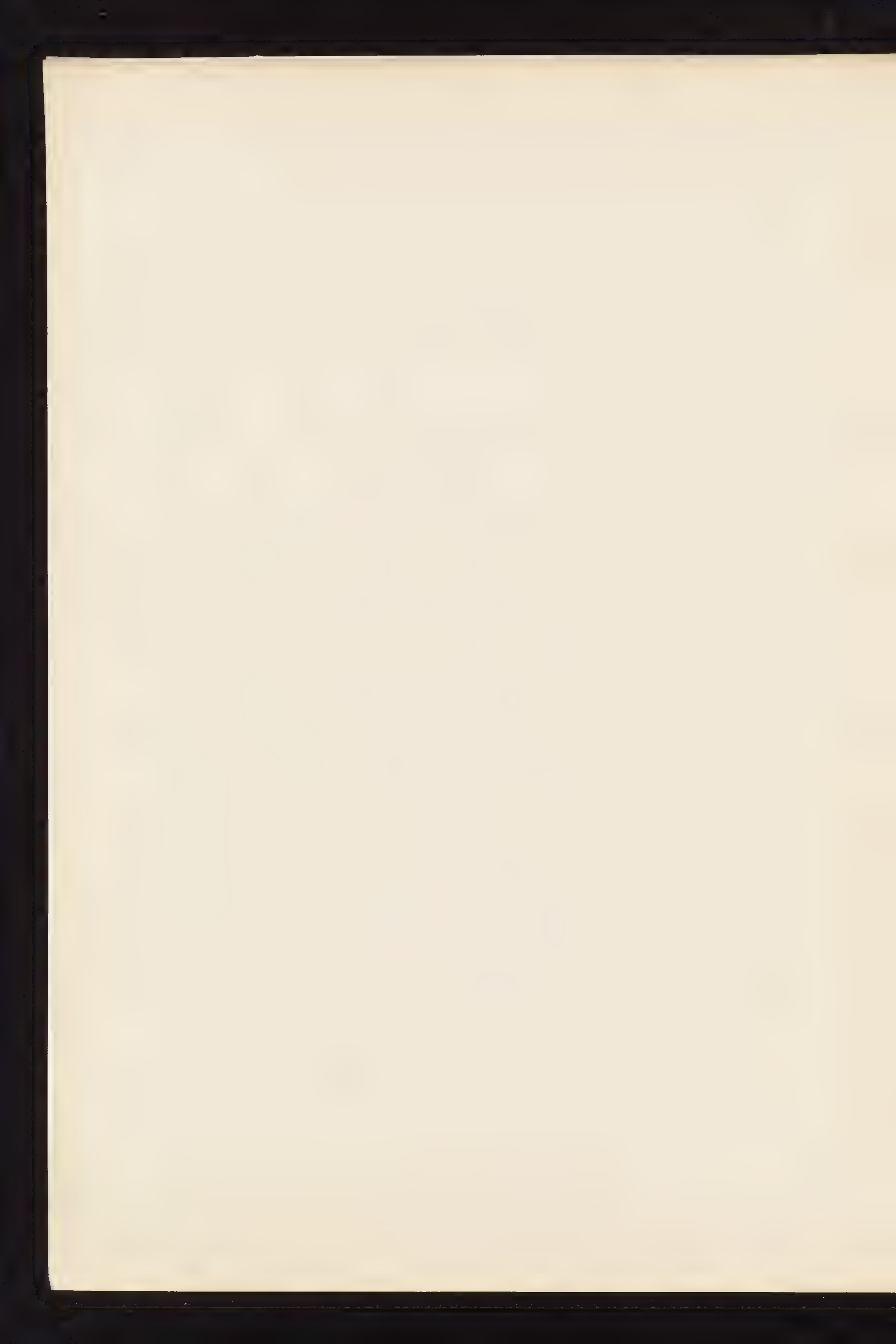


MUSÉE

Salle décorée d'un plafond par Prudhon

[illegible] par [illegible] Mo[illegible]et

[illegible]





MUSÉE

Salle décorée d'un plafond

Détail des portes sculptées

Époque de Louis XVI





MUSÉE

Détails de la décoration de la Salle de Condé

Bois sculpté

Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur Paris





HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

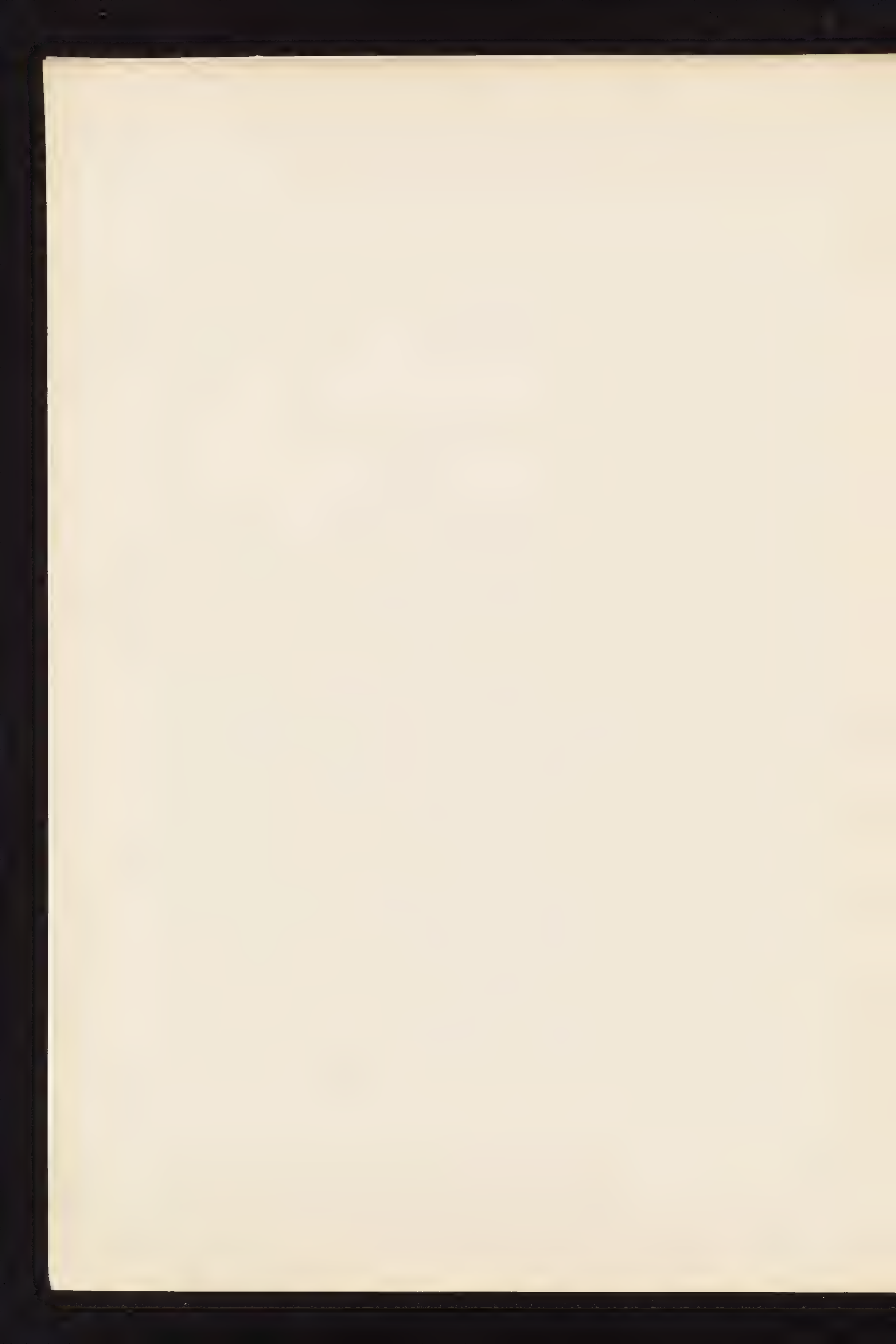
Ancien Hôtel Chartraire de Montigny

Aujourd'hui [illegible] St François

rue Vannerie N° 39 & 41

Façade sur la rue

Époques de Louis XV et de Louis XVI





HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

(Ecole St François)

Porte

Rue Vannerie 39

Première moitié du règne de Louis XV





HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

Facade sur le Jardin

Époque de Louis XVI





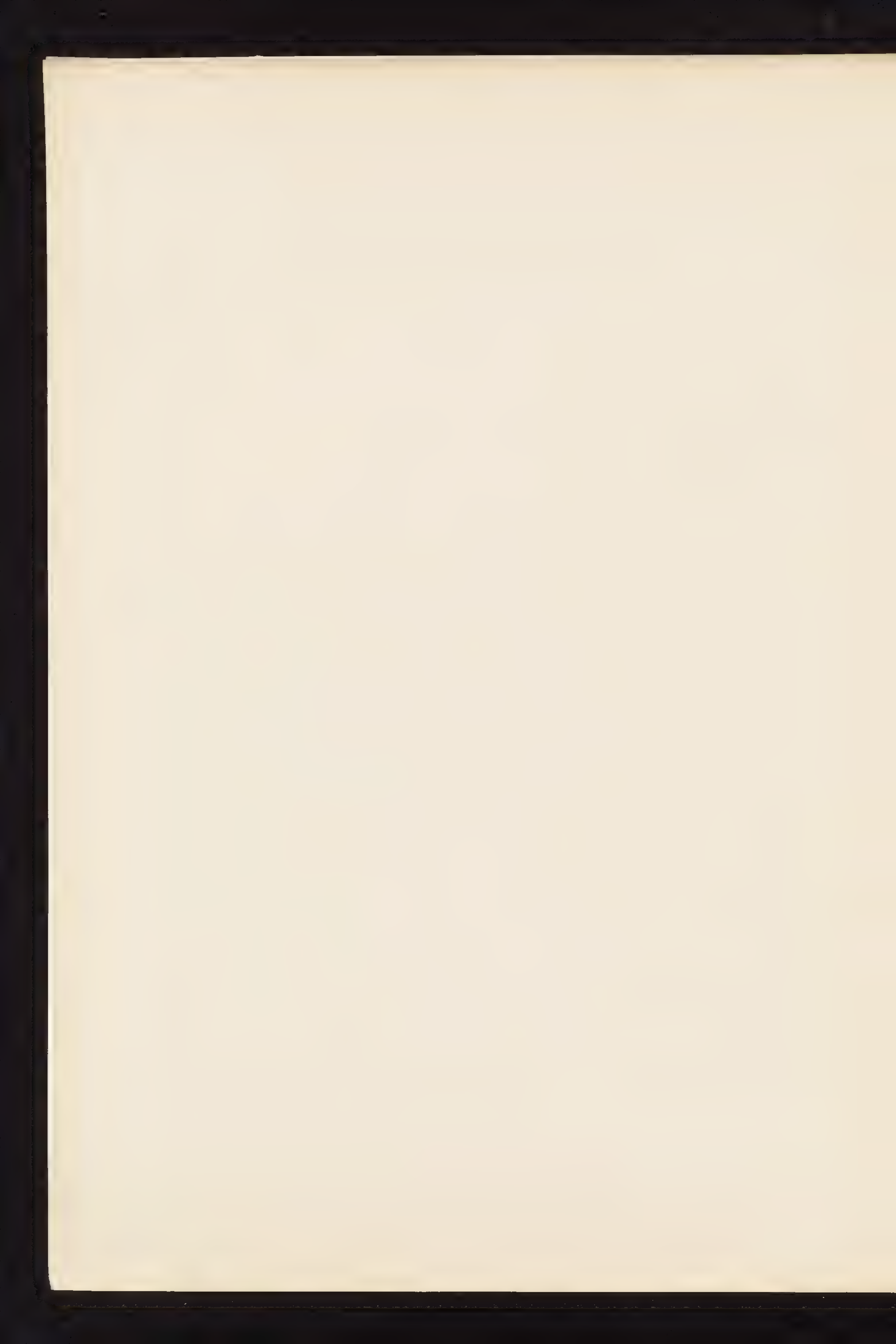
HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

(École St-François)

Escalier

Époque de Louis XVI

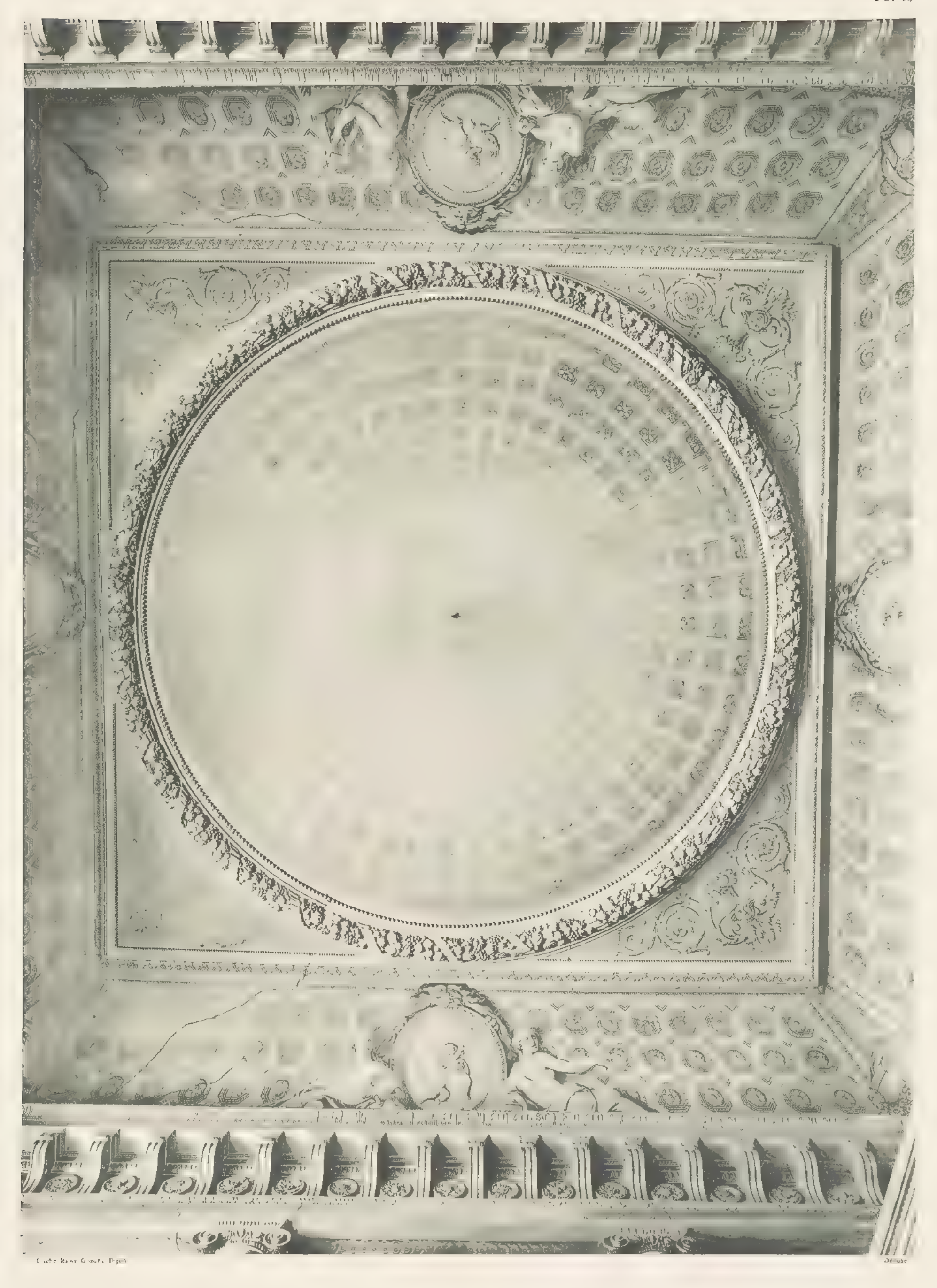
Librairie des Arts Décoratifs,





HOTEL DE M. DE BRETENIERES





HOTEL DE M. DE BRETENIERES

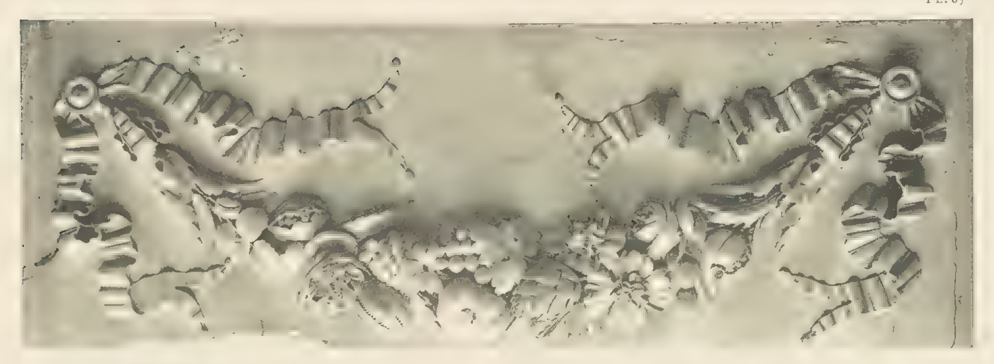
(Rue S. François)

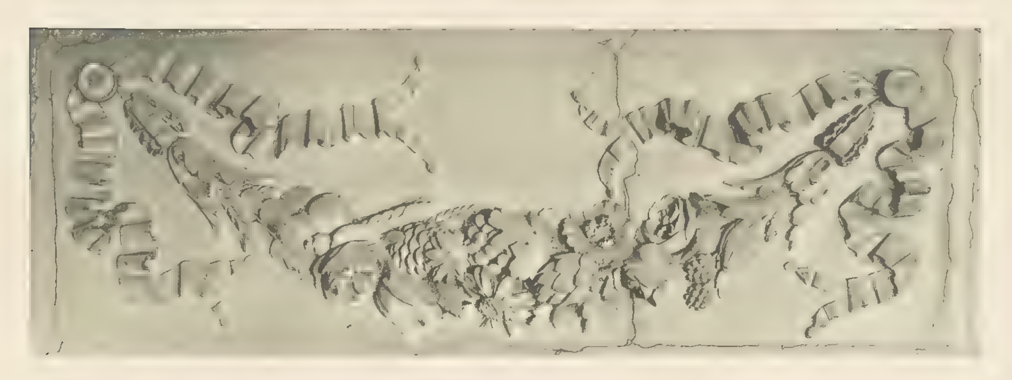
Plafond de l'Escalier

Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris









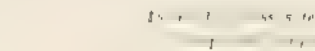
HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

(École St François)

Détails de la cage d'escalier

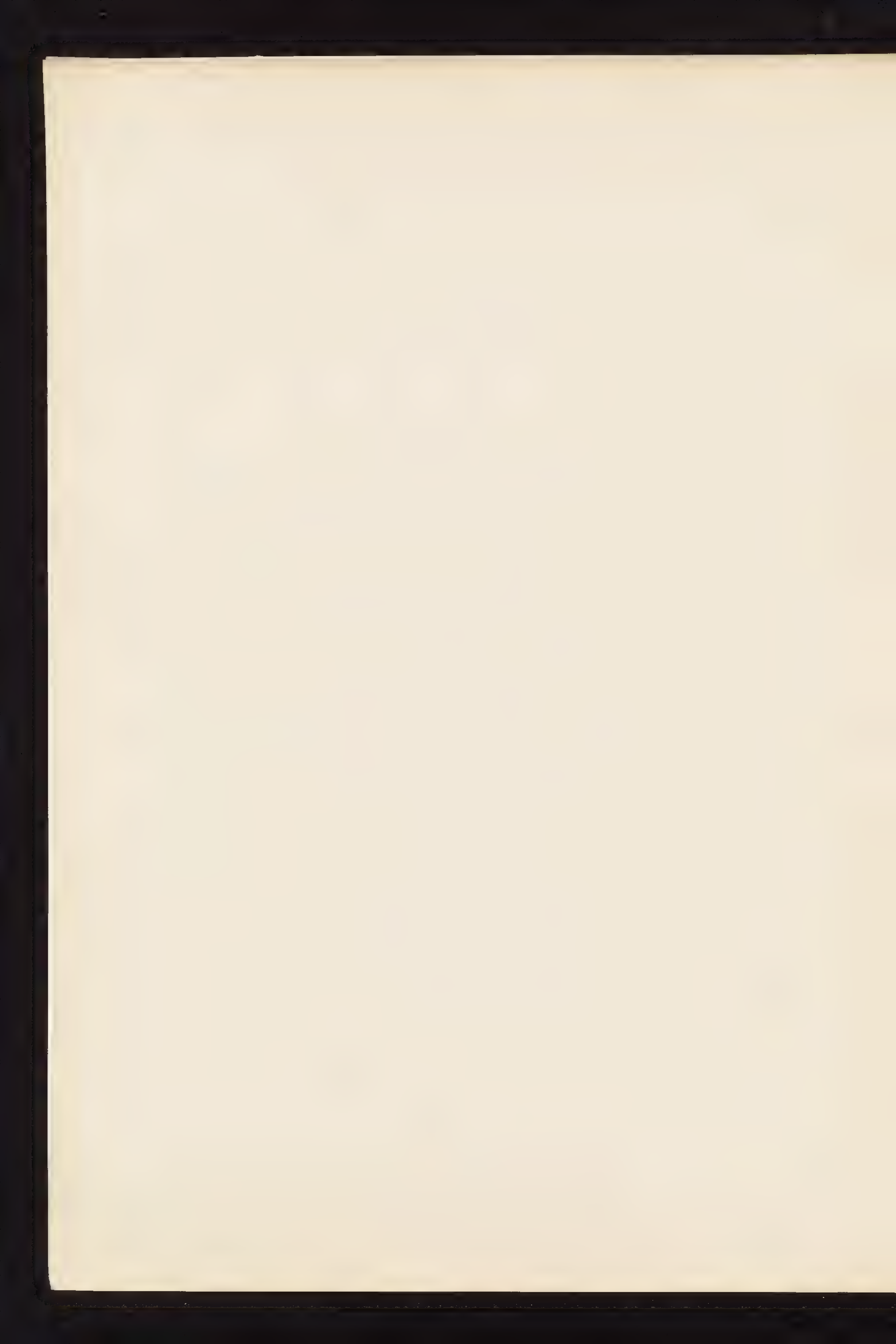
Époque de Louis XV.





HOTEL DE M. DE BRETENIERES

(Ecole St Eron, 25)





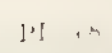
HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

(Ecole St François)

Portes en bois sculpté

Epoque de Louis XVI

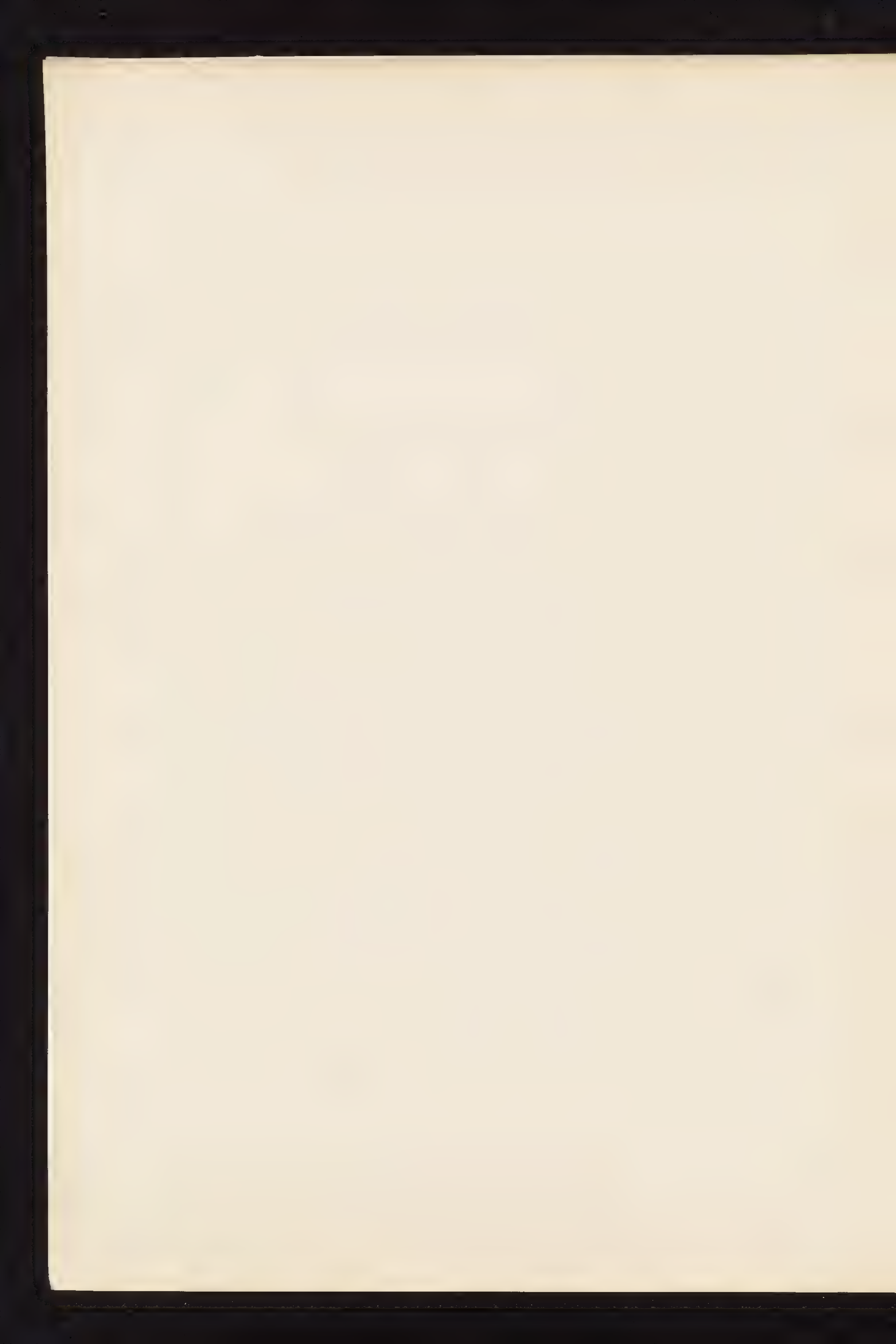








HÔTEL DE M. DE BRETENIÈRES





HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES







HÔTEL D[illegible] M[illegible] GRENIERS

[illegible]

Dessus de porte [illegible]

Époque [illegible] XVI

[illegible]
A. [illegible] Paris







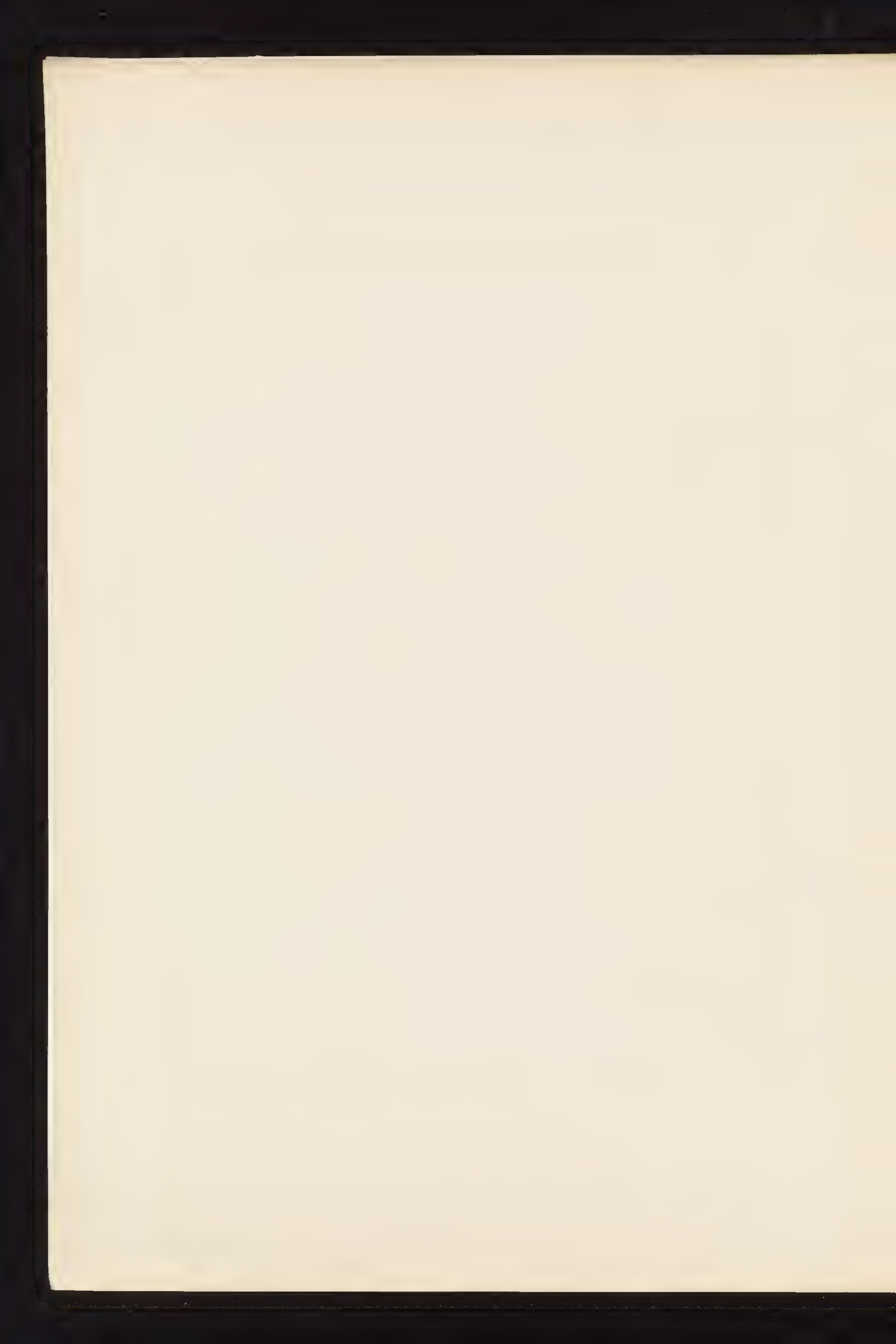
HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

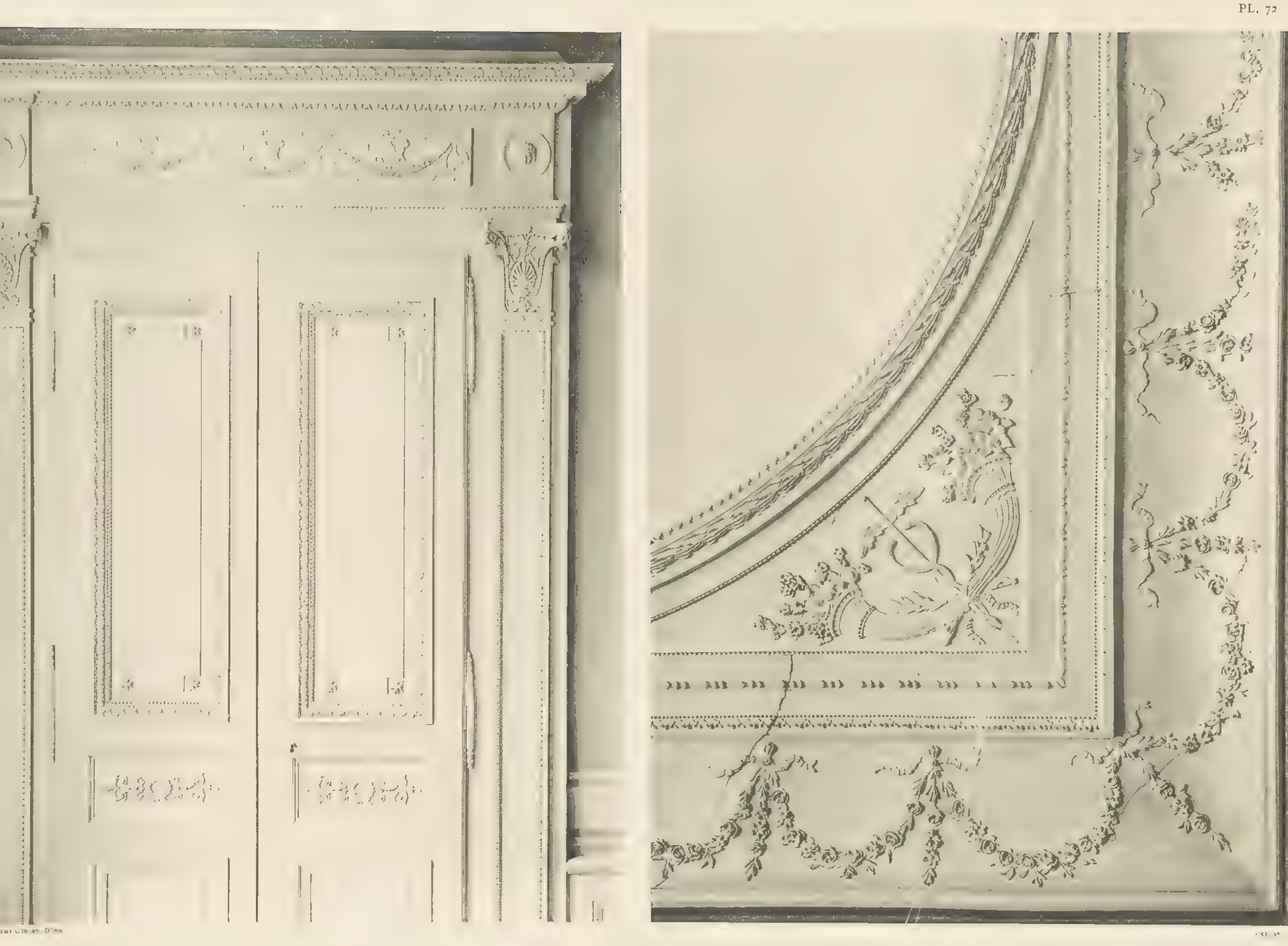
(École St-François)

Dessus de porte en plâtre

Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





HOTEL DE M. DE BRETENIERES

Détails d'un plafond
Époque de Louis XVI
Porte
vers 180[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur, Paris





PRÉFECTURE
(ancien hôtel Bouhier de Lantenay)
Porte sur la rue
[illegible]



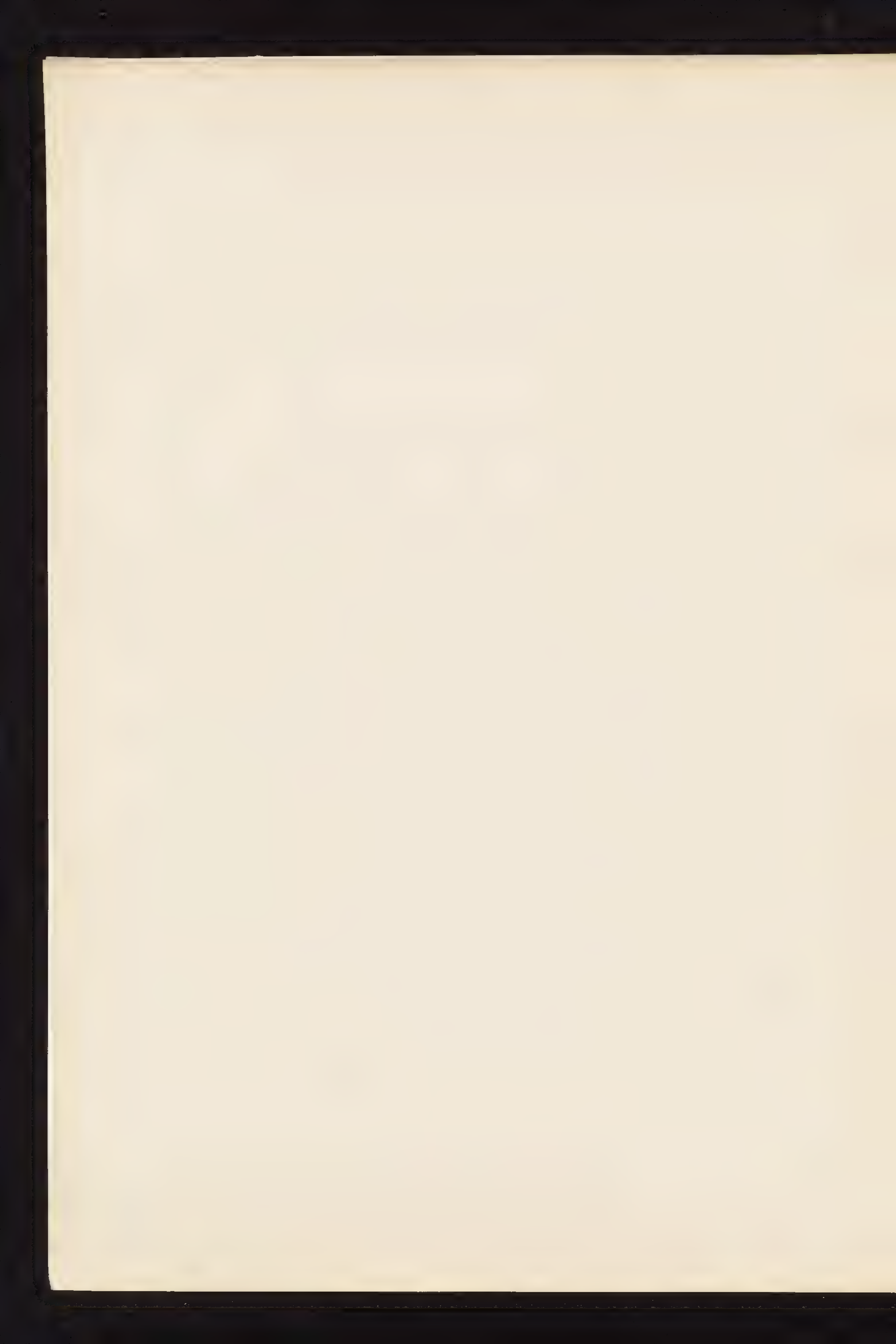


PREFECTURE

[illegible]

[illegible]

[illegible]





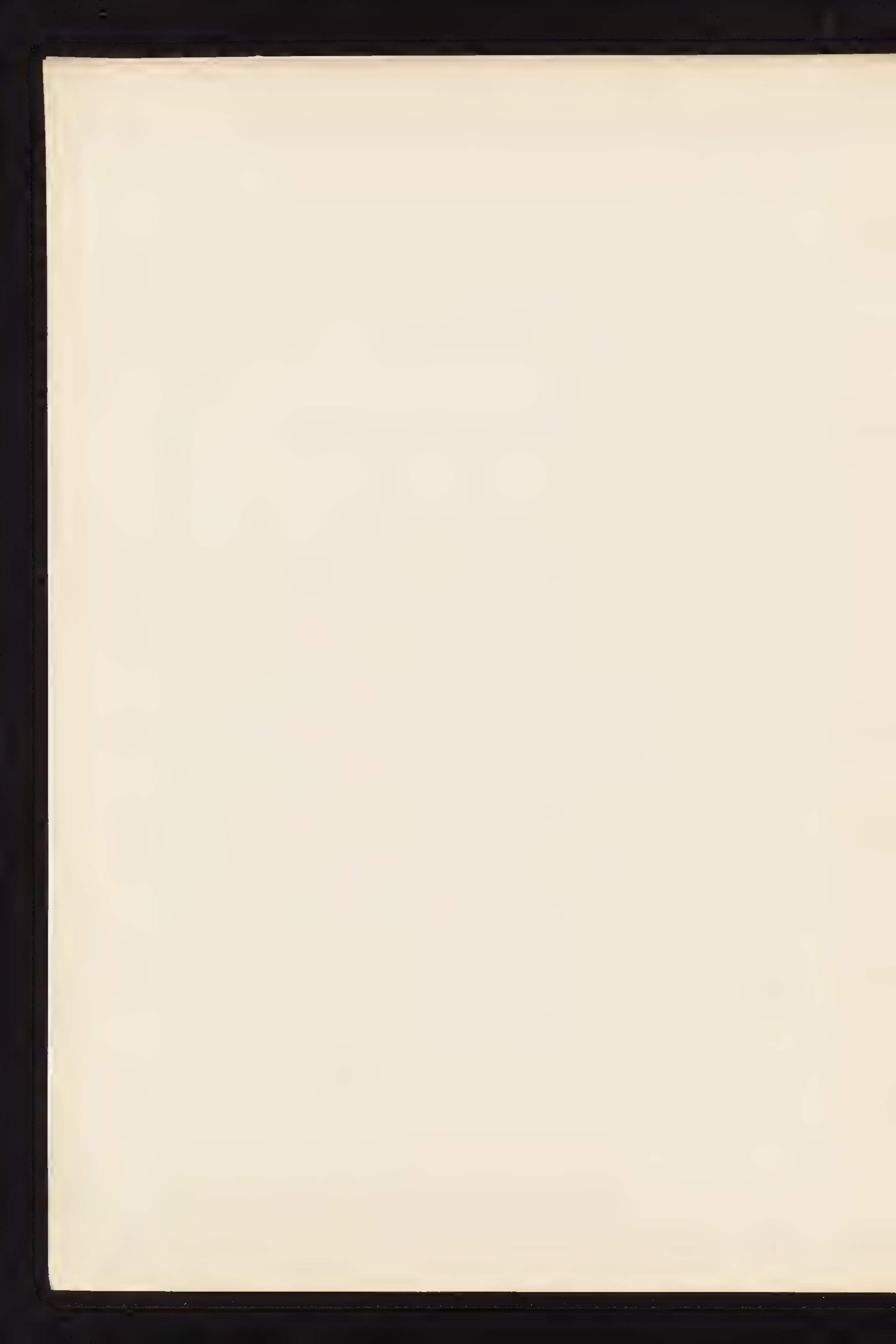
PRÉFECTURE

Façade principale sur la Cour





PRÉFECTURE





HOTEL DU PRÉSIDENT JEAN BOUHIER

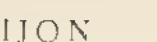
[illegible]

Porte en bois sculpté

Première moitié du règne de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs.
A. Calavas, Éditeur, Paris.

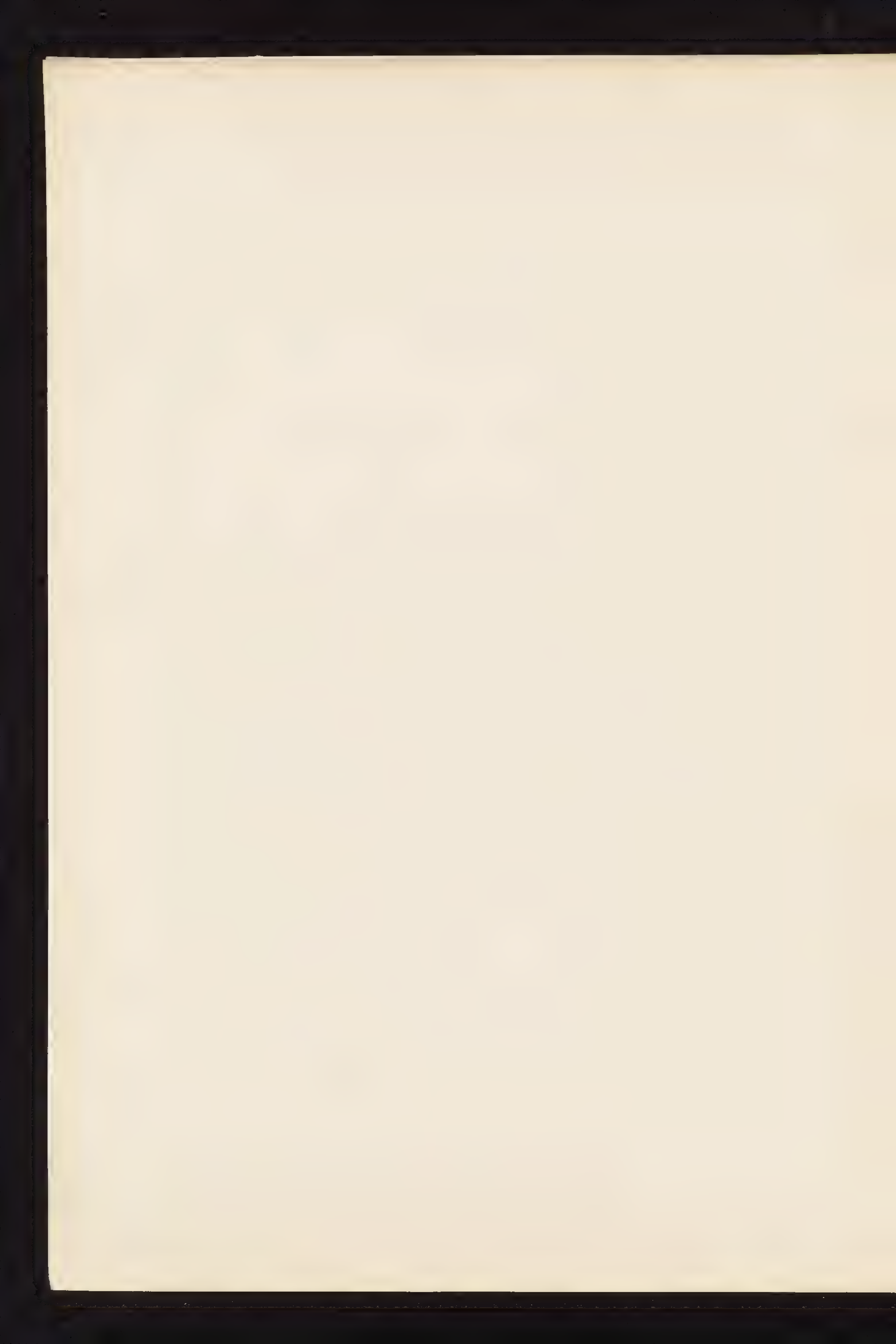




HOTEL DU PRÉSIDENT JEAN BOUHIER

Salon

M[illegible] du règne de Louis XV





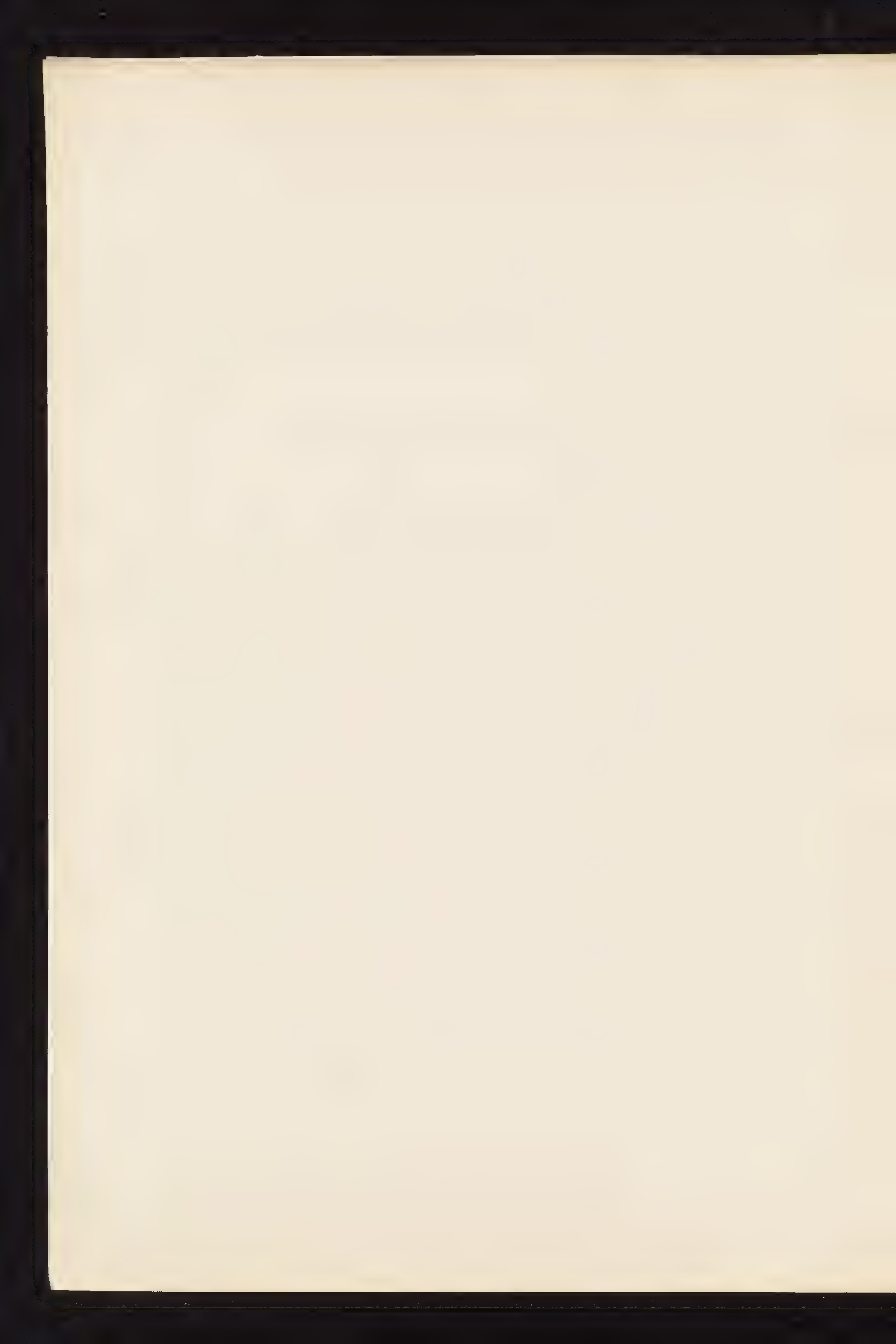
HOTEL DU PRÉSIDENT JEAN BOUHIER

rue Vauban 12

Détails du Salon

Epoque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs,
[illegible]





HÔTEL DU PRÉSIDENT JEAN BOUHIER

Rue Vauban 12

Salon

Cadre de Glace

Époque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris





HOTEL DU PRESIDENT JEAN BOUHIER





HÔTEL DU PRÉSIDENT JEAN BOUHIER

Dessus de porte en bois sculpté

Époque de Louis XVI

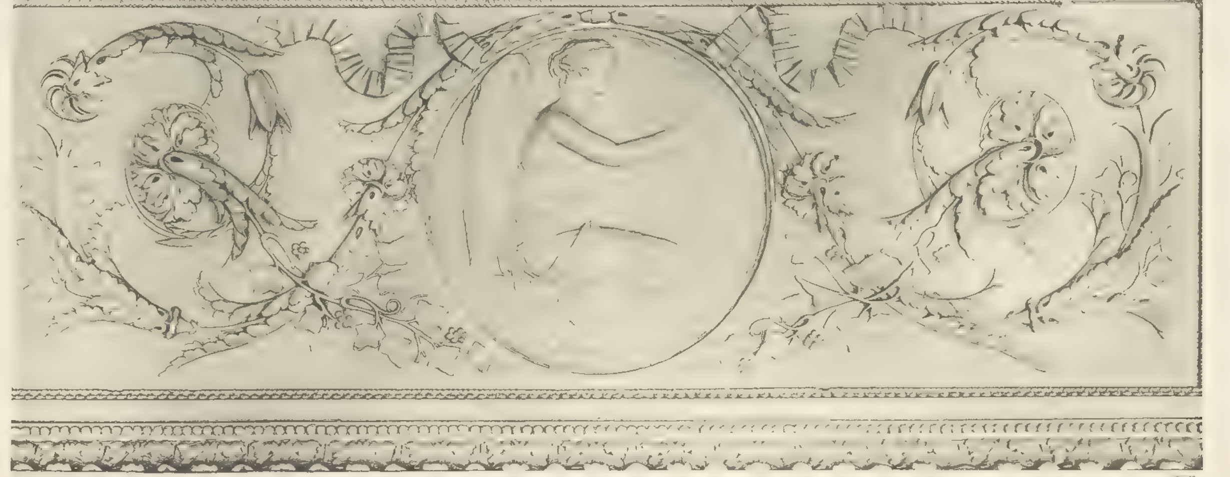








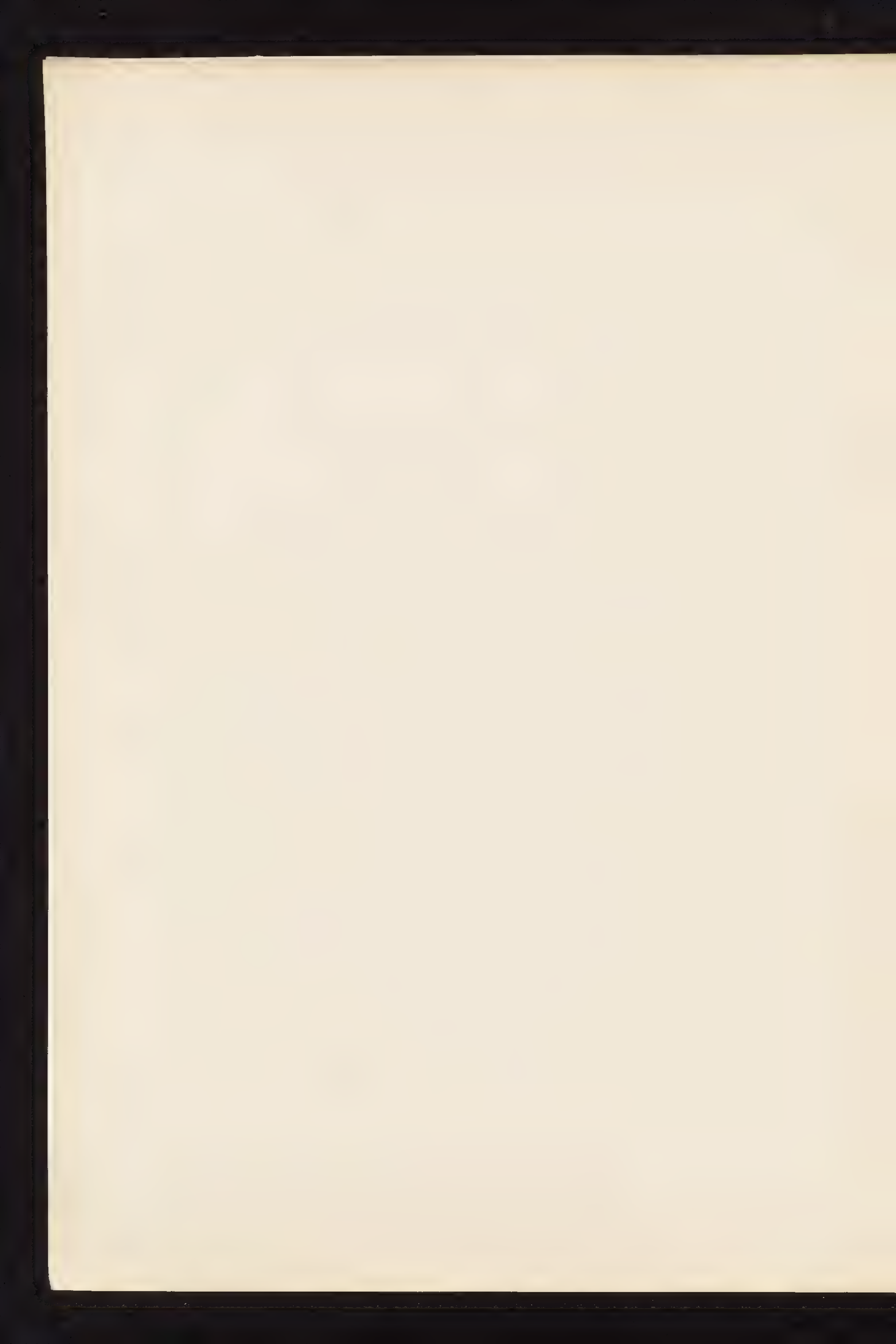




HOTEL DU PRESIDENT JEAN BOUHIER

Dessus de portes [illegible]

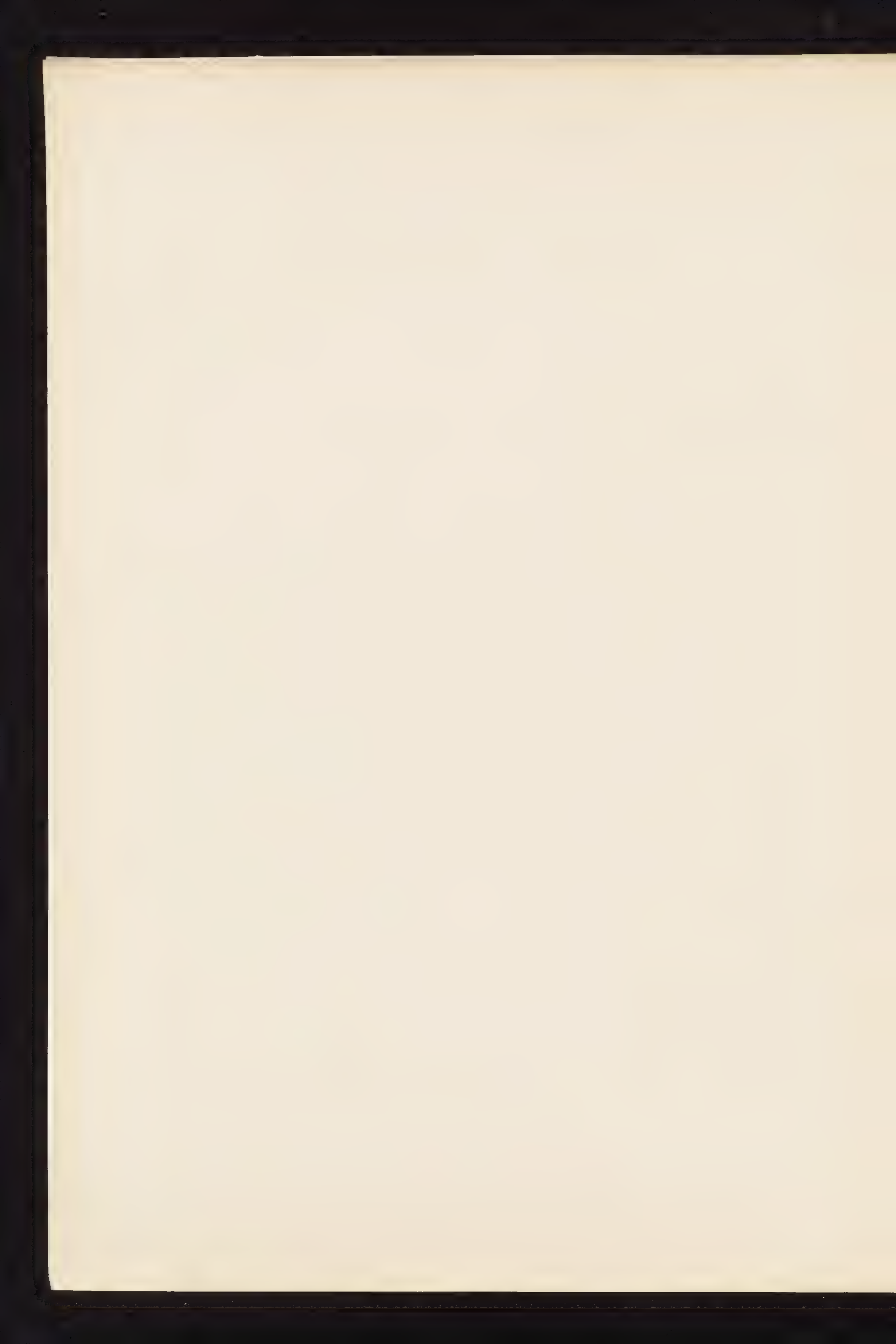
Époque de Louis XVI





HOTEL DE M. GAUTIN

Porte en bois sculpté

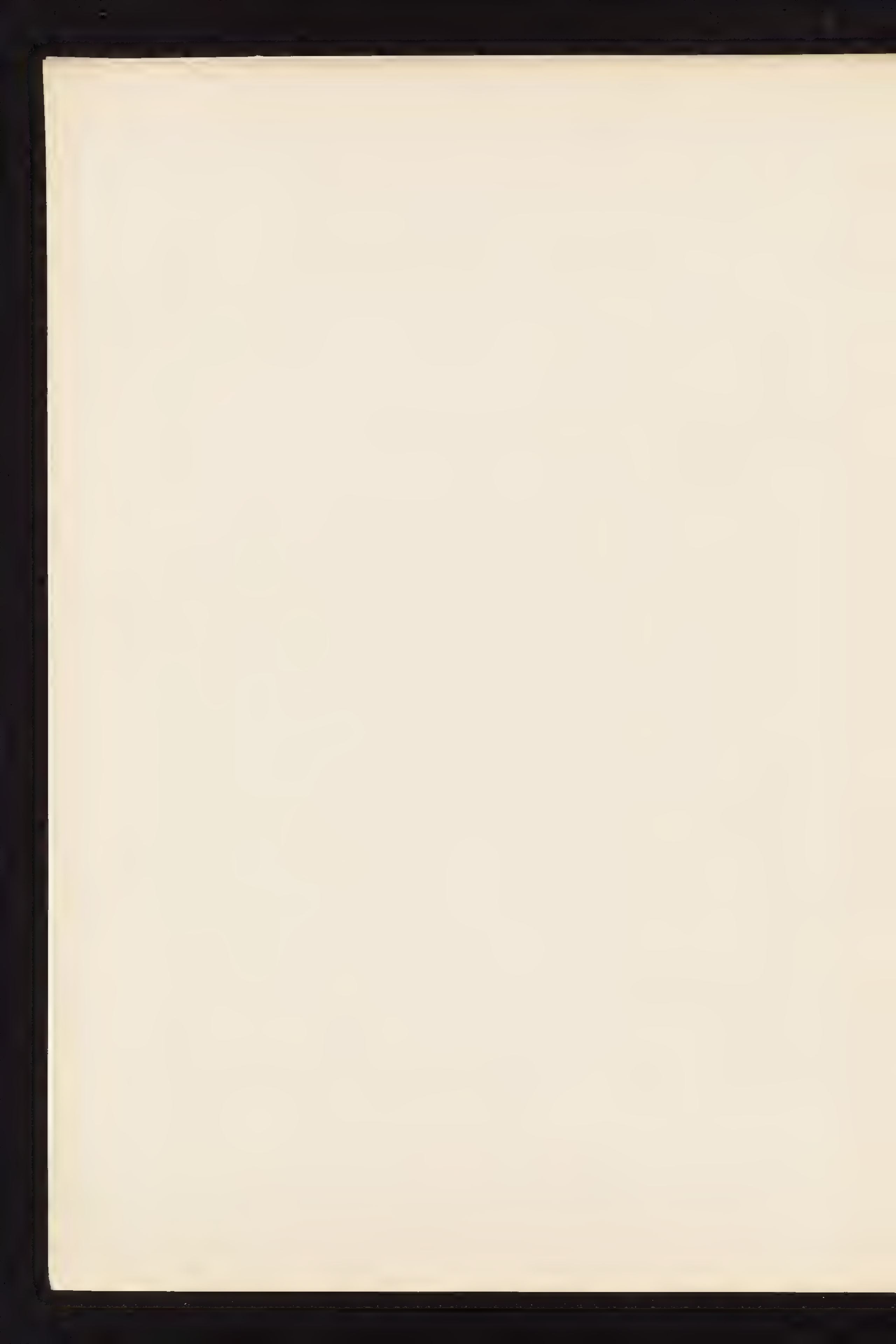




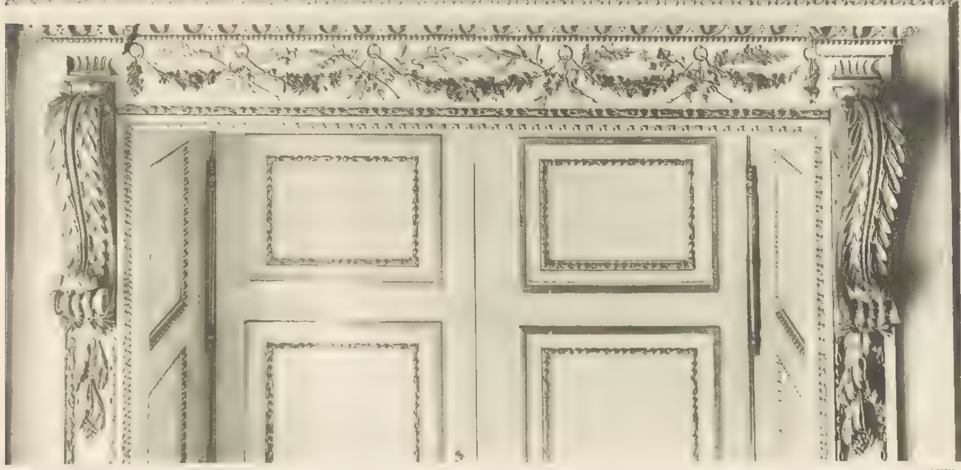
HÔTEL DE M. GA[illegible]IN

Salon

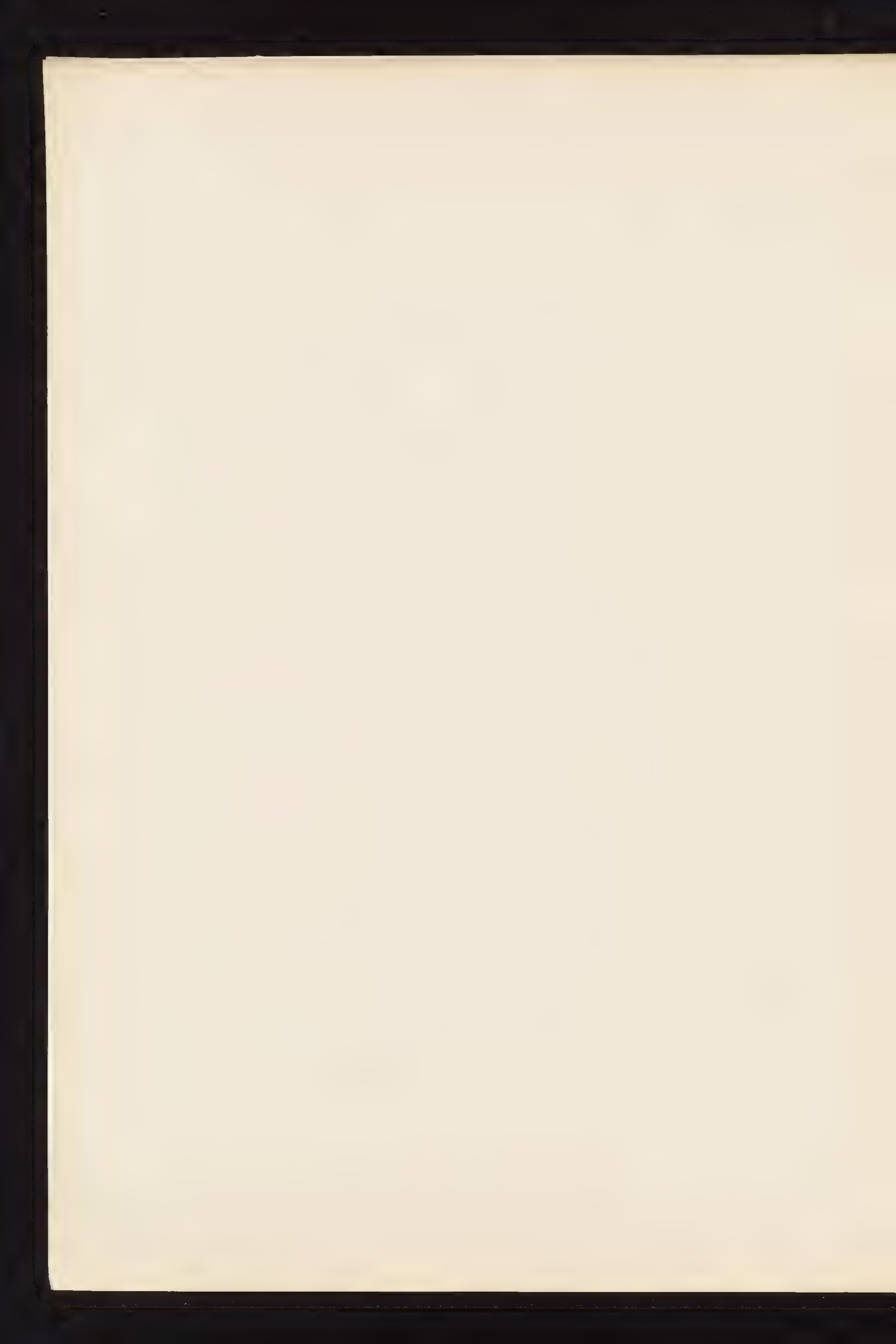
Époque de Louis XVI







HOTEL DE M. GAULIN







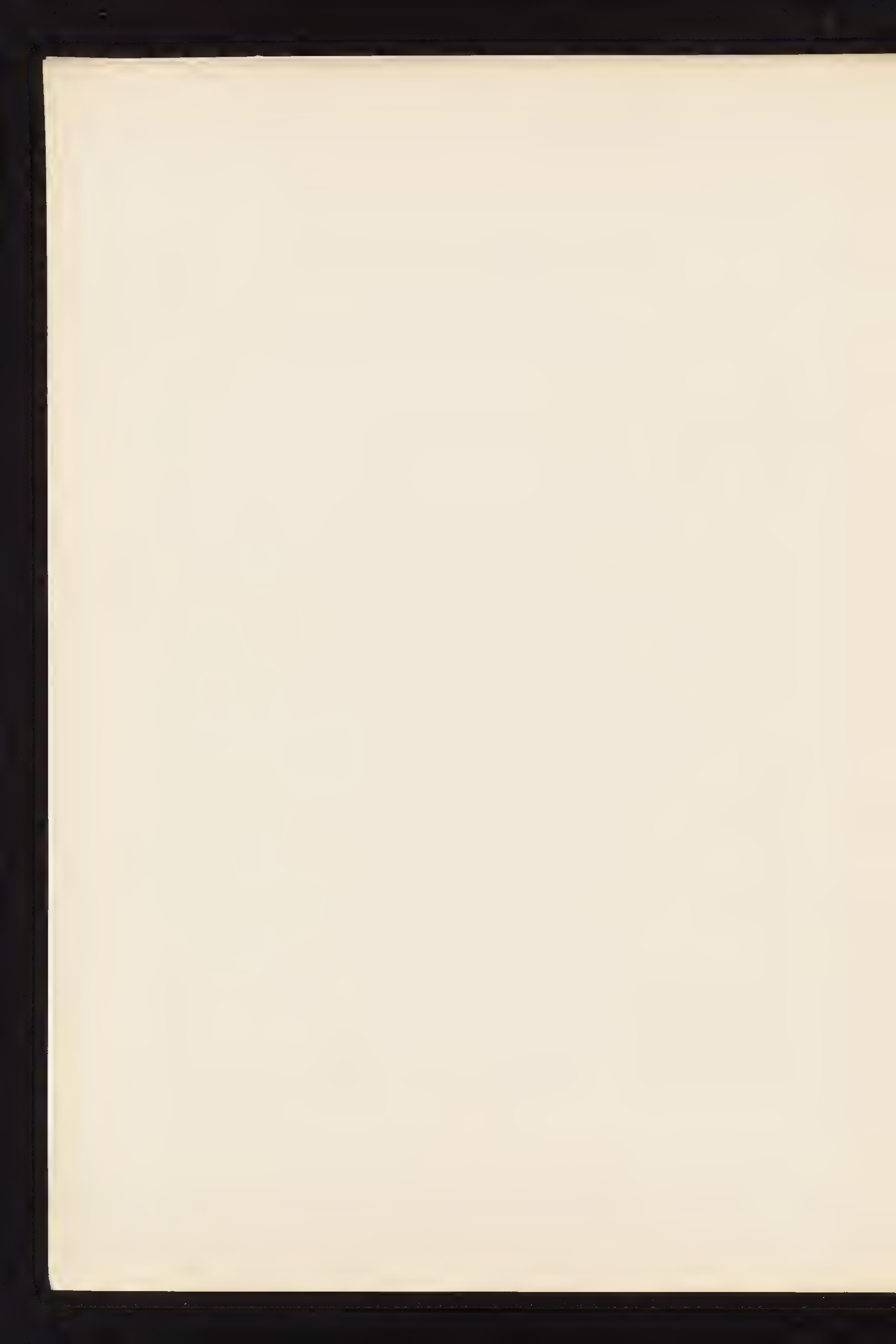


HOTEL DE M. GAULIN

Dessus de porte du Salon

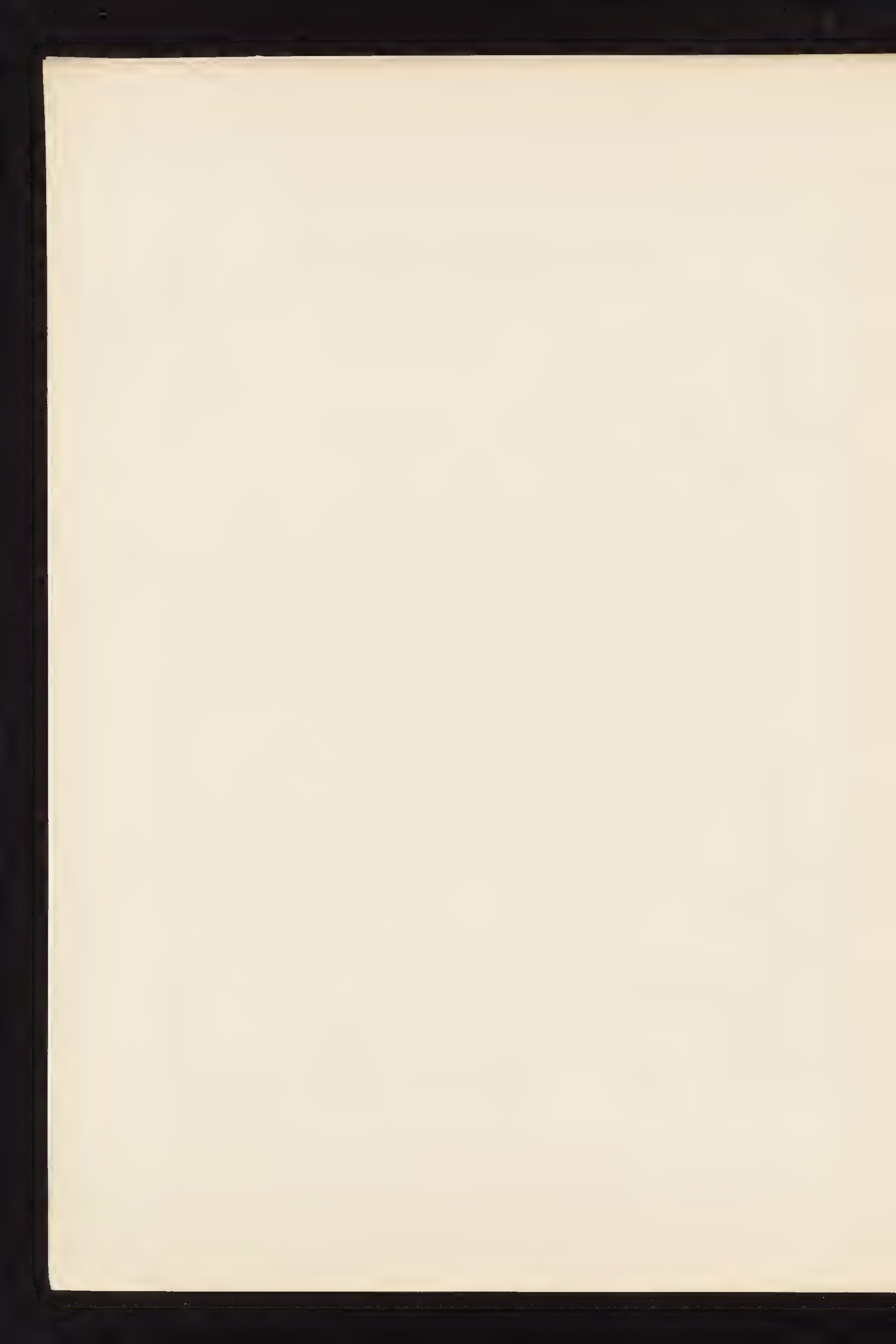
Bas-reliefs en plâtre

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris





HOTEL DE M. GAULIN



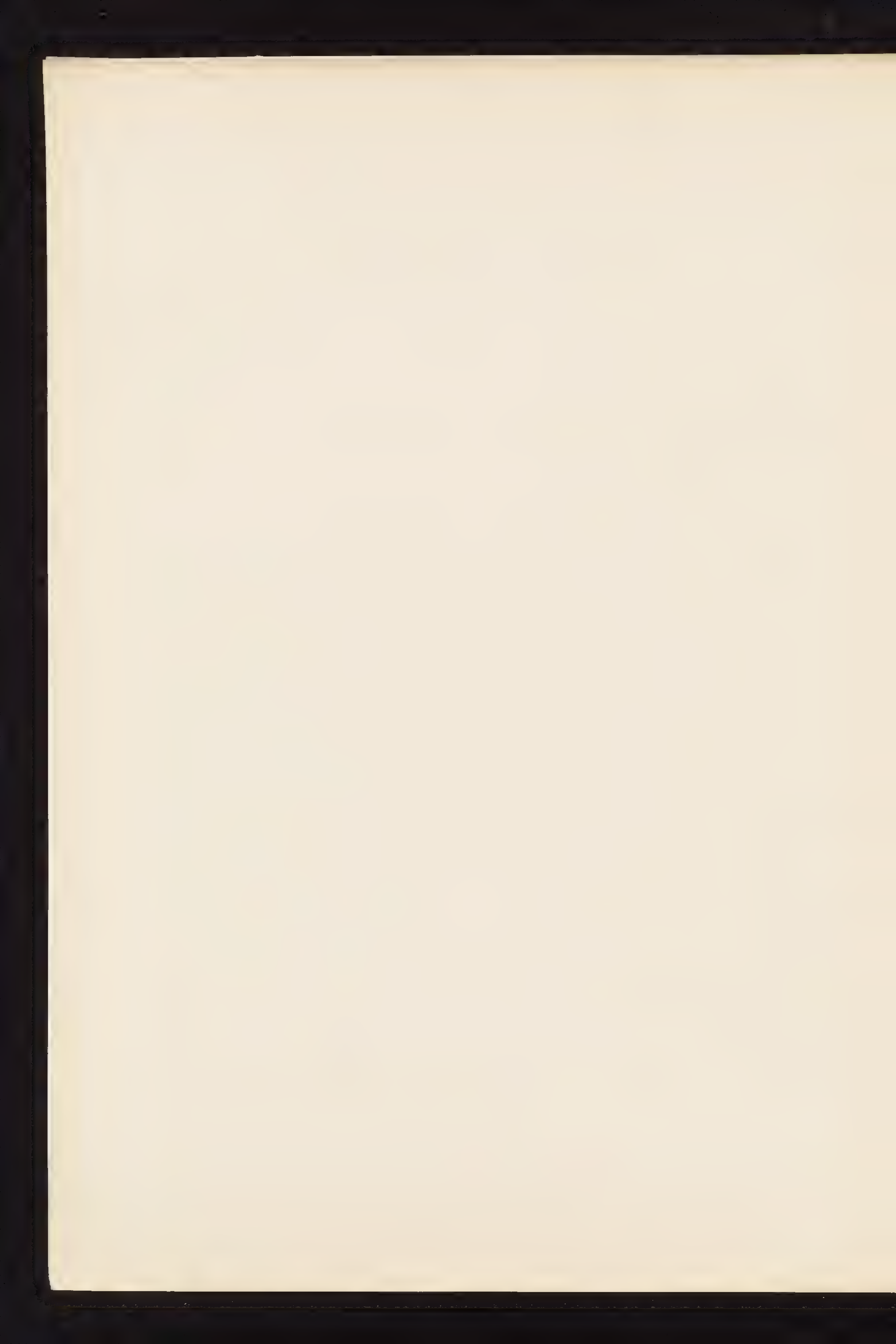




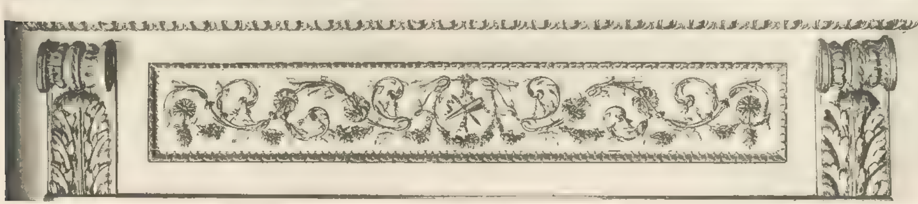
HOTEL DE M. GAULIN

[illegible]

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris







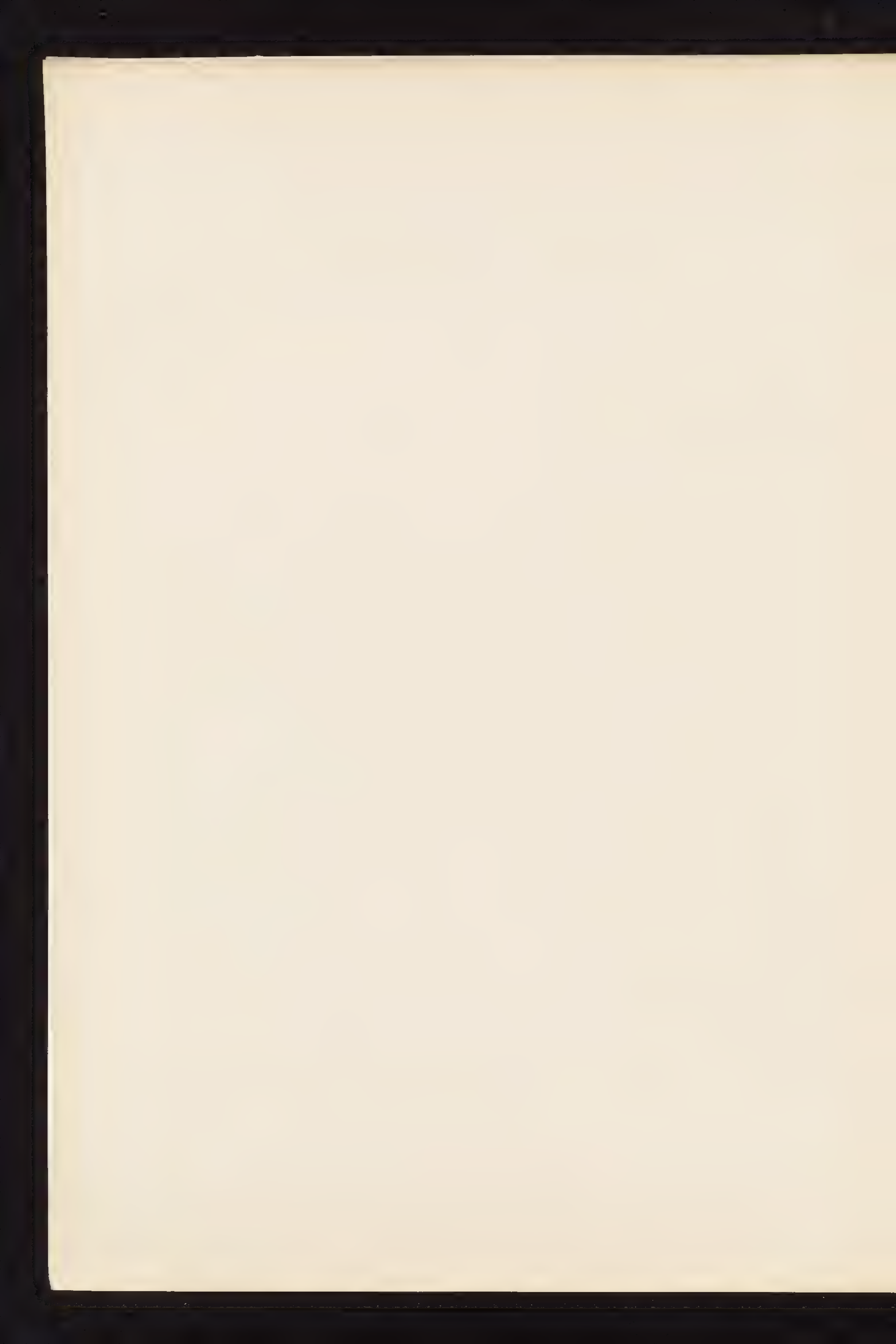




HOTEL DE M. GAULIN

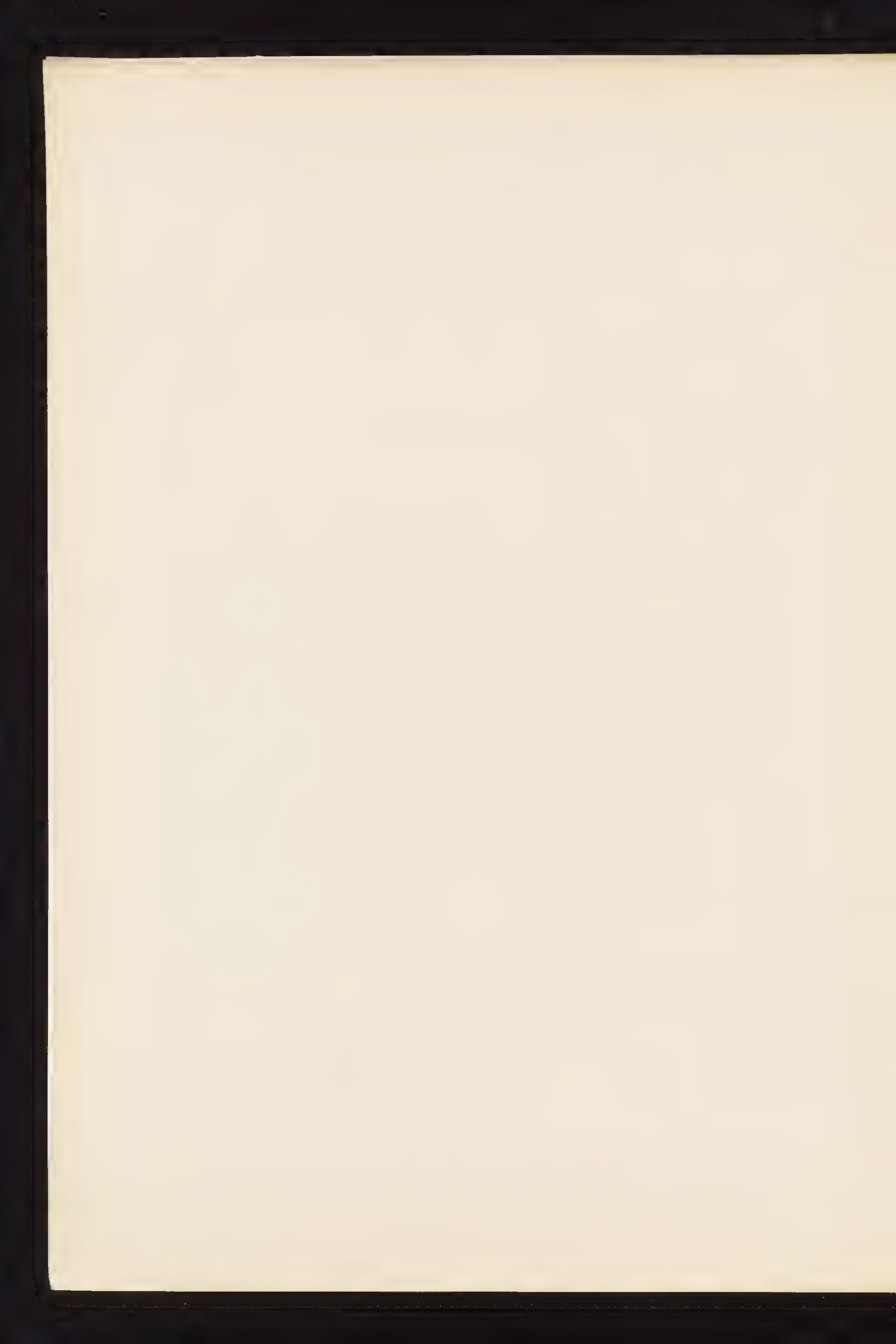
Bibliothèque

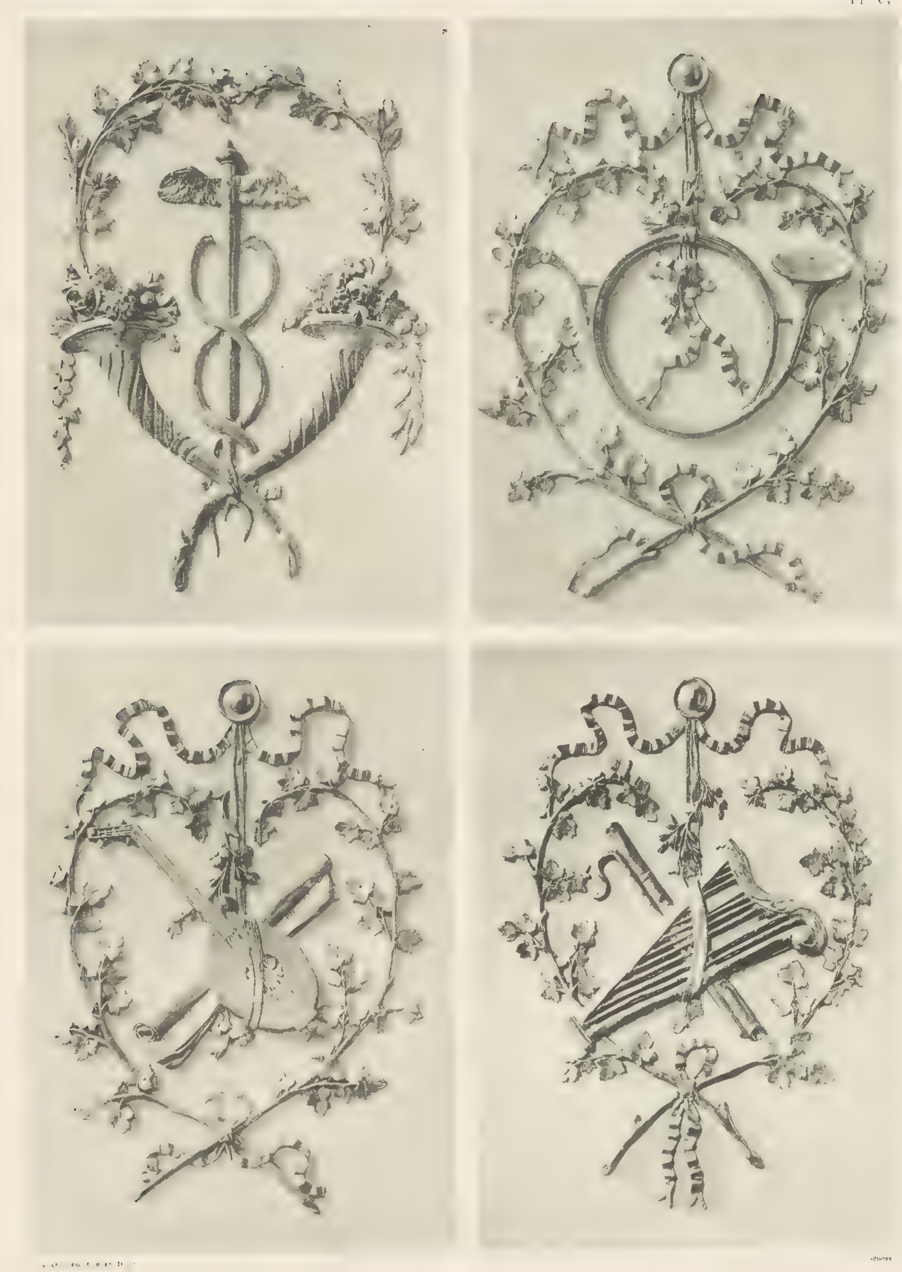
[illegible]



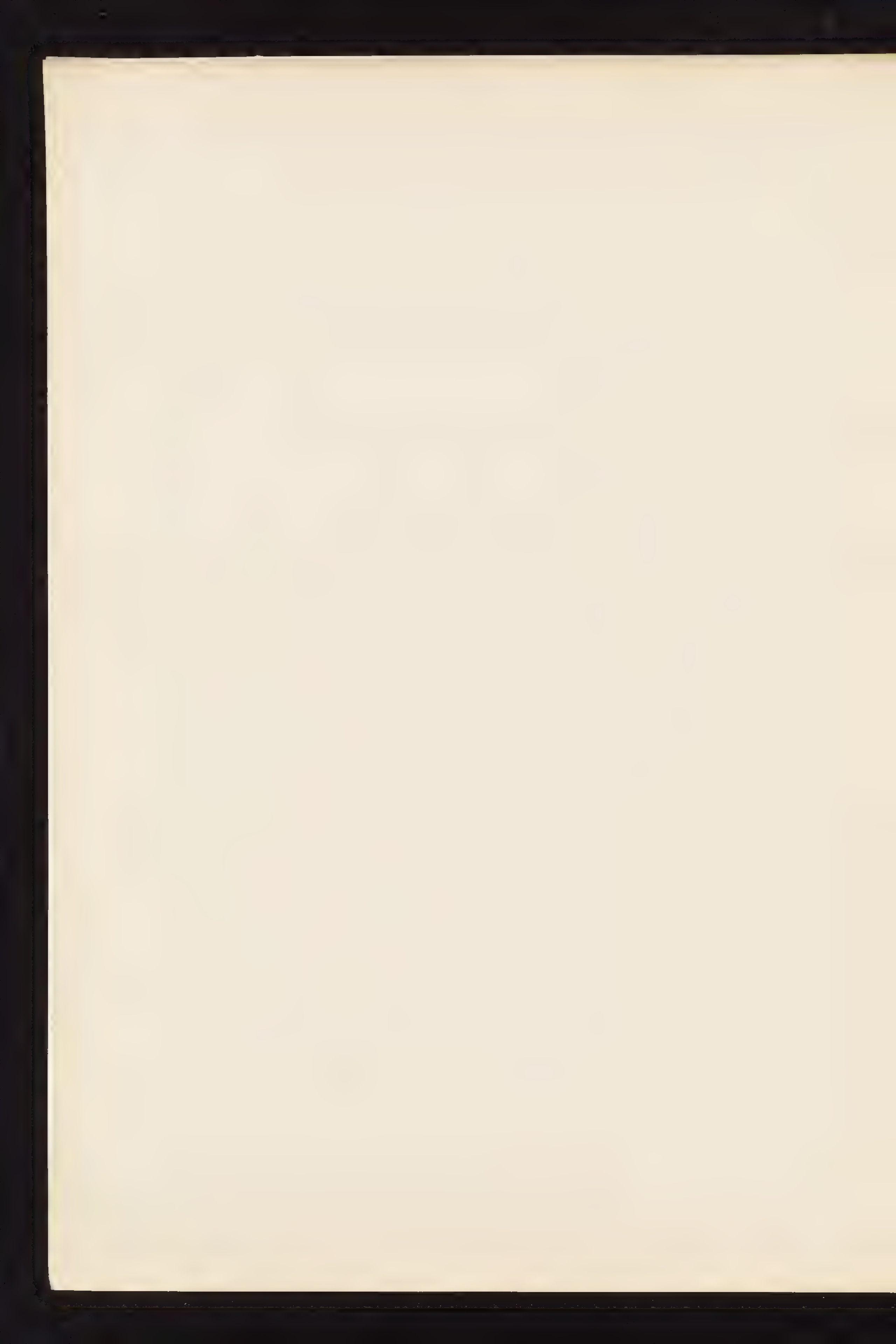


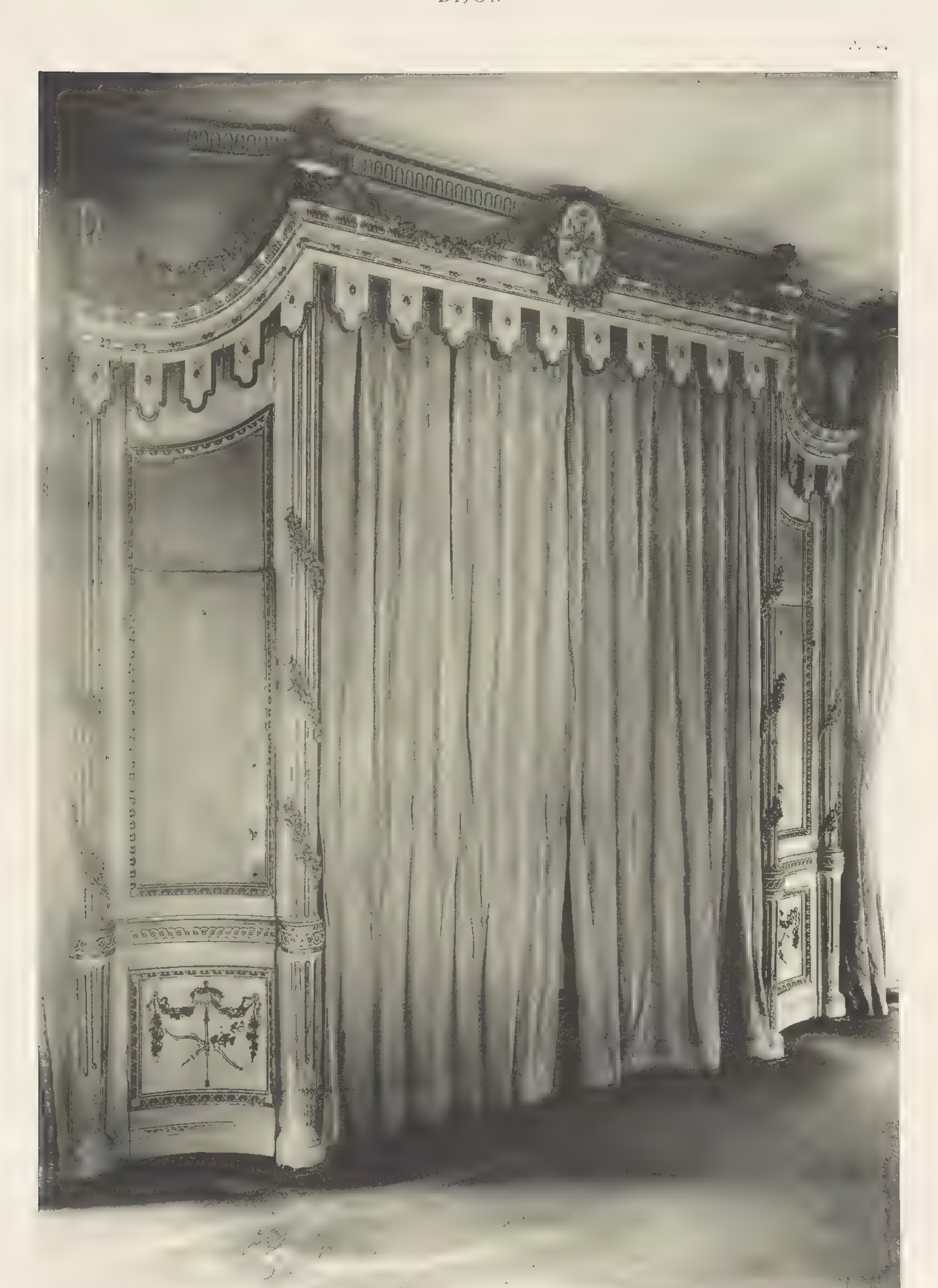
HOTEL D. M. GAULIN





HÔTEL DE M. GAULIN
[illegible]
[illegible]
Époque de Louis XVI

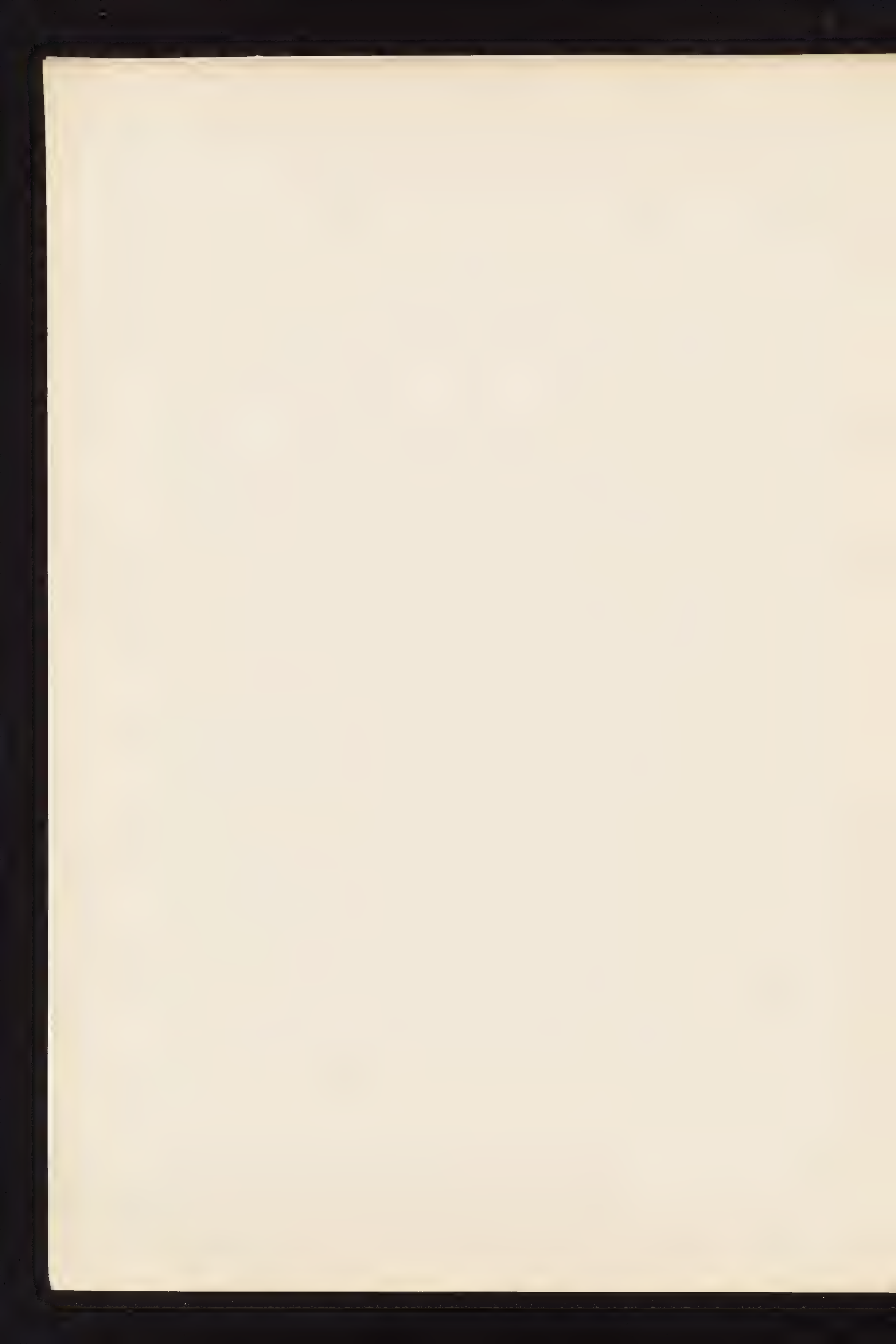




[illegible] D. M[illegible]

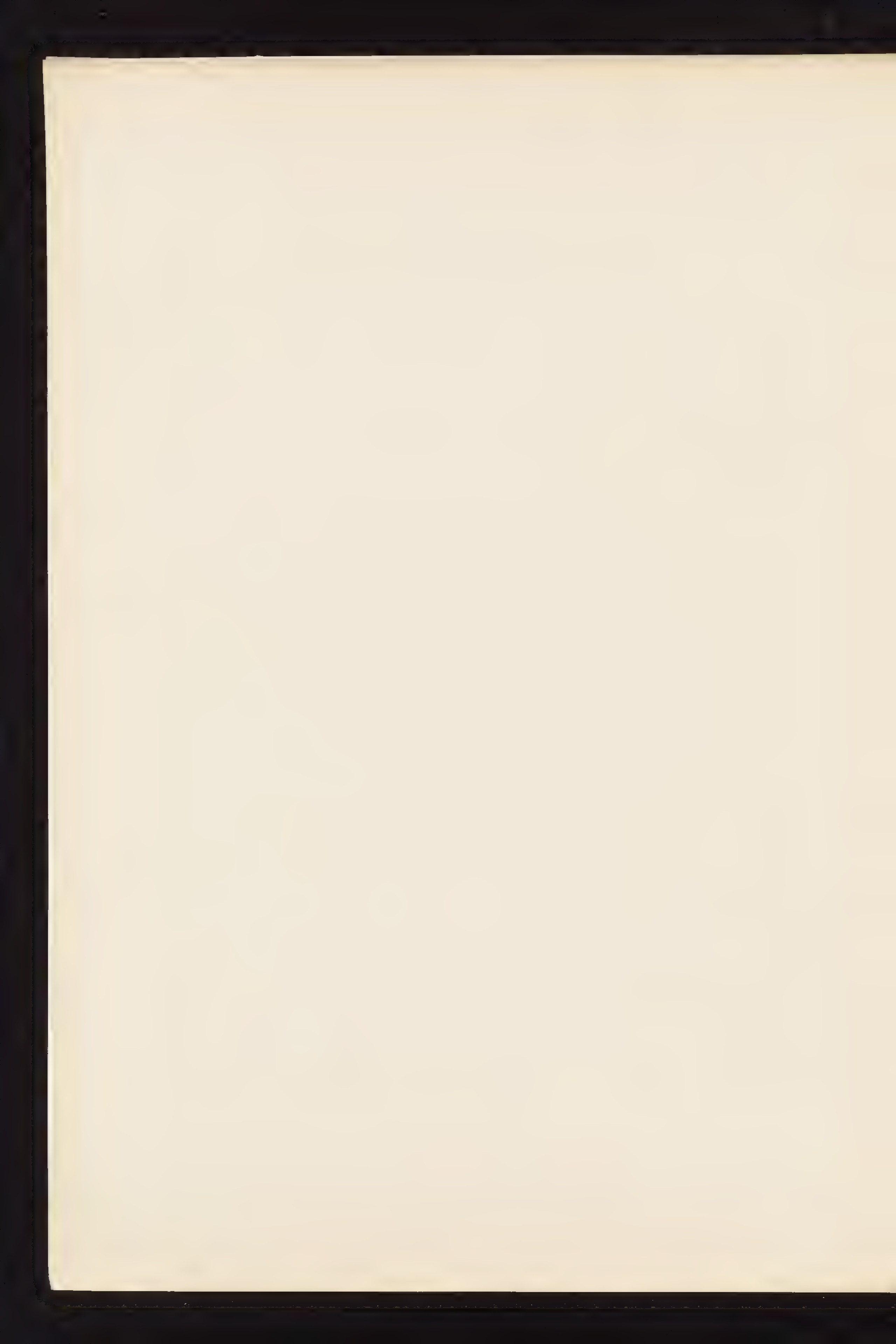
[illegible] Louis XVI

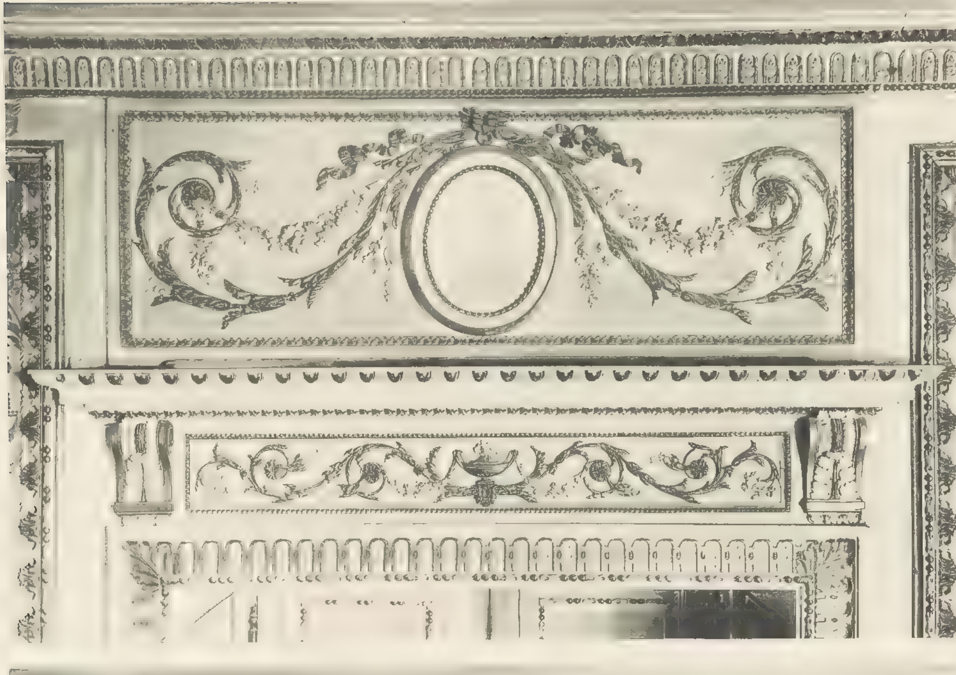
Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur, Paris





HOTEL DE M. GAULIN
Chambre à coucher
Époque de Louis XVI







HOTEL DE M. GAULIN

[illegible]

Dessus de [illegible]

Sculptures attribuées à Jérôme Mar[illegible]

Époque de Louis XVI





HOTEL DE M. GAULIN

Chambre à coucher

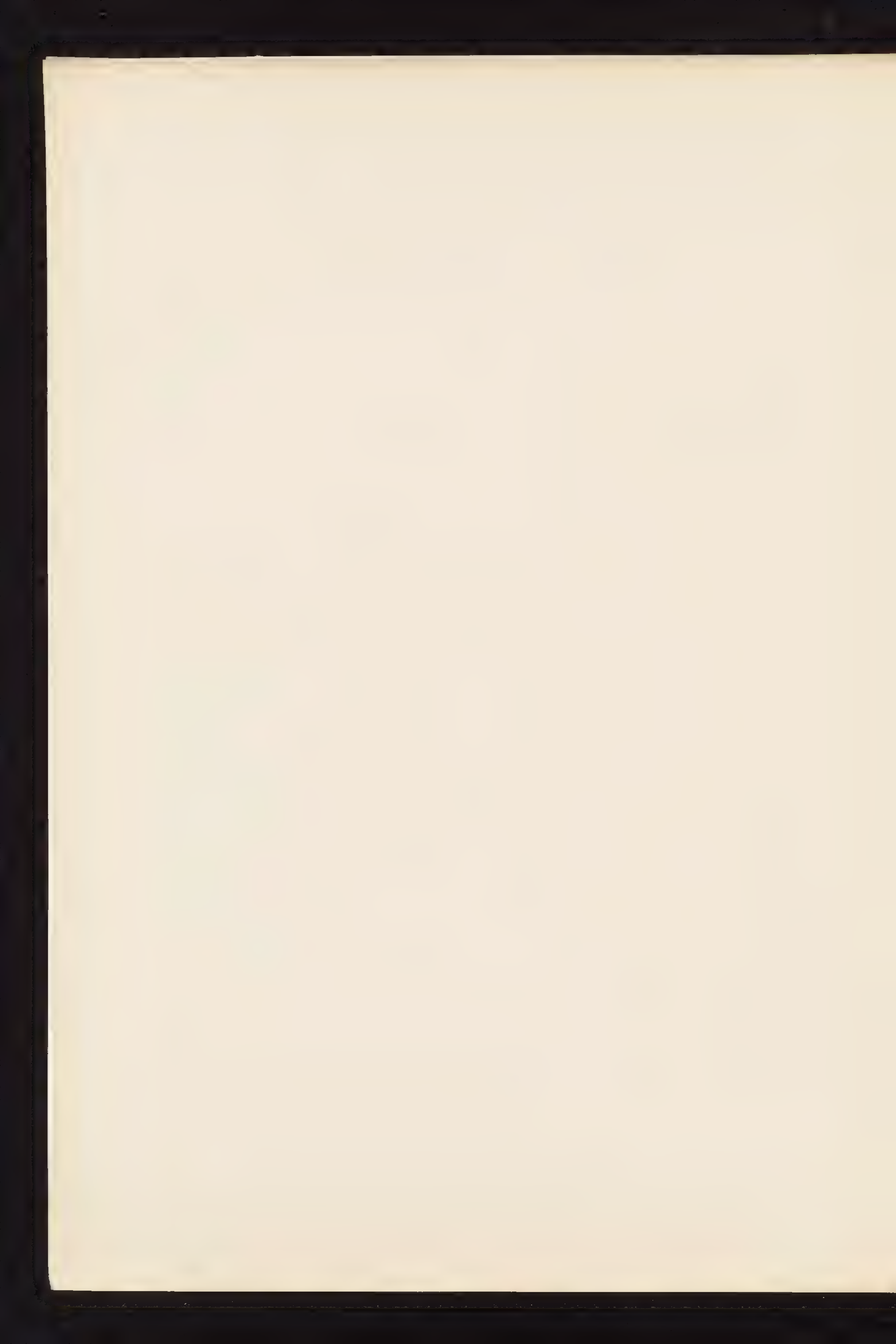
Cheminée en Marbre blanc

Époque de Louis XVI





HOTEL DE M. ROUGET
5, rue [illegible]
Salon
Époque Louis XVI

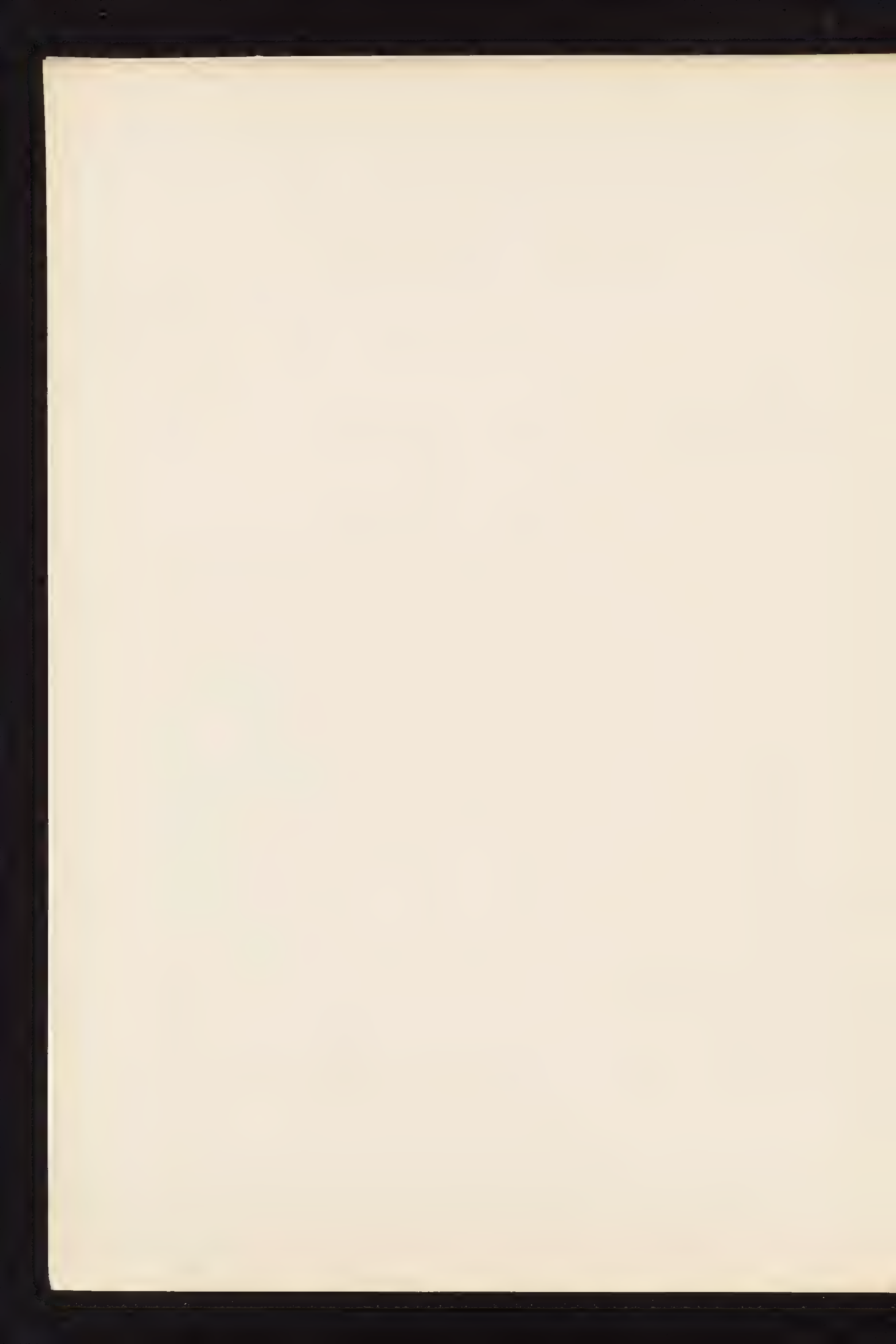




HOTEL DE M. ROUGET

Boiseries du Salon

Époque de Louis XVI



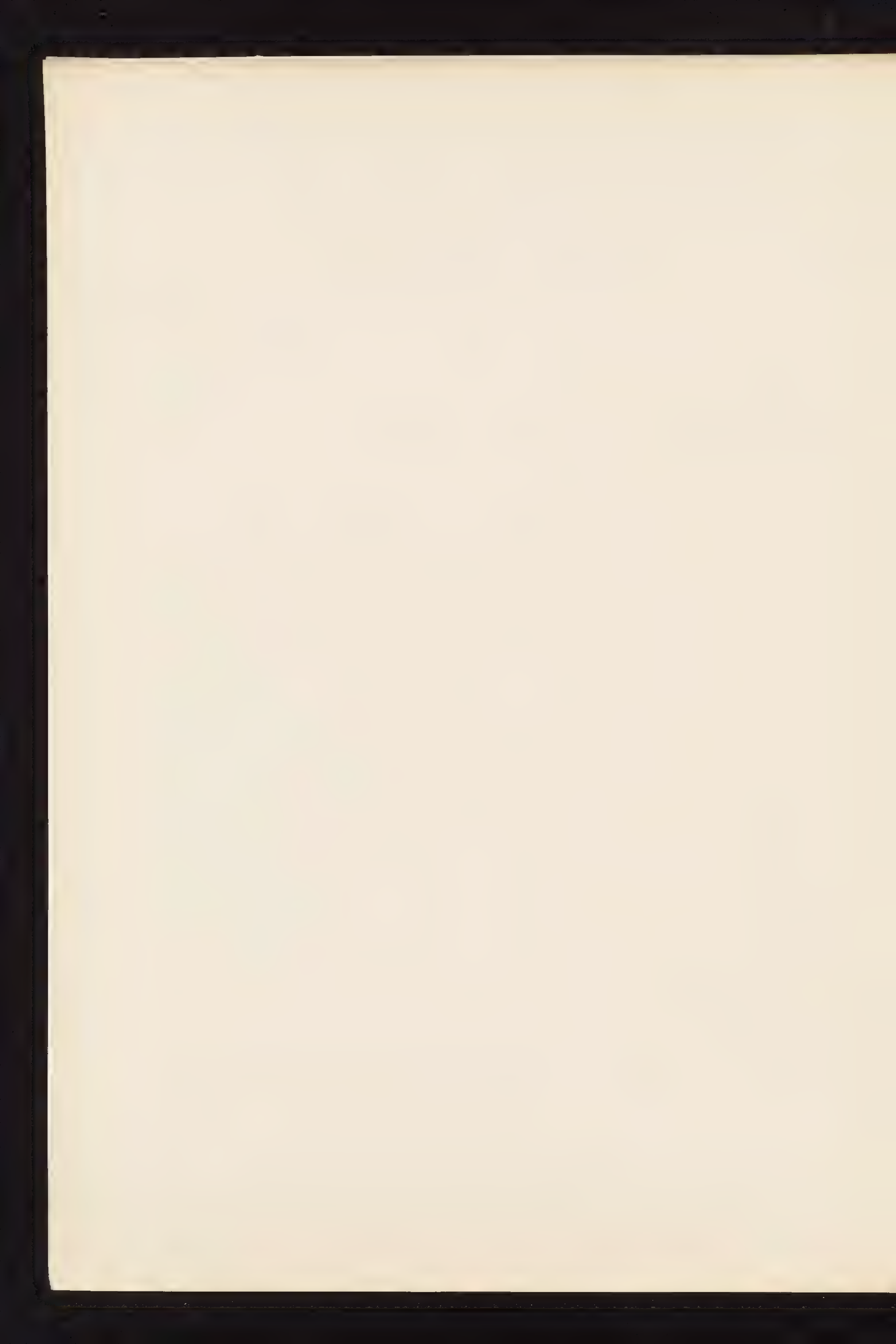


HOTEL DE M ROUGE

Bibliothèque

Époque de Louis XVI

Librairie des Arts décoratifs
A. Calavas Éditeur, Paris

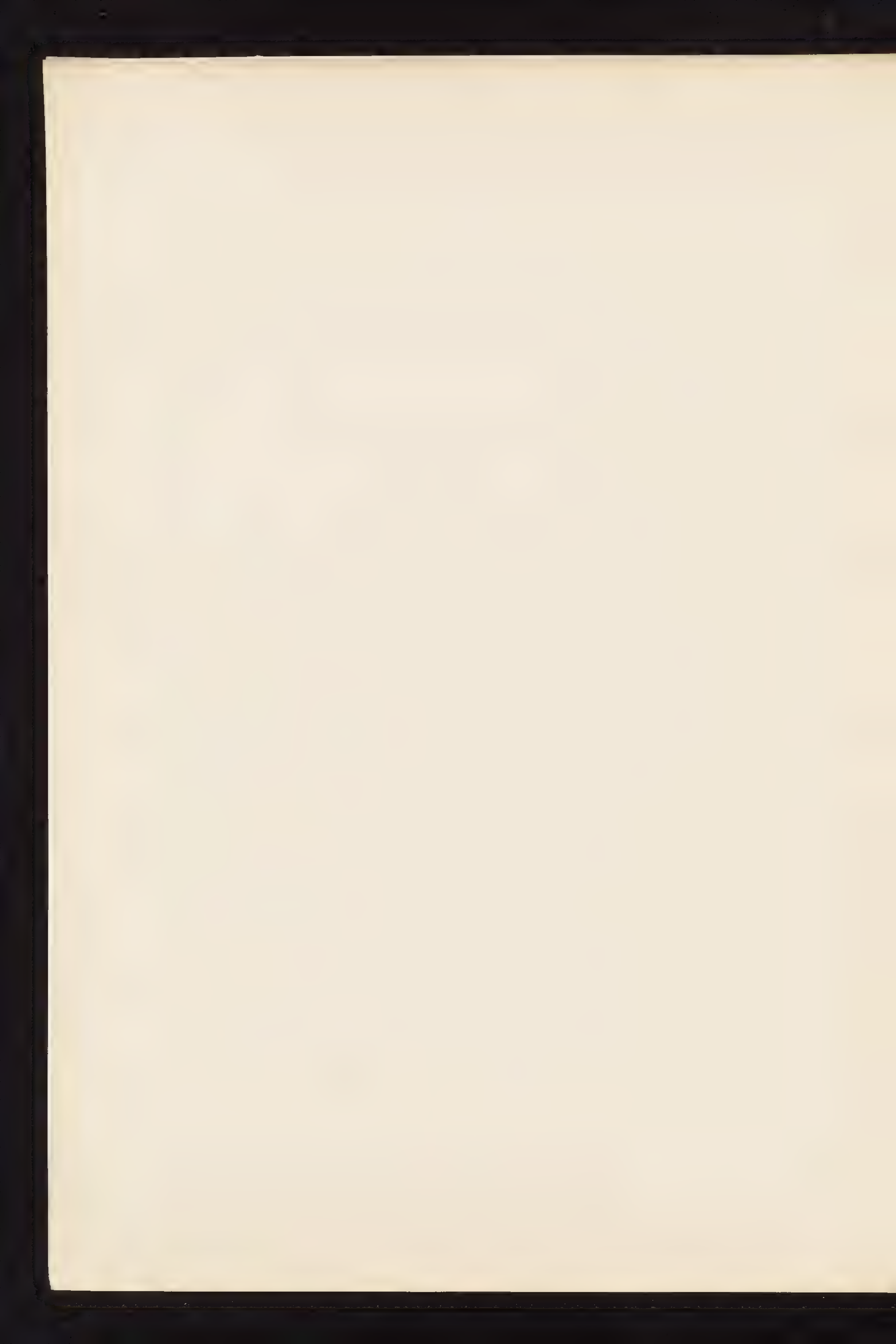




HOTEL DE M. ROUGE

Bibliothèque

Librairie des Arts Décoratifs











Cliché Remy Bonnet Dijon

DESSUS DE PORTES

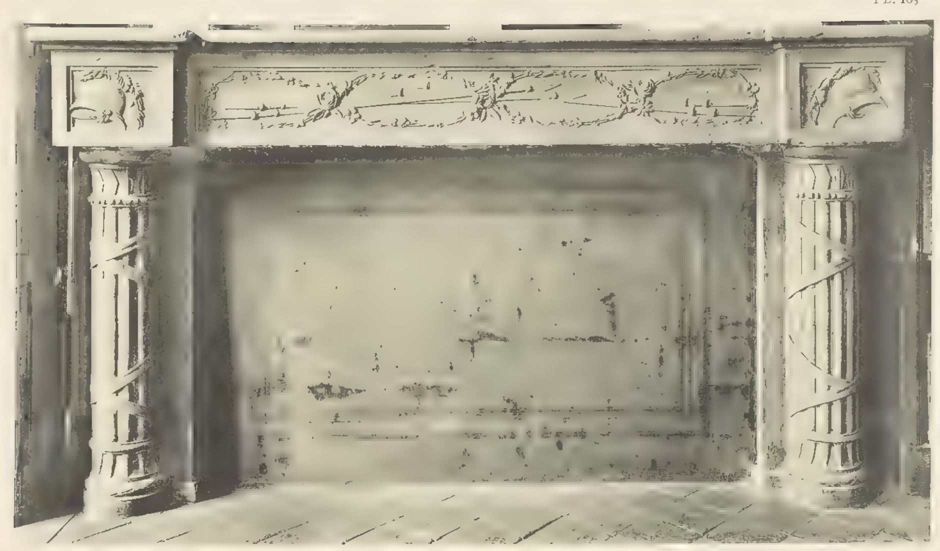
Hôtels de Messieurs Gaudemet et Rougé

Bois Sculpté

Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur Paris







CHEMINÉES

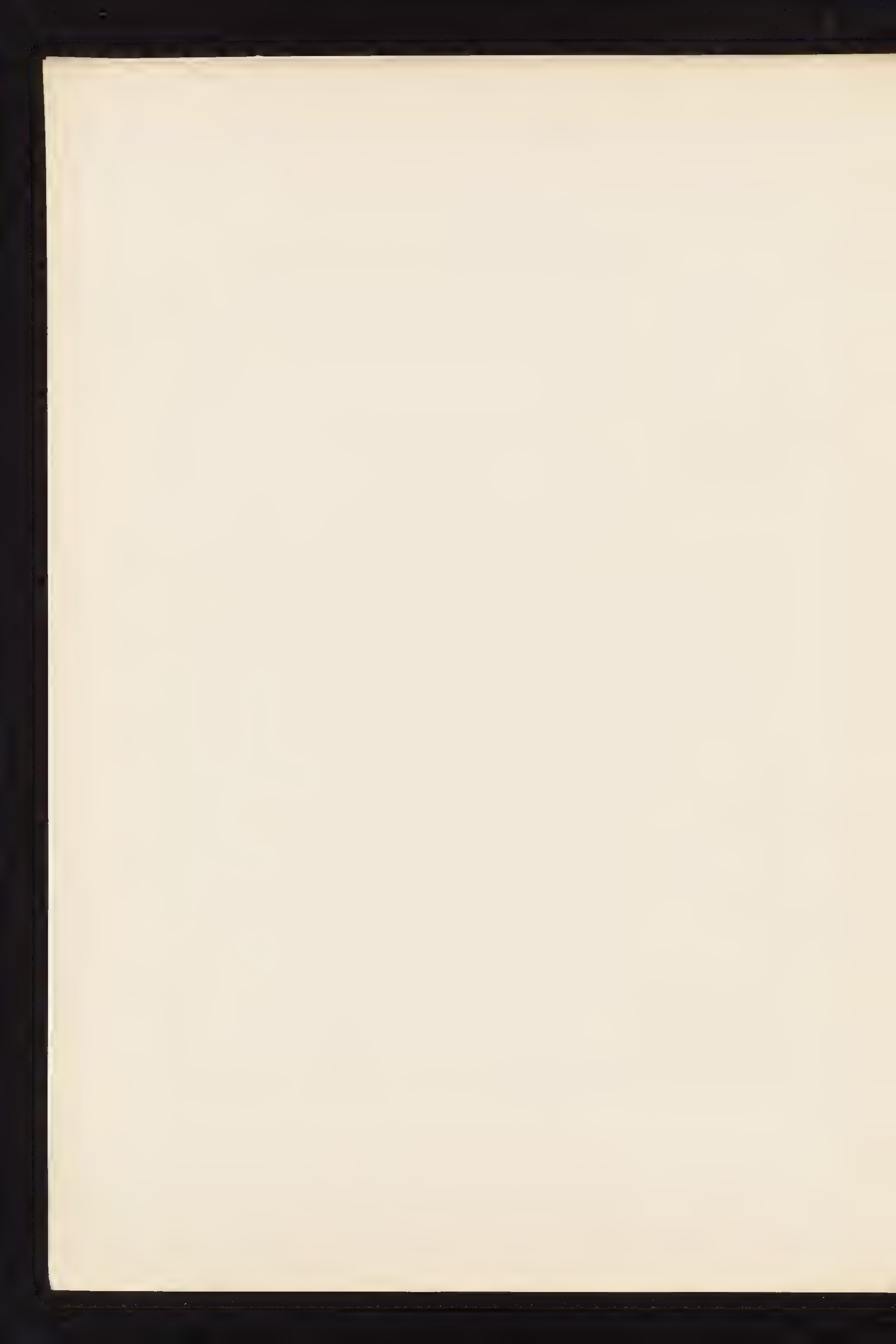
aux Archives Départementales

et dans le salon de M. Goudemet, ancien hôtel de Migieu





HOTEL DE M. BORDET

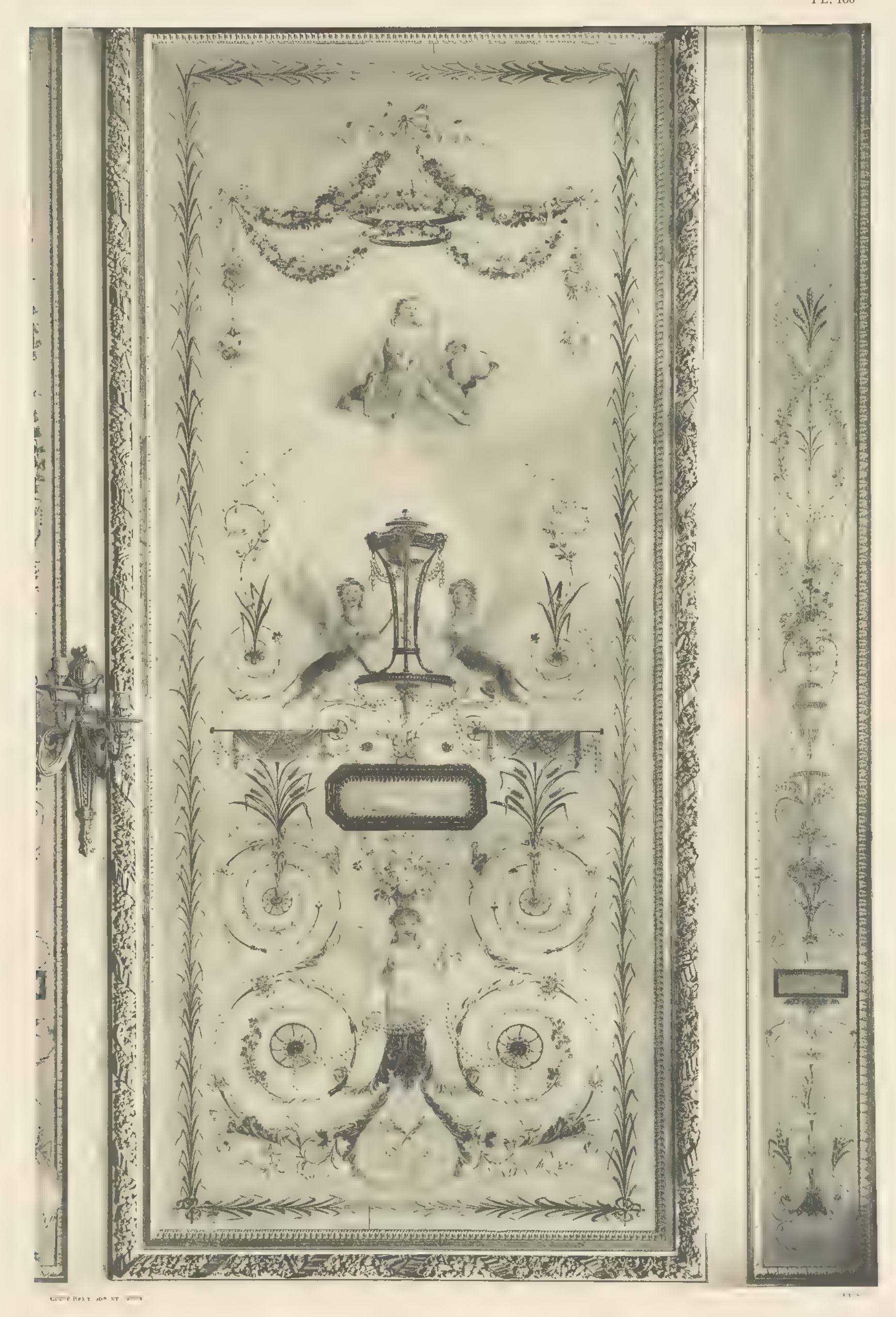




HOTEL DE M. BORDET
(ancien hôtel de [illegible] pierre)
Plafond peint du Salon
Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas Éditeur, Paris





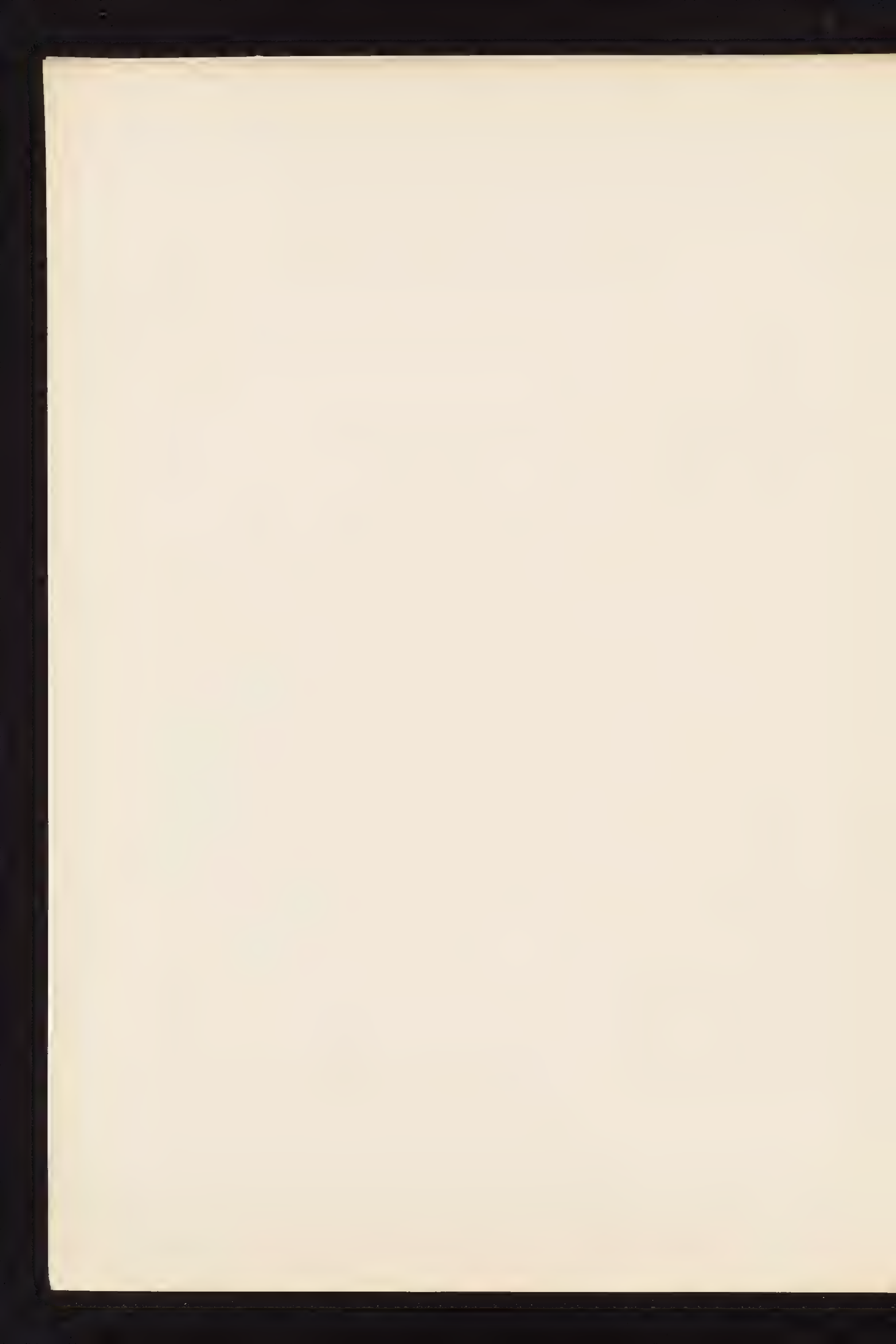
HOTEL DE M. BORDET

(Ancien hôtel de Dampierre

Panneau peint du Salon

Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas Éditeur Paris









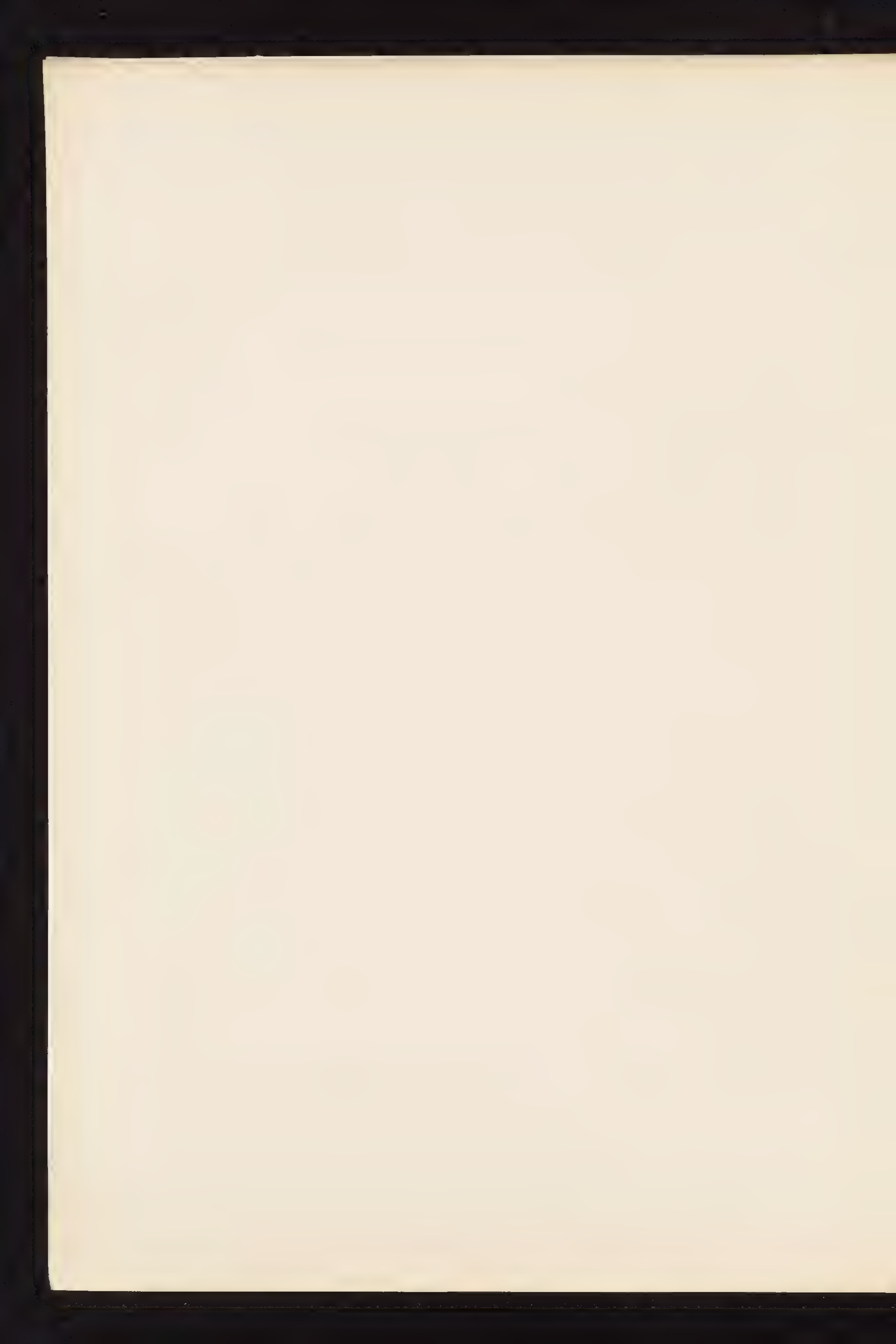


HOTEL DE M. BORDET

(Ancien hôtel de Dampierre

Angle du plafond, voussure et panneaux peints du S

[illegible] XVI





Cliché Rémy Gonget, Dijon

Déposé

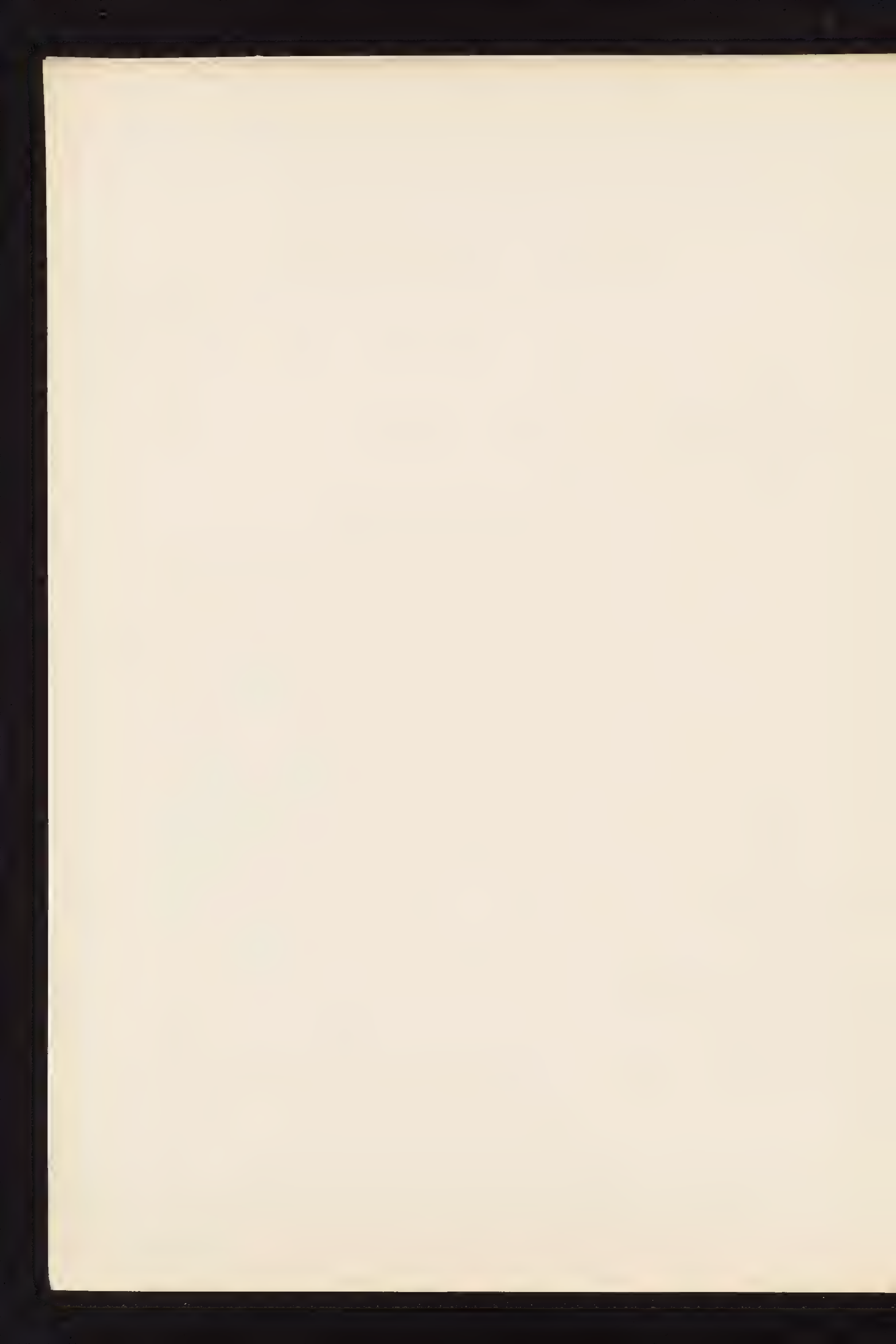
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE

Ancien hôtel d'Esterno

Porte

Époque de l'Empire

Librairie des Arts Décoratifs
A. Calavas, Éditeur, Paris





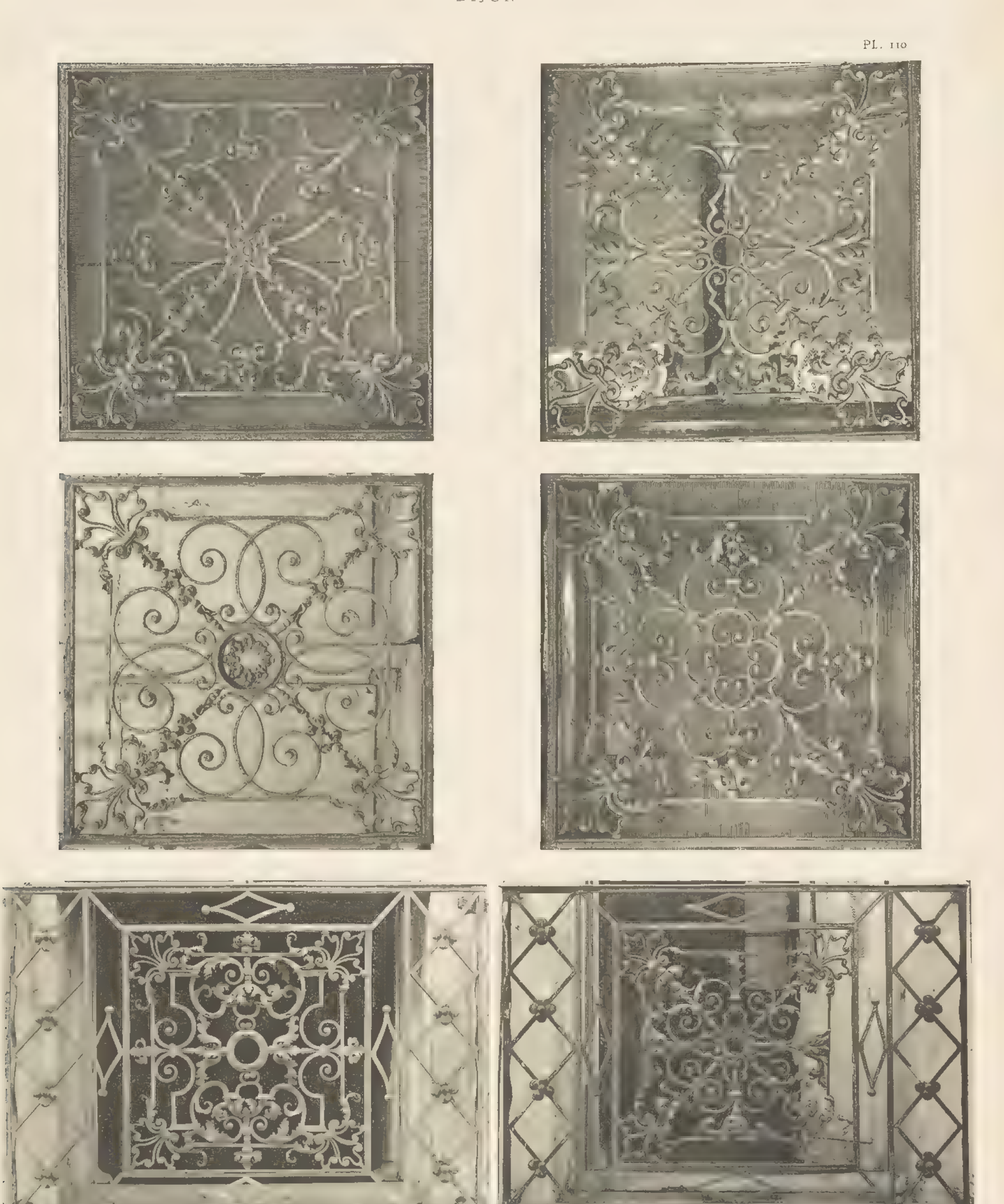




FERRONNERIE

1 Rampe de la Maison Dubret
[illegible]
Fin du XVII siècle
2 Balcon du Palais des États
Époque de Louis XV
3 Panneau de la porte [illegible] du Palais des États
4 Rampe de l'hôtel de M. Rouge
Époque de Louis XVI

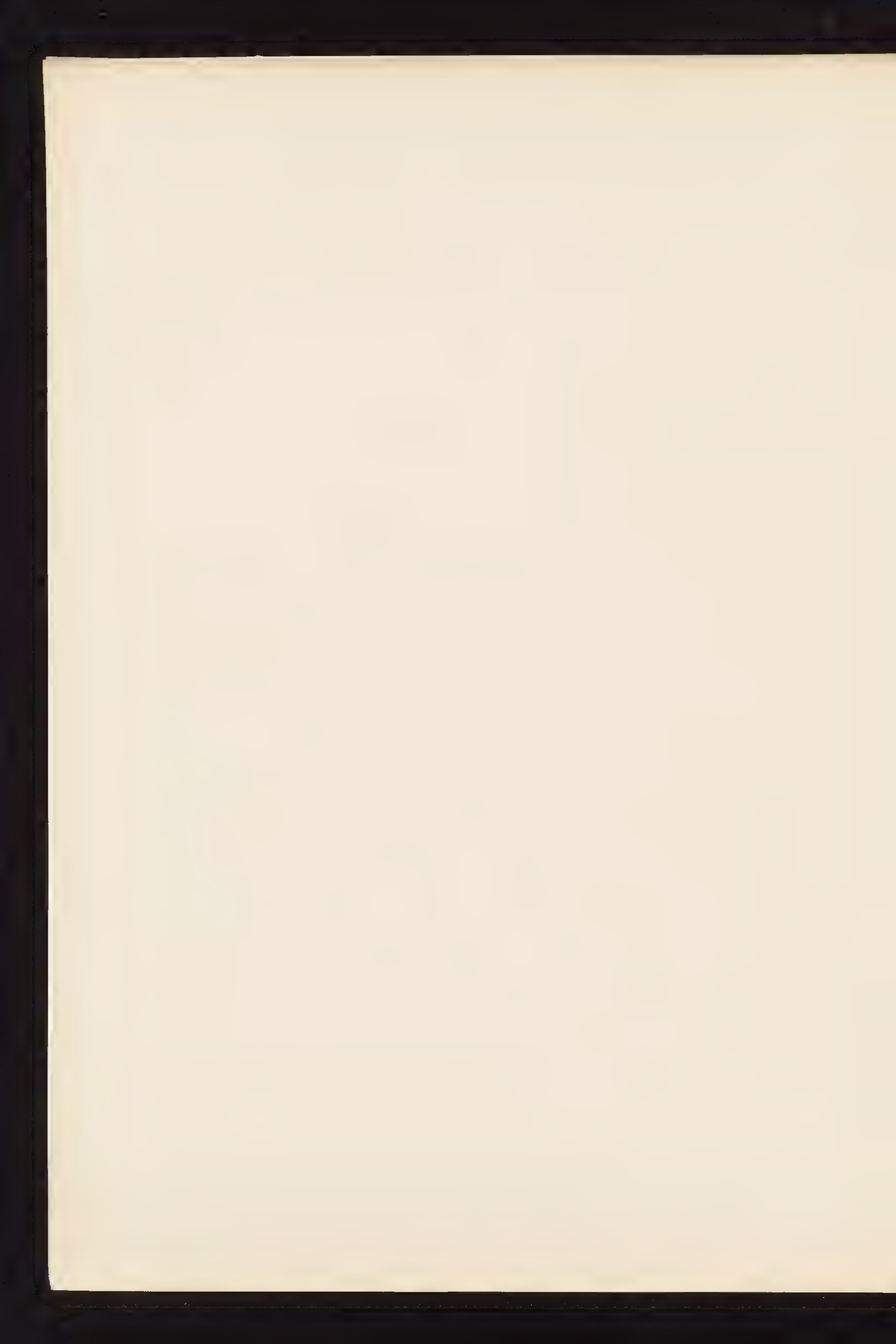




COUVENT DE LA VISITATION

Grilles

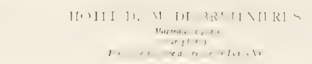
Fin du XVIIe siècle





HOTEL DE M. DE BRETENIÈRES

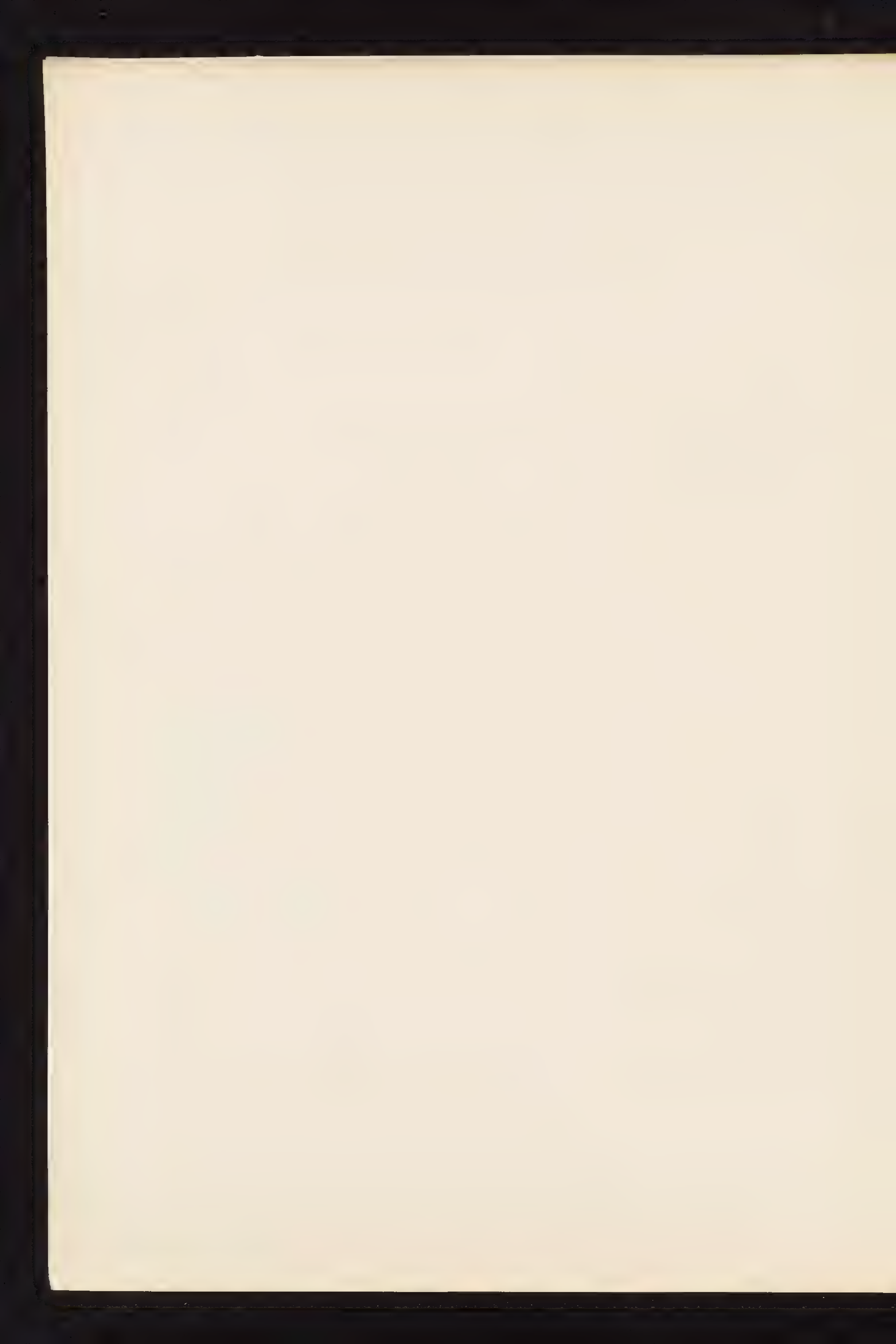
Marteau de porte

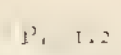


PALAIS DES ÉTATS

Aile orientale

Marteau de Porte





HOTEL DE M. CORNEREAU

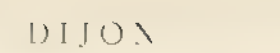




HOTEL DE M. BELIME

Rampe en fer forgé
Époque de Louis XVI





HOTEL DE M. DE BRETENIERES





PENDULE

Dans la Salle des mariages de la Mairie
Époque de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs



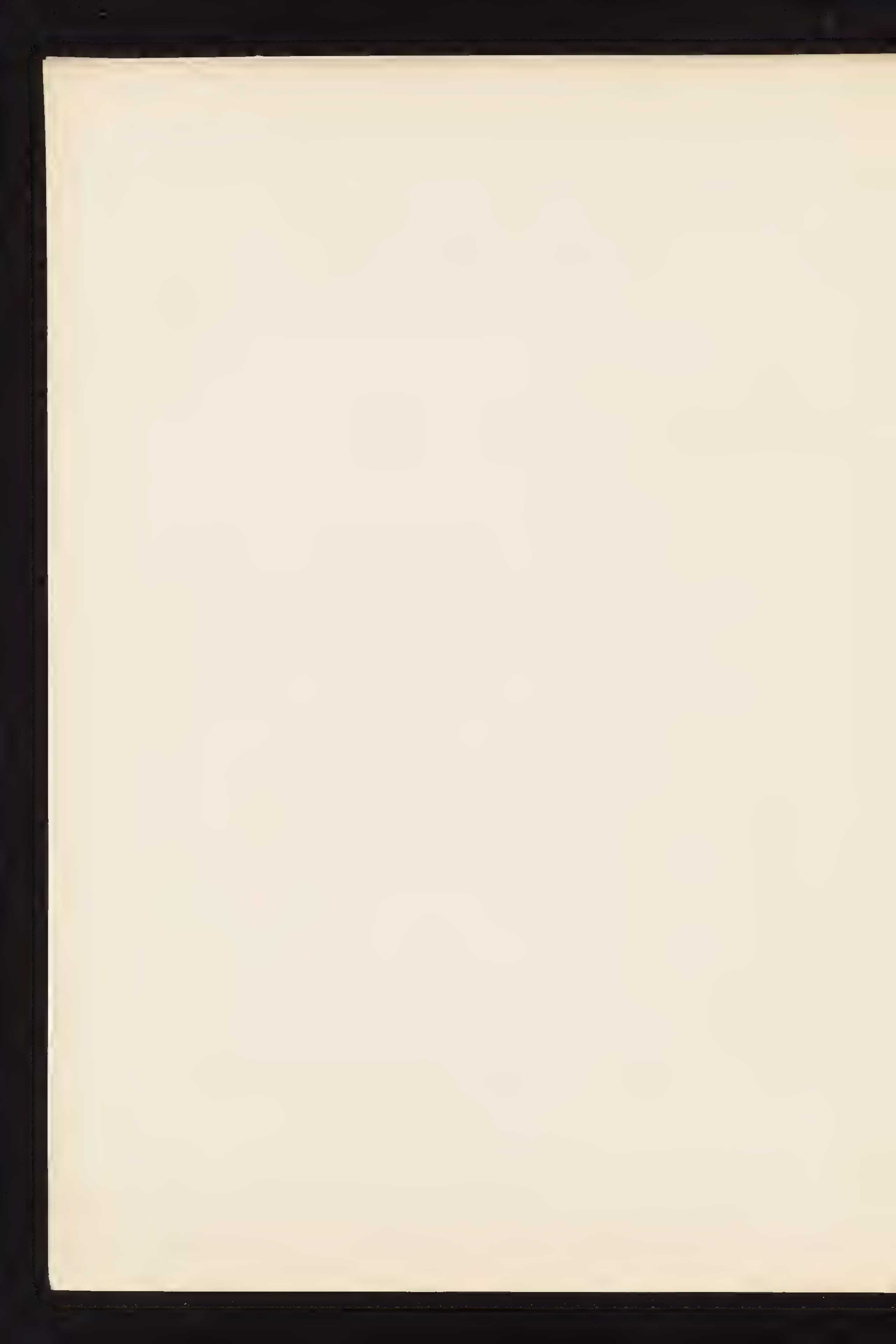


Cliché Remy Gorget, Dijon

MUSÉE

Trumeau en bois doré

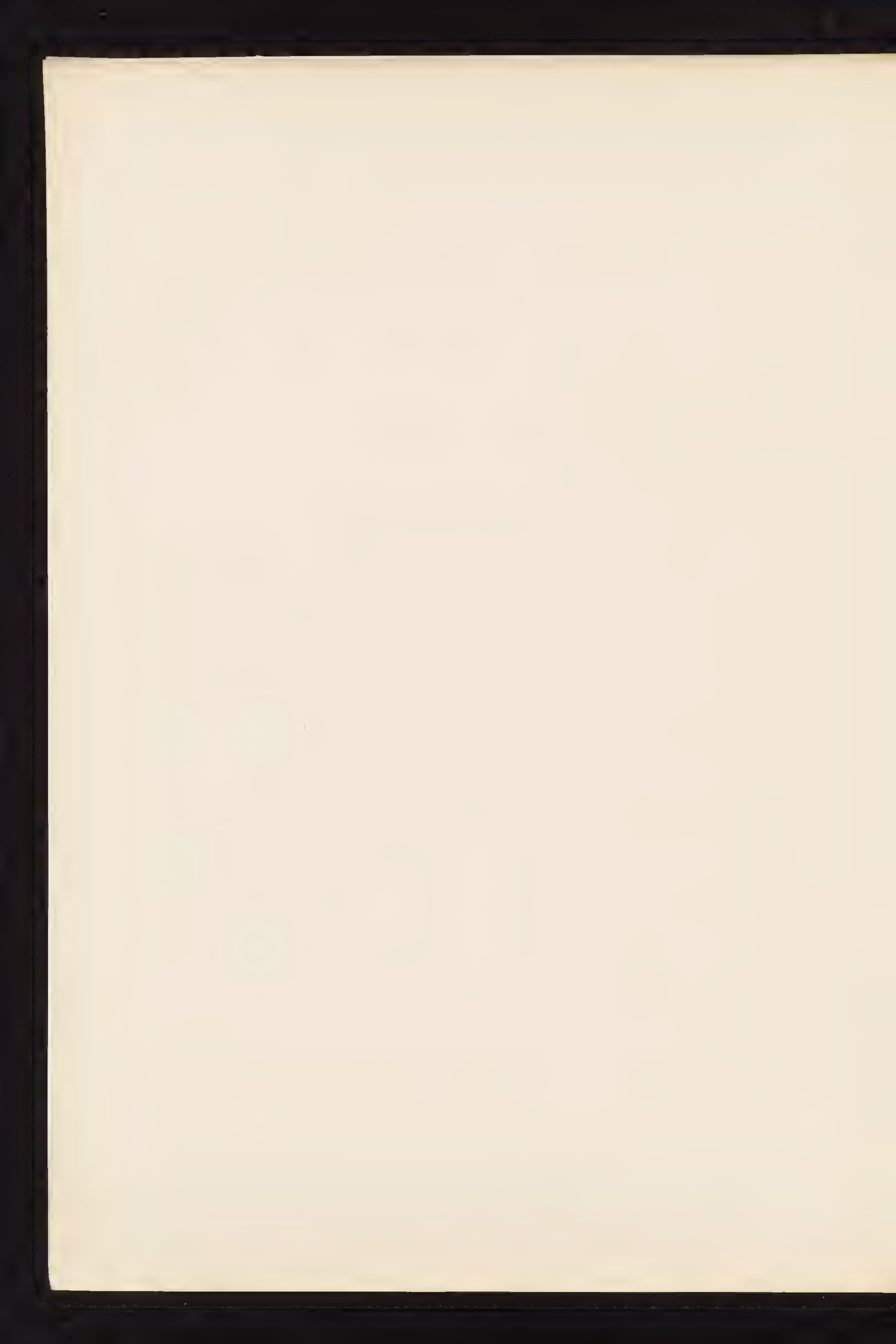
Première moitié du règne de Louis XV







MUSÉE





Cliché ... Dijon

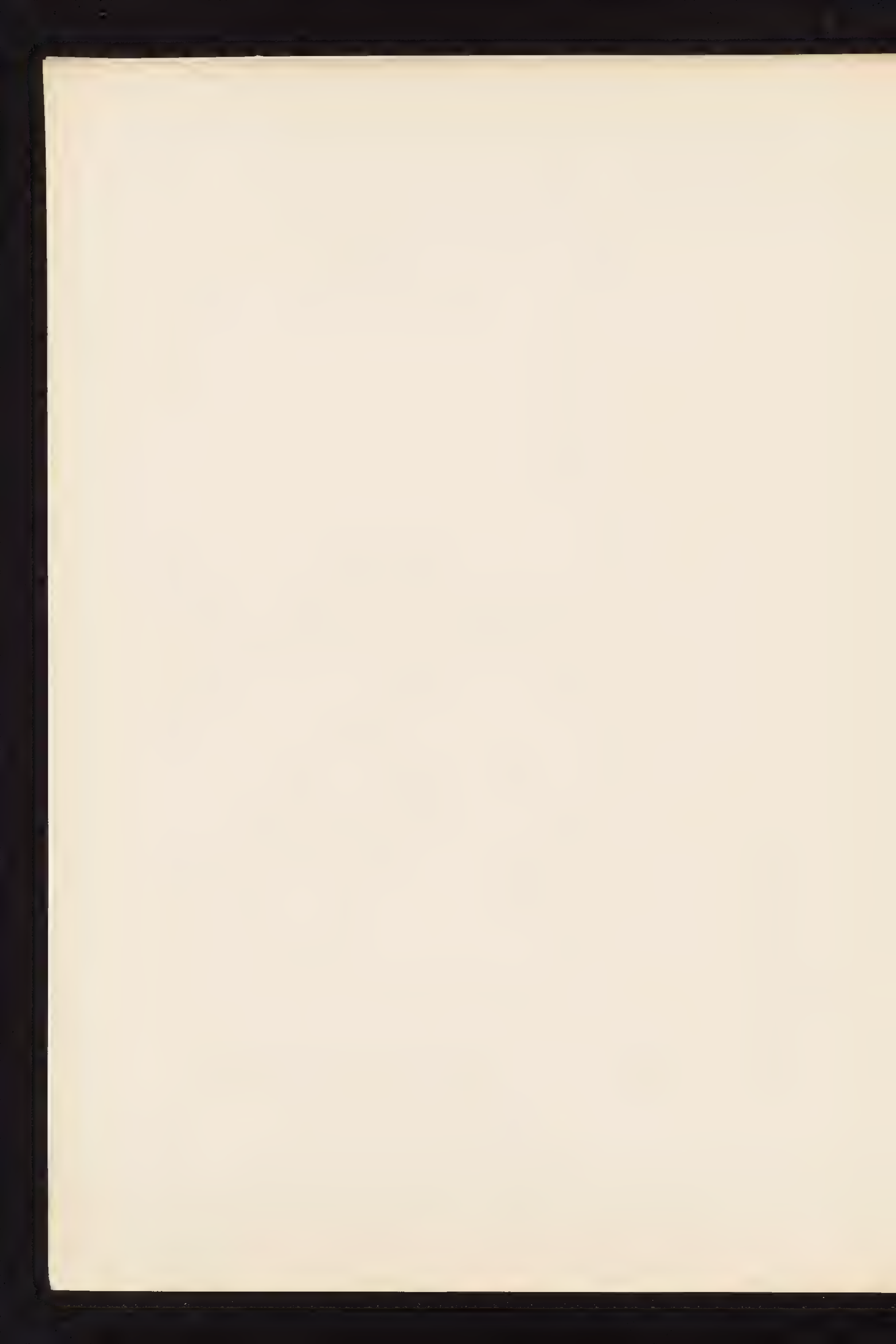
MUSÉE

Détails de consoles et de bois sculpté

Meubles du règne de Louis XV

Librairie des Arts Décoratifs

A. Calavas, Éditeur, Paris

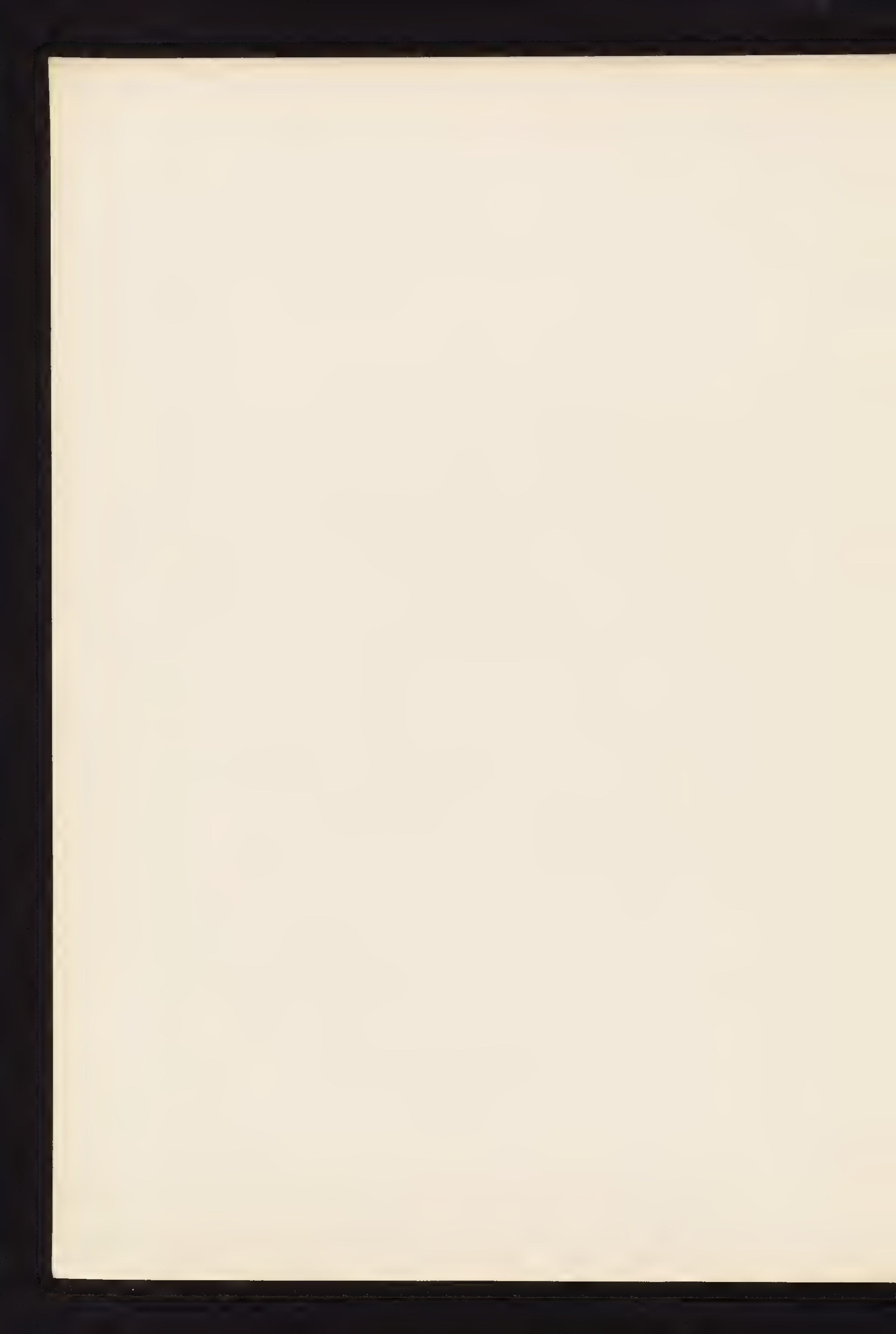






MUSÉE

Petite table en bois doré
époque de Louis XVI
Console en bois doré
fin du règne de Louis XV





Cliché Rémy-Gorget, Dijon

Déposé

MUSÉE

Les Saisons
bas-reliefs en pierre
La Guerre et Scène de Carnaval
bas-reliefs en plâtre
par Attiret
Époque de Louis XVI

Librairie des Arts Décoratifs,
A. Calavas, Éditeur, Paris.

